

I

C'est sur cette place baignée de lumière dorée, par une belle après-midi de mai, qu'elle a saisi pour la première fois la réalité de sa mort.

Au milieu des allées et venues de la foule flânant en deux courants opposés — l'un vers Nørreport l'autre vers Strøget —, des terrasses de café inondées de soleil, des vendeurs de fruits et légumes à la criée, des jeux de chiens et d'enfants... Plus loin, quelques SDF tenaient concile sur leurs bancs attitrés.

Traverser Kultorvet, en plein centre de Copenhague. Il n'y avait pourtant rien là de bien extraordinaire. Si peu d'ailleurs qu'elle le faisait tous les jours, et même deux fois par jour, avec une régularité de pendule. Le matin, arrivée à Nørreport, elle descendait Købmagergade, passait le coin du libraire en face de la Tour Ronde, enfilait Skindergade et tournait dans la petite place de Gråbrødretorv par son côté le moins glorieux mais le plus court, là où se trouvent les vespasiennes. En fin d'après-midi, même trajet en sens inverse afin de reprendre l'autobus à Nørreport. Elle ne s'arrêtait jamais, encore moins à Kultorvet, qu'y aurait-elle fait ? Regardé passer les badauds, les yeux ronds, en déglutissant quelque nourriture obligatoire ? Cette occupation lui semblait mieux convenir à l'idiosyncrasie bovine qu'à celle des humains. Et puis l'idée des tâches quotidiennes restant à accomplir ne la laissait guère en paix : la journée de travail, les courses, la préparation du dîner. Elle hâtait le pas.

En quoi ce vendredi-là différerait-il donc du reste de la semaine ? Un jour comme tous les autres pourtant, non, plus beau encore peut-être, azur orné de rares pompons blancs, soleil oblique illuminant d'or les façades anciennes... Vendeurs entonnant leurs offres par dessus des étals débordants, parents et enfants chargés de sacs aux sigles des boutiques de mode du quartier, cyclistes se faufilant habilement parmi la foule... Et une jeune fille rassemblant des signatures pour Amnesty, Greenpeace ou Save the Children, un vendredi à dix-sept heures alors qu'elle aurait pu faire tout autre chose, aller au cinéma avec des amis, sortir, s'amuser, une petite jeune fille mince et décidée consacrant sa soirée à mobiliser les passants contre tel projet de loi néfaste pour l'environnement ou à argumenter en faveur d'une plus grande équité envers des populations vivant de l'autre côté du globe, qu'elle n'avait jamais rencontrées... Comment une cause si étrangère peut-elle susciter tant d'enthousiasme ? Elle aussi, au même âge, il y a bien trente ans de cela, distribuait un bulletin d'information sur la situation politique de l'autre côté du globe, alors dans les dictatures militaires d'Amérique Latine. Elle aussi s'enthousiasmait pour une cause étrangère. Mais il y a longtemps qu'elle ne fait plus que donner de l'argent (cent, deux cents couronnes par mois) à quelques organisations internationales reconnues, telles Amnesty, Greenpeace ou Save the Children. L'habitude. C'est si simple, par prélèvement automatique, même plus besoin d'y penser... Son enthousiasme à elle, où a-t-il donc disparu ?

Ainsi, dans cet espace baigné de lumière et traversé de gens vaquant à leurs occupations quotidiennes, de gens tout tranquilles et si ordinaires, de citoyens dits lambda dont on aurait pu croire qu'ils s'étaient donné le mot pour, à cet instant précis, figurer ce tableau de satisfaction populaire — même les chiens et les SDF, dans leurs sociétés parallèles qui cessent périodiquement de l'être pour mieux se

recouper —, dans cet espace si banal qu'elle ne le voit même plus, il lui a semblé, pour la première fois, n'avoir pas sa place en ce monde. Pouvoir s'éclipser sans manquer à personne. Pour la première fois, elle a pensé toucher la fin de sa vie. A quoi servirait de répéter d'autres journées semblables, comme la veille et l'avant-veille et tant d'autres encore, d'autres mois, d'autres années comme toutes celles qu'elle venait de vivre ? Dans dix ou quinze ans, la retraite viendrait, avec son changement d'habitudes, son nouveau rythme de vie, sa lenteur imposée, ses limitations, son égoïsme et sa superfluité ; son manque d'obligations et son effrayante liberté. La perspective lui en paraissait redoutable. Non qu'il y eût là, à y bien regarder, quoi que ce soit de terrible, elle s'en sortirait sans doute aussi bien qu'une autre... Mais le pourquoi, le pourquoi de tout cela ? Normalement elle préférait ne pas y penser ; laisser l'avenir devant elle, il surviendrait bien assez tôt. Etait-ce alors l'avenir qui la rattrapait, ce jour-là à Kultorvet, à la façon d'un éblouissement, d'un rayon de soleil trop fort sur les façades si blanches, d'une glissade sur un obstacle imaginé ?

Ce jour-là, elle a pressé le pas, comme d'habitude. Pris son bus, fait un détour par le supermarché de la grand-rue. Préparé et servi le dîner, qu'elle a mangé sans parvenir à se défendre de l'impression que le reflet allumé dans sa tête ne s'éteindrait pas si facilement.

II

L'araignée se tient dans l'embrasure de la porte.

La petite fille, sur le lit du fond — celui de sa sœur —, debout, paralysée par la terreur.

L'araignée est géante. Lorsqu'elle sera entrée, elle emplira toute la pièce de sa présence abominable. L'araignée est dangereuse, synonyme de mort par succion.

La chambre à coucher figure la dernière pièce de l'appartement, excepté un débarras. Si la petite fille parvenait à remuer les jambes, elle reculerait lentement, insensiblement, dos au mur, jusqu'au débarras qui se trouve sur sa gauche, et s'y enfermerait. Cet acte de courage retarderait sa mort inévitable de quelques secondes, jusqu'à l'instant où le monstre silencieux, malgré tous les efforts de l'enfant, pénétrerait irrésistiblement dans le réduit encombré. Mais les jambes de la petite fille sont de pierre et de plomb, ses pieds collés impossibles à soulever. Elle reste là, plantée sur le lit, raide d'angoisse, surveillant la lente progression de l'araignée dans un état de tension croissante, un hurlement irrépressible pourtant coincé dans la gorge. Elle est acculée sans possibilité d'en réchapper, et elle le sait.

Quelques secondes avant l'instant fatal, elle se réveille.

Elle a six ans, peut-être sept. Par périodes, le cauchemar la visite toutes les nuits. Elle n'en dit rien à sa mère.

III

Elle lit.

Assise sur le canapé, jambes surélevées, une légère couverture sur les pieds, car la température est fraîche pour la saison. Dehors, il pleut à seaux.

Derrière elle, la radio fonctionne en boucle : Pergolèse, Dvorak, Mozart, Pergolèse, Mozart, Dvorak. Depuis longtemps elle a cessé d'écouter. Elle a même baissé le son à tel point qu'elle n'entend plus l'annonce entre les morceaux.

Elle relit pour la cinquième fois la même phrase avant d'abandonner, de guerre lasse, les yeux dans le vague. Elle ne parvient pas à se concentrer. Peut-être est-ce la faute du livre, au style trop gris, transparent.

Un souvenir se présente, fugitif. Sans rapport avec quoi que ce soit, ni le thème du livre, ni la radio, ni le temps qu'il fait.

Il y a longtemps, elle avait... disons vingt-cinq ans. A la suite de son petit ami, elle était partie dans un pays africain, un pays situé du "bon côté" de la ligne de démarcation politique ; dans le camp des pauvres, des affamés, des généreux, des utopistes. Au bout de quelques semaines, on lui proposa un remplacement. Elle réfléchit : sept ans de première langue au lycée, cela devait suffire... Elle s'était retrouvée devant trente-cinq jeunes gaillards qui, sans l'avoir jamais appris, parlaient l'anglais plus couramment qu'elle. Ils lui posèrent des questions, lui tendirent des pièges dans lesquels elle tomba à pieds

joint. Ils éclatèrent discrètement de rire, sans jamais perdre les marques extérieures de respect que l'élève africain doit à son professeur. Elle ne s'en rendit même pas compte, luttant vaillamment pour poursuivre l'objectif qu'elle s'était fixé. Chaque jour elle perdait davantage de terrain, chaque jour apportait une nouvelle humiliation qu'elle se raidissait pour ne pas sentir. Seul le retour du titulaire, quelques semaines plus tard, la délivra de l'enfer.

Pourquoi cet épisode lui revient-il en mémoire à présent ? Est-ce parce qu'il lui paraît si lointain, si éloigné de sa perception actuelle d'elle-même ? Parce qu'il appartient à une époque révolue, faite d'ignorance et de fausses certitudes ?

Mais est-elle donc si révolue, cette époque ? Alors tous les possibles s'ouvraient à elle. Vingt-cinq ans plus tard, ils se sont réduits à cette peau de chagrin grise et transparente, quotidienne et sans surprise, à laquelle elle s'accroche comme au dernier rempart contre la mort. N'y avait-il pourtant pas davantage de vie, de couleur, d'enthousiasme, de passion même, dans cette décision, coûte que coûte, de servir à quelque chose ?

Elle ne sert plus à rien à présent. Comme le livre, comme sa vie, elle est devenue grise et transparente.

IV

Sauf le sang. Le sang qui coule d'elle est rouge, décidément rouge, ni gris ni transparent, toute une palette de rouges allant du rose orangé au violacé presque noir, selon les jours et l'abondance des saignements : parfois, pendant deux semaines, pas davantage qu'une petite tache quotidienne au fond du slip, légère, presque une trace ; puis la tache augmente, s'élargit, s'assombrit, pour se changer brusquement en Niagara, en inondation pourpre, en tsunami charriant des caillots en telle abondance qu'elle doit changer de garniture tous les quarts d'heure. Si elle a de la chance, l'hémorragie passe toute seule. Cas contraire, elle a mal, très mal, et se précipite, pliée et gémissante, aux urgences de l'hôpital afin de faire renouveler son ordonnance. Ce que disent les médecins ? L'âge, la proximité de la ménopause, polype ou fibrome, scanning et hormones... Au bout de deux ans on lui enlève un polype, qui en six semaines a grossi jusqu'à envahir l'utérus. Durant l'opération, sous anesthésie locale, elle pleure et tremble sans arrêt ; on lui demande si elle a mal : à peine, pourquoi pleure-t-elle alors ? Elle n'en a pas la moindre idée. La gynécologue est douce, efficace, professionnelle. Quant à elle, elle broie la main de l'infirmière et s'étrangle de larmes. Impossible, en dépit de tous ses efforts, de réduire la tension nerveuse qui l'arque comme une planche déformée par l'eau. L'opération lui paraît durer une éternité.

Plus tard, en racontant l'épisode à ses amies sur le mode humoristique, elle dira : « Belle définition de l'hystérie. »

V

Elle est divorcée, deux enfants — comme tout le monde : un garçon et une fille.

Le garçon, sans soucis, glisse à travers la vie avec l'élégante assurance d'un cygne sur un lac.

La fille, elle, s'accroche à chaque épine et retourne chaque pierre sur son chemin. Tout lui pose problème, tout doit être expliqué, appliqué, aplani. Elle porte des lunettes ; depuis deux ans ses cheveux graissent et sa taille s'arrondit. Jusque là, elle n'était que difficile ; à présent elle devient agressive. Sa mère a beau répéter que l'enveloppe importe peu, seul compte l'intérieur ; rien n'y fait. Elle dévore ou s'affame, s'expose ou se cache dans des vêtements inopportuns avec aussi peu de grâce qu'un hippopotame en tutu.

Leur père ? Un chapitre bien refermé, dit-elle. Remarié, troisième enfant, droit de visite à l'amiable. Les deux familles semblent s'être conformées au système. Elle n'entend guère de plaintes, sauf, parfois, au sujet de la nouvelle femme du père, ou du refus de celui-ci de financer une acquisition, accessoire électronique ou fringue, auquel les jeunes estiment avoir droit. Lorsque c'est le cas, elle fait de son mieux pour le leur procurer, se privant, accomplissant des miracles. Car elle ne sait rien leur refuser, surtout au garçon, charmeur et câlin, passé maître dans l'art de tirer des autres ce qu'il désire. Les années passant, la fixité originelle du droit de visite a été abolie : outre une vie sociale déjà largement remplie, les adolescents disparaissent ainsi chez leur

père des week-ends ou des semaines entières, au gré de leurs humeurs, prévenant à peine, parfois ensemble, souvent pas. Elle se retrouve donc soudain seule pendant des soirées, des journées qu'elle n'avait pas prévues. Sa réaction, alors, est un mélange d'émotions contradictoires : soulagement (pas de repas à préparer), culpabilité (mais ne leur donne-t-elle pas assez), anxiété (début de la fin : solitude absolue, approche de la mort).

De temps à autre, son ex et elle se rencontrent, rarement, de préférence aux fêtes de famille. Alors elle constate qu'il a vieilli, grisonné, pris des rides et de l'embonpoint ; somme toute, une découverte revigorante, à condition d'omettre qu'elle en fait autant. Mais je suis seule, se rassure-t-elle, la solitude maintient en forme. La possibilité, en effet, de rencontrer un autre homme n'a jamais été écartée, quoiqu'elle ne fasse en ce sens que des efforts tièdes, comme fatiguée d'avance des implications de cette perspective. Ses amies, elles, renoncent moins facilement, s'acharnant à lui présenter divorcés, veufs et célibataires coincés auxquels elle sourit poliment et dont elle souffre les discours le temps d'un dîner avant de se dérober avec habileté. Car ce ne sont jamais les bons : toujours trop laids, trop vieux, trop jeunes, grands ou petits, gros ou maigres, pourvus de métiers inintéressants, de hobbies ridicules ou d'opinions politiques détestables. Bref, l'homme idéal continue de se faire attendre, en dépit d'essais sporadiques dont le souvenir la laisse aussi mal à l'aise que celui d'un faux pas.

Mal à l'aise comme ces fois où, il y a si longtemps... A l'école, la maîtresse la surprenait le regard perdu dans les nuages, provoquant l'hilarité de la classe à ses dépens. Divers surnoms l'avaient ainsi poursuivie durant toute sa scolarité, parvenant jusqu'au lycée où, pourtant, le rêve s'était trouvé réduit à la portion congrue : à la place, elle s'était mise à lire, à étudier, à dévorer les livres, à apprendre par

cœur, à déclamer, à réfléchir, déduire, analyser et conclure, à commenter, comparer, discuter, rédiger... Brusquement, elle n'en avait jamais assez. Les études lui étaient apparues comme le seul moyen d'en sortir. Mais sortir de quoi ? Voilà ce qui n'avait jamais été élucidé : de sa famille, de son milieu, de la médiocrité ? De sa propre tendance au laisser-aller, au rêve ?

Elle avait travaillé ensuite, étudié, étudié et travaillé. Progressivement, il n'y avait plus eu de place pour le rêve, seulement les ambitions — intellectuelles, professionnelles, familiales —, les activités, la vie normale d'une mère de famille au travail. Elle s'était laissée emporter par le flot des obligations, des tâches quotidiennes, l'une après l'autre, l'une après l'autre, chaque jour de son existence du matin jusqu'au soir, et le soir il lui semblait qu'elle n'en avait pas fini et que sa liste avait doublé entre temps, mais que faire, elle n'en pouvait plus, elle tombait de sommeil, il fallait dormir. Demain, peut-être parviendrait-elle à cocher quelques cases supplémentaires, si elle s'y prenait tôt, si elle s'organisait...

A présent, elle en a fini avec le rêve. Définitivement. Le voudrait-elle qu'elle ne saurait ni le ressusciter ni le reconnaître. Perte de temps, d'énergie, luxe de jeunesse. Elle est vieille à présent. Cinquante-deux ans. Vieille, rangée, prévisible et routinière. Ses enfants savent toujours où la trouver. Au bureau, au supermarché, chez elle. Elle a ses trajets, ses heures, ses habitudes. Répétition, grisaille et transparence. Dans vingt ans, à force de grisaille et de transparence, elle aura même oublié qu'elle existe. Elle se sera fondue imperceptiblement dans le décor, dans le fond, gris aussi, du courant qui l'emporte et que d'autres appellent la vie.

VI

Au bureau, elle trotte. Trotte de ci, trotte de là, porter un message, donner un ordre, demander une réponse, discuter un délai. Elle pourrait obtenir le même résultat par mail ou téléphone, mais non ; cela ne fait pas partie des habitudes de l'entreprise. Le directeur préfère le contact direct. Plus chaleureux sans doute. Le contact humain fait partie des *valeurs* de l'entreprise. Cela ne la dérange pas ; même, elle préfère, s'imaginant ainsi se maintenir en forme et s'éviter le mal de dos qui naît des heures passées devant l'écran.

Chaque matin à neuf heures, elle allume son ordinateur et parcourt sa ration quotidienne de mails. Commandes, réclamations, informations, paquets égarés, réunions à organiser et nouveaux projets à démarrer, tout cela ajoute une dizaine de points à sa liste de tâches héritée de la veille et de l'avant-veille et des jours précédents, qui elle-même se transmettra partiellement au lendemain ainsi qu'aux jours suivants, liste sans fin allongée, raccourcie, cochée, barrée, raturée, surchargée pendant des semaines et parfois même des mois, à tel point qu'elle en plaisante, affirmant qu'elle devrait les conserver, les relier, en faire un livre ou un blog, les mettre sous verre tels becquets et paperoles de Proust. A dix heures, le téléphone commence à sonner et ne s'arrête plus avant seize heures, moment béni auquel il sera permis de brancher le répondeur. Chaque appel entraîne au moins une tâche à accomplir, laquelle se subdivise en plusieurs opérations successives : dossier à rechercher ou à actualiser, commande à initialiser, mémo

d'explication aux collègues concernés, fournisseurs à relancer, fichiers informatiques à identifier. Si elle a de la chance, elle parvient à achever les opérations nécessaires avant le prochain appel. Sinon... C'est ainsi que les journées passent et que la liste s'allonge, parfois même sans qu'elle trouve le temps de s'atteler à son travail réel : éditer des partitions de musique. Des partitions, oui, car elle a toujours aimé la musique, jouant du piano enfant, puis étudiant musicologie à la faculté. Du piano, elle n'en joue plus depuis longtemps, ayant oublié ce qui avait pu l'attirer dans cet instrument au timbre trop percussif. Elle veut pouvoir moduler les sons, dit-elle. Depuis, donc, elle étudie le chant à ses moments perdus. Pour elle-même, pour son plaisir. Sauf que ce plaisir est limité par un sens de l'auto-critique bien développé. « Laissez-vous aller, » répète son professeur, « vous êtes Callas, Schwarzkopf, Flemming, Bartoli...! » Alors les divas volent à son secours afin de la hisser jusques au contre-ut, mais non, il n'y a rien à faire, même quatre chevaux ailés ne parviendraient pas à la faire planer tout là-haut, aussi sereinement, lumineusement, merveilleusement que ces dames en un instant d'éternité toujours renouvelé. A la place sort un couac, mélange de couinement, de cancanement et de croassement, qu'il faut supporter avec humour et humilité jusqu'à la fin du cours, et réessayer, une fois deux fois dix fois, en se concentrant sur son diaphragme ou ses résonateurs, sans tout plaquer et s'enfuir et plonger la tête dans le sable et ne plus jamais remettre les pieds chez un quelconque professeur de musique de la planète, bref, en résistant à l'envie terrible d'oublier jusqu'à son propre nom, d'effacer de sa mémoire les traits de son visage et les caractéristiques de son corps, de parvenir enfin à cet état bienheureux d'inconscience où l'on ne sait plus qui l'on est et par conséquent l'on n'est plus rien.

Dissoute. Avoir le droit de se dissoudre dans le néant, *pour de vrai* comme on disait à l'école quand elle était petite. Pas seulement à sa façon actuelle, où à force de se répandre dans un millier de tâches elle finit par ne plus pouvoir se rassembler ni se retrouver, par ne plus se sentir exister ni dans son corps ni dans son âme, par ne plus rien sentir du tout, ni fatigue ni tristesse ni colère ni désir, juste la faim et la soif et le tic-tac du temps et l'obligation d'être polie, souriante et chaleureuse, cela met du liant dans les relations collégiales, le personnel travaille plus volontiers et l'on obtient le délai ou la quantité souhaités sans frictions ni nécessité de jouer des muscles.

Avoir le droit de se laisser aller complètement, de se dissoudre dans un *no woman's land*, de baisser les bras face à la marée qui depuis si longtemps fait son possible pour l'engloutir, cesser de pratiquer le sur-place, bouche ouverte au ras de l'eau, hoquetante, respiration courte et épuisement proche ; se laisser couler donc, enfin, à pic comme une pierre. Se laisser envahir, par le haut par le bas et partout, diluer et dissoudre, carré de sucre dans un verre d'eau, et devenir cette eau - marée - vide - néant - gouffre auquel elle aspire sans même le savoir, car si elle savait elle pourrait prendre parti et réagir, crier au secours, appeler à l'aide, mais non, pas d'aide pour qui n'appelle pas, pour qui serrant les dents affirme qu'elle peut tenir, oui, pas de problème, on a vu pire, j'ai l'habitude, un coup de collier, quelques semaines, mois, années et tout ira mieux, les enfants auront grandi, je prendrai ma retraite, et j'aurai le temps, le temps, tout le temps du monde, mais le temps de quoi ?

Le temps de quoi, oui, voilà bien la question.

Le temps de mourir.

VII

Aujourd'hui, ça aurait été l'anniversaire de sa mère.

Cela fait des jours qu'elle y pense. Des semaines, exactement depuis le début du mois. *Septembers himlen er så blå...* Le ciel de septembre est si bleu. Magnifiquement, merveilleusement bleu aujourd'hui, semé d'or léger et de blanc pur. Bleu comme la couleur préférée de sa mère. La couleur de ses vêtements, de ses objets de toilette, de son assiette, de son couvert, de sa serviette. Pas grand-chose d'elle qui ne fût bleu. Bleu ciel, pervenche, turquoise, marine, une orgie de bleus. Ses yeux par contre, pâles, translucides, tirant sur le vert, couleur d'océan au soleil, lui donnaient un regard perpétuellement étonné, innocent et aveugle.

Elle, non. Elle a hérité des yeux de son père, de ce vert foncé qui à distance paraît brun. *Yeux marron, yeux de cochon*, disait-on à l'école. A elle pourtant, pour une raison jamais vraiment éclaircie, a échu le rouge dans son enfance. Assiette rouge, serviette rouge, couvert rouge. Vêtements rouges. Elle en rit à présent, tout en continuant à haïr le rouge. Petite, elle aurait tellement voulu le vert... Mais non. On ne discutait pas avec leur mère.

L'anniversaire. Elle va laisser passer la journée, appellera ce soir, puisqu'elle ne l'a pas fait ce matin. Son père, vu son grand âge, a une petite vie bien réglée. Elle choisira le moment des publicités, entre journal télévisé et film, de façon à ce que la conversation ne puisse s'éterniser. Non qu'ils aient grand chose à se dire : dès que l'on a

épuisé la question de la santé, et celle des activités des enfants, le silence s'installe. Elle se creuse la tête, essaie l'actualité politique, et finit par parler du temps, sujet inusable s'il en fut. Son travail à elle ne l'intéresse pas. Quant au reste... Il semblerait que, depuis la mort de sa femme, le père se referme progressivement sur lui-même. Il ne pose plus de questions, ne réagit plus aux nouvelles. Du vivant de Mère déjà, le dialogue n'était guère facile : les dernières années en effet, la mémoire de celle-ci s'effilochoit comme une tapisserie dévorée aux mites ; tant le cours de son existence, si souvent évoquée auparavant, que les menus évènements du quotidien le plus récent. De tout cela ne demeurait plus qu'une interrogation immuable, étrangère aux contextes, obstinée, cheveu sur la soupe et refrain de chaque visite :

— « Tu ne joues plus de piano ? »

Peu importait la réponse. Car sur Mère, les mots paraissaient n'avoir pas d'effet, ne pas pénétrer ni marquer. Ce qui était sans doute le cas d'ailleurs, sa surdité gagnant du terrain et obligeant l'entourage à crier toujours plus fort pour se faire entendre. Quant à son appareil auditif, comme d'autres témoins de sa déchéance, Mère l'avait très vite relégué dans les limbes d'un exil définitif. A force, les années passant, elle avait fini par se demander si cette défaillance de l'esprit maternel, cette aptitude à oublier, alliée à l'entêtement à se raccrocher aux mêmes idées, ne remplissaient pas quelque fonction cachée... telle qu'adoucir les contours de la réalité, par exemple ? Peut-être Mère omettait-elle tout simplement ce qui lui déplaisait, les heurts, accrocs, échecs, ratages et autres ravages, qu'elle préférait laisser au reste du monde le soin d'évacuer ?

« Tu es folle, » disait sa sœur. « Elle est sourde, sourde et sénile. Pas de quoi chercher midi à quatorze heures. »

Non, bien sûr. Sa sœur avait certainement raison. Pourquoi chercher midi à quatorze heures tandis que tout était si simple pour les

autres, sa mère sourde et sénile, son père se refermant toujours davantage sur lui-même, sa sœur s'occupant de lui... Et elle, là-dedans, comment contribuait-elle au bon fonctionnement de l'entité familiale ?

En rien. Au lieu, elle retardait l'instant de téléphoner à l'infini, laissait passer une journée, puis la suivante, se jetait dans une foule d'activités qui l'empêchaient de penser, qui occupaient ses mains et son esprit et débordaient les unes sur les autres et s'entremêlaient en un courant toujours plus fourni, un torrent d'activités propre à l'entraîner très loin de la source d'inquiétude, à une allure grandissante, jusqu'à l'océan dans lequel se jeter pour oublier une fois pour toutes, dans l'océan oui mais pas dans la mer, pas la mer, pas la mer...

Pas la mère ? Que dit-elle, mon Dieu, elle délire, elle est folle, comme l'affirme sa sœur. Incapable de prêter attention aux autres, de leur donner un peu de joie. Et à quel prix ? Déjà qu'elle n'appelle pas souvent... Chaque week-end elle y pense, commençant à se ronger les sangs le lundi matin pour terminer le dimanche soir sans parvenir à autre chose qu'à cette constante remise à plus tard, une immense énergie gâchée à retarder le délai et s'en accorder un nouveau. Encore à présent elle continue de fermer les yeux, de se boucher les oreilles et de s'enfuir comme lorsqu'elle était enfant, mais alors elle avait une excuse, celle d'être enfant justement, tandis que maintenant elle est adulte, mûre et déjà vieille...

Alors, elle galopait jusqu'au débarras et s'y enfermait, un tour de clé dans la serrure, adossée à la porte, l'oreille tendue à tous les bruits, dans l'obscurité pour ne pas éveiller l'attention. Mais non, rien ne se passait, quel soulagement, elle était tirée d'affaire cette fois-ci, sauvée, miracle, oubliée et vivante ! Jusqu'au moment où elle sentait le bouton

de la porte tourner précautionneusement, lentement, si lentement, et la clé en faire de même, comme mûs par une volonté propre, alors elle poussait sur la porte de toutes ses forces, s'arc-boutait et s'accrochait aux montants, elle voulait crier mais ne le pouvait pas, la gorge lui faisait mal et puis qui sait, peut-être le monstre croirait-il le débarras vide, peut-être abandonnerait-il, la laisserait-il en paix cette fois-ci et chercherait une autre proie, peut-être... A peine le souhait formulé, la porte se décollait imperceptiblement du montant, chaque seconde davantage, le panneau s'entrebâillait, la poussant en arrière malgré sa résistance acharnée, elle perdait du terrain, l'angoisse à son comble, que faire ? Se cacher derrière la porte ouverte, dans le coin sombre entre cartons et mur, dernière solution, se faire toute petite, si minuscule que le monstre ne l'apercevrait même pas. Elle se laissait aller tout doucement, s'accroupissait, s'aplatissait, se collait contre le mur en retenant son souffle, tête baissée, recroquevillée, n'osant même plus regarder...

Quelque chose l'empoignait, patte ou griffe, et elle s'évanouissait de terreur.

VIII

Instant d'absence, coup de pompe. Hypoglycémie peut-être, malaise ou manque de fer, à moins qu'elle ne se soit endormie quelques secondes et réveillée sur ce grand frisson, ce spasme qui fait battre la chamade à son cœur, cavalcade désordonnée, cette chute de rien à rien, cette chute qui ne commence ni n'aboutit nulle part mais durant laquelle elle se sent tomber de tout le poids de son angoisse... Où est-elle ? A terre, elle se relève, rien de cassé. D'où venait-elle, ah oui, l'anniversaire de sa mère, comme toujours, l'éternel anniversaire de sa mère morte à l'occasion duquel elle ne téléphonera pas à son père, elle le sait, d'ailleurs il est déjà trop tard, elle ne demandera même pas l'aide des enfants aujourd'hui, peine perdue, Amélie lui crierait de le faire elle-même, et Samuel d'un sourire montrerait ses devoirs. Non, une fois de plus elle se perdra dans l'habituel, le salvateur torrent des obligations que, en toute bonne foi, elle s'impose à elle-même.

« Tu es pire qu'une mère juive » déclare parfois sa sœur. En réponse, ignorant la critique, elle change de sujet avec un sourire d'excuse. Non que la comparaison lui déplaît pourtant, "mère juive" lui évoquant des images plutôt agréables, tel un abri, un toit, un auvent ou un chapeau à larges bords, peut-être même un chapiteau, enfin quelque chose qui rassemble et protège des intempéries et fait se serrer les uns contre les autres et sentir la rassurante chaleur du troupeau

humain, quelque chose qui la rend intouchable et invincible, inaccessible, comme lorsqu'on disait "pouce" à l'école, mot magique qui faisait cesser le mal, au moins pendant quelques précieuses secondes, mais le charme n'opérait, hélas, que dans le monde fantastique des enfants, dans le réel pas de "pouce" qui tînt et surtout pas lors de corps à corps avec des monstres dans des débarras fermés à clé où ils pénétraient cependant, les monstres ne comprenaient pas la notion de "pouce", ils poursuivaient leur objectif avec l'implacable détermination d'adultes furieux convaincus de leur bon droit, ou d'adultes en proie à d'autres affects, des affects sans nom et néanmoins réels et peut-être plus terribles de n'avoir pas de nom. "Tu es pire qu'une mère juive", cela signifie "tu es une mère juive avec un degré de plus, tu es une super-mère, plus mère que la plus maternelle d'entre elles, dévouée corps et âme au bonheur de tes enfants..."

Non que les résultats en soient visibles, en ce qui concerne Amélie au moins, toujours plus violente et agressive. Soupçonnée de tout, cible de tous les reproches, la "mère juive" s'interroge : était-elle ainsi à l'âge de la jeune fille, l'a-t-elle oublié depuis ? A-t-elle fait subir à sa propre mère cette alternance de critiques et de colères ? A-t-elle discuté chaque mot, suspecté chaque intention ? Lui a-t-elle crié « Tu serais contente si je mourais » et « De toutes façons tu ne m'as jamais aimée » ?

Non. De cela elle est sûre. Ce n'est ni la faute de sa mémoire ni celle des années qui, en s'accumulant, font considérer le passé avec plus de bienveillance qu'il n'en a mérité. Des disputes, dans son adolescence, il y en a eu. Mais jamais autant. Jamais aussi violentes. Jamais ce climat de conflit perpétuel, ouvert ou larvé, qui la fait soupirer de soulagement lorsqu'Amélie s'absente enfin de la maison. Avec Mère de toutes façons, la discussion était exclue. Une réponse, un geste lui déplaisaient-ils ? D'innocents, les grands yeux devenaient

glacés ou étincelants de colère, l'expression se figeait, boudeuse ou furieuse, et le silence s'installait. Le *grand* silence. Le silence absolu. Silence d'une journée, d'une semaine, d'un mois entier. Durant tout ce silence elle n'existait plus pour Mère : pas un mot, pas un regard, pas un geste. Elle aurait pu être invisible, ou morte — ce qu'elle souhaitait parfois, car au moins alors perlerait une larme au coin des lacs turquoise. Rêver, donc, voilà ce qui lui restait. La tête dans les nuages. Enfant, elle avait développé une technique qui lui permettait de rêver tout en ayant l'air de lire ou de jouer. Le regard vitreux fixé vers le bas, sur son cahier ou sa poupée, elle s'abstrayait ; s'échappait de la classe et de la chambre et s'envolait au loin, dans un pays sans mères ni maîtresses, sans monstres non plus, un pays enchanté où elle avait un petit frère dont elle s'occupait. Ils vivaient tous deux dans une chaumière à l'orée de la forêt, et elle lui apprenait à marcher, à manger, à lire et à écrire. Ils étaient seuls et heureux. Personne n'avait jamais su de quoi ni de qui elle rêvait. C'était son secret à elle, inviolable, bien défendu, la seule partie d'elle-même qui fût hors de portée des monstres de tout poil. A présent, elle se demande parfois si Amélie a eu des rêves comme le sien. Elle n'a jamais osé le lui demander, craignant toujours de forcer la porte d'un espace privé. D'ailleurs l'attitude de celle-ci n'encourage guère la confiance, surtout par rapport à sa mère. Souvent elle se dit qu'elle a raté cela, aussi. L'éducation de sa fille. Etablir une relation ouverte, équilibrée, confiante avec sa fille. Une chose de plus qu'elle a ratée.

IX

Elle a dix-sept ans.

Au lycée, tout va bien ; elle travaille, se donne à corps perdu, cultive ses amis.

A la maison, rien ne va plus ; toutefois personne ne paraît s'en rendre compte, encore moins y remédier. Tous font semblant : sa sœur vit à présent chez une *copine*, en réalité un copain. Son père le sait, elle-même le sait ; quant à Mère, qui peut dire ce qu'elle sait ? Mais tous perpétuent l'illusion : « Comment va Cécile ? » Cécile, qui s'appelle Régis, n'a, on s'en doute, jamais le temps de rencontrer la famille. Quant à elle... Elle fuit tant qu'elle peut, se retranche derrière une façade de nervosité, prend excuse de ses études ; glissante comme une anguille, elle subit deux fois par jour le silence contraint des repas avant de se sauver au prétexte qu'elle n'a plus faim. Si elle a oublié son rêve d'enfant — le petit frère —, elle continue néanmoins à souhaiter l'irruption d'un tiers afin de détourner la pesante attention maternelle.

Elle voit beaucoup une copine, une vraie celle-là. Caroline est fantasque, aussi légère et impulsive qu'elle-même se sent lourde et raisonnable. Ensemble, elles se soûlent, volent dans les magasins, fument de l'herbe et couchent avec les garçons ; ou tout du moins Caroline, prête à toutes les aventures, riant des obstacles et abandonnant son amie là où celle-ci, plus timorée, recule face au danger. Car elle est vierge encore, et la question des garçons ne

parvient pas à l'intéresser assez pour l'inciter à l'action. Il y en a un cependant...

Jacques, beau garçon de dix-neuf ans, pianiste aussi, la poursuit de ses assiduités. Il est amoureux, dit-il, lui écrit des lettres, menace de rompre et évoque le suicide. En même temps, il laisse entendre que Caroline, elle... Affirmation plus ou moins corroborée par cette dernière, qui n'en semble pas gênée. Jalouse, elle s'éloigne de son amie. Mais cela augmente désagréablement la pression sur un sujet déjà très délicat à ses yeux. En effet, elle ne voudrait pas passer pour une oie blanche, une attardée du genre de certaine fille de la classe, toujours collée au premier rang, maniérée, ongles vulgaires, fond de teint plâtreux et cheveux gras, dont elle se moque en compagnie de Caroline. Plutôt mourir que tomber si bas ! Et hormis Caroline justement, elle n'a personne avec qui discuter, à qui demander conseil. Sa sœur est invisible, retranchée chez "Cécile", et quant aux parents... Puisqu'il s'agit, au dire de Jacques, de la chose la plus naturelle du monde, surtout lorsqu'on aime, pourquoi ne le ferait-elle pas ? Mais l'aime-t-elle ? Il est intelligent, passionné, talentueux, intéressant, pourvu d'une veine poétique séduisante. Elle rencontre sa famille, de grands bourgeois, y découvre deux choses ; l'une, avec embarras : l'art de manger proprement les écrevisses ; et l'autre, inouïe : contrairement à elle, Jacques possède cette excroissance naturelle à la cellule familiale de base que l'on appelle une grand-mère. Vieille dame vivante, visible, palpable, cent pour cent française, vivant à deux stations de métro et à qui ses enfants et petits-enfants rendent visite régulièrement. Pas une lointaine "Abuela" ou "Mamita" disparues depuis des années, dont émanaient autrefois de rares lettres en langue étrangère portant tampon de pays situés au-delà de l'océan, à des milliers de kilomètres de la France... Un point de plus en faveur du

beau Jacques, dont elle est amoureuse, cela devient de plus en plus clair.

Au cours des mois, il se fait plus insistant. Il l'aime comme un fou, lui écrit-il. Intellectuelle, elle discute : le pour, le contre, le pourquoi. Jusqu'au jour où, après de courtes vacances, il l'appelle. De l'hôpital, dit-il. D'abord en réanimation, on l'a transféré au service psychiatrie à la suite d'un lavage d'estomac pour cause d'overdose de tranquillisants. Choquée, elle court le voir. Il est blême, une barbe de trois jours en ombre dorée sur la joue, maigre et las. Ils parlent peu, sans cesse interrompus. Il s'avère qu'il ignore les motifs de son acte : il n'en pouvait plus, voilà ce qu'il répète. Par ailleurs, il ment à ses parents, minimise et promet la lune afin d'échapper à leur contrôle. Un mois plus tard, il est remis sur pied, et plus insistant que jamais quant à la question des rapports sexuels. Si elle refuse, c'est qu'elle ne l'aime pas, affirme-t-il. Très ennuyée, car elle tient à lui, elle se tourmente. Ne voyant d'autre issue, elle se décide à en parler à sa mère : celle-ci lui donnerait-elle l'autorisation de prendre la pilule ? Mère la foudroie du regard, le ton monte, tourne à l'aigre. De son temps, on restait vierge jusqu'au mariage ! La jeune fille écume, provoque. Elles ne se parlent plus pendant un mois. Mais une fois sa colère retombée, elle ne s'en trouve pas plus avancée. Il faudra donc y passer, sans protection, en priant les puissances suprêmes pour qu'il n'y ait pas de suites.

Le jour J, ils se retrouvent dans la chambre du garçon, au sixième étage de l'immeuble de ses parents ; une petite chambre sombre, avec la place pour un lit étroit et un bureau seulement. Ils bavardent, écoutent de la musique, elle s'étend sur le lit. Il se couche sur elle et l'embrasse, la caresse. Elle n'aime pas ses baisers, toute cette salive, cette intrusion dans sa bouche la dégoûtent. Mais elle s'applique à répondre à ce qu'on attend d'elle. Après un certain temps, les mains

du garçon commencent à fouiller, à défaire, à se frayer un chemin à travers les épaisseurs de vêtements, bientôt relayées, elle le sent, par son membre durci. Ils sont encore habillés, du haut en bas ; caleçon et culotte descendent alors aux chevilles. De la verge, le garçon cherche l'entrée. Il erre, tâte en aveugle, se repère avec les doigts, essaie de la pénétrer. Toujours rien. Désespéré, il tente d'enfoncer la porte introuvable, donne des coups de boutoir. Se rendant compte que quelque chose ne se passe pas comme il le faudrait (une certaine douleur pointant même sous les coups), elle fait de son mieux pour s'adapter, écarter les cuisses, relever les genoux ; ce qui, loin d'aider, paraît augmenter l'énervement du garçon. Après un quart d'heure d'efforts aussi effrénés que vains, il finit par éjaculer entre ses cuisses, comme par erreur. Elle perçoit l'odeur du sperme et la sensation du liquide entre ses jambes, l'un et l'autre légèrement répugnants ; déduit la fin du match à sa manière de se rajuster, à son irritation aussi, qu'il dissimule mal.

Trois semaines plus tard, c'est elle qui avale un tube entier d'aspirine. L'avoue au médecin de famille. Jacques lui tient la main pendant quelques jours. Leur relation se dilue dans l'éloignement des grandes vacances scolaires.

Deux ans s'écoulaient avant qu'ils ne se rencontrent à nouveau. Exalté, il lui apprend alors qu'il vit en couple avec un garçon, dont il est éperdument amoureux.

C'est peu de temps après cette rencontre qu'elle va chez un gynécologue, choisi au hasard dans le quartier, pour se faire déflorer. L'individu s'étonne, mais s'exécute. Elle se sent soulagée.

X

Elle a eu son bac. Sans peine, sur la lancée, mention très bien. L'année suivante, elle s'inscrit en Sorbonne. Et là, tout s'écroule brutalement. Rien ne ressemble à ce qu'elle s'était imaginé. Elle est entièrement seule. Il lui semble n'avoir pas sa place dans cette faculté, ni en musicologie ni ailleurs. Elle éprouve soudain des difficultés à établir des contacts avec ses condisciples. Pour la première fois, elle s'observe du dehors, et le verdict tombe sans pitié. Trop grosse, le cheveu gras, le teint brouillé, elle manque de grâce. Très intellectuelle, elle est redoutée pour son esprit tranchant, caustique, souvent intolérant. Sa technique pianistique, une fois consumée la facilité des premières années, ne supporte plus la comparaison. Plus elle s'acharne (des week-ends entiers, huit, dix et douze heures par jour), moins elle parvient à cette aisance, à ce naturel qui caractérisaient le jeu de Jacques et lui paraissent encore définir le niveau des autres pianistes. A les entendre, ils doivent être nés avec un clavier sous les doigts. Ils le dominant, ils en ont la maîtrise ; ils en jouent. Elle ne *joue* pas, elle *travaille*. Sa seule force est là, croit-elle : dans l'effort. Se faisant, elle se tend, se contracte, se torture. Se bat contre l'instrument, qui ne se laisse pas faire. C'est un duel sans merci qu'elle perd à chaque fois. Et cela l'épuise, comme l'épuise l'impression qu'elle n'y parviendra jamais, que le piano est un adversaire trop fort pour elle... Lorsqu'elle en joue, elle ne fait qu'emprunter le clavier pour un instant. Elle ne le possède pas. Elle ne possède rien d'ailleurs. Posséder n'est pas beau,

son père l'a toujours dit. Ou peut-être ne l'a-t-il pas dit mais elle l'a senti à l'expression de son visage, à ses éternels sarcasmes. Posséder est un peu honteux, sale, preuve d'un désir égoïste et donc coupable. Car tout désir est coupable — autre axiome paternel —, sauf celui, pur, de s'instruire. Ce pourquoi elle s'accroche à ses études, et ce pourquoi aussi, peut-être, ces mêmes études librement choisies lui pèsent davantage au fur et à mesure que l'année universitaire s'écoule. Elle éprouve de plus en plus de mal à se lever le matin, à assister aux cours, à réviser ses partiels. Elle triche, ment, s'absente ; au début elle invente des excuses, plus pour elle-même que pour les autres, qui ne lui en demandent pas ; mais très vite même ce reste de décence lui pèse. D'ailleurs tout lui pèse : la vie, les parents, les études, elle-même. Tout lui tombe des mains, lui glisse des doigts ; tout lui paraît moche, et lourd, si lourd...

Le matin, après avoir servi à son père un premier mensonge, elle prend le métro, descend à Saint-Michel. Elle s'installe dans un bar de la rue Soufflot et y commande un café tout en essayant de se convaincre que cela va lui donner du courage, qu'elle va seulement rater la première heure, d'ailleurs elle ne peut arriver au milieu du cours, alors que si elle se faufile dans l'amphi à la pause le professeur n'y verra que du feu, et elle demandera à Véronique de lui prêter ses notes, elle expliquera qu'elle n'a pas pu venir plus tôt parce que... parce qu'elle bosse tard le soir, dans un café, et comment se lever à six heures ensuite, elle est crevée, Véronique comprendra parce que Véronique comprend toujours, Véronique n'a pas besoin de bosser, ses parents lui paient tout, alors elle admirera cette fille qui gagne sa vie et suit des études en même temps, et si Véronique demande dans quel café elle bosse elle en nommera un loin d'ici, dans le quartier de ses parents afin d'éviter tout recoupement, on ne sait jamais, elle peut aussi inventer des histoires de clients difficiles, ou dragueurs, ou soûls,

elle peut inventer tellement d'histoires pour satisfaire la curiosité des autres, des histoires de travail, de famille, d'amitié ou de cul, et tandis qu'elle se raconte toutes ces histoires le temps passe et la troisième heure est commencée depuis longtemps, elle commande un second café, elle voudrait bien un panaché mais elle ne sait pas si elle a assez d'argent, il faut qu'elle tienne jusqu'au déjeuner, que va-t-elle manger ? un pain au chocolat, c'est moins cher qu'un sandwich, puis changer de café, sinon ils finiraient par se demander ce qu'elle fait là toute la journée, même si elle a sorti ses notes et les a étalées devant elle comme pour les apprendre par cœur, la matinée dans ce café-ci et l'après-midi dans l'autre un peu plus loin, c'est réglé, pas de curiosité ni de questions déplacées, lorsqu'elle aperçoit des étudiants de son cours elle se dissimule derrière son classeur et se donne un air studieux jusqu'à ce qu'ils repartent, elle préfère ne pas leur parler, c'est plus simple de faire semblant. Et derrière la façade elle craque et s'écroule, elle s'éboule et n'en finit plus de se déginguer, c'est une longue dégringolade, il n'y a guère que la surface pour fournir encore l'illusion de maintenir les morceaux ensemble.

Durant cette année elle se laisse parfois aborder par des inconnus, embrasser, tripoter. Au moment de passer à l'acte elle cherche à se défilier. Il lui arrive de tomber malade, ce qui lui simplifie la retraite. Que cherche-t-elle ? Elle l'ignore elle-même. Ce qui est sûr, c'est que le mensonge lui est plus facile que le refus, comme si elle n'avait pas le droit de se soustraire au désir de l'autre, pas le droit de vouloir quelque chose pour elle-même... Pétrie de mauvaise conscience, elle navigue entre obligations, engagements et responsabilités. Veut-on bien d'elle, cela lui suffit, la dispensant de s'interroger sur ce qu'elle voudrait. Il passe ainsi un Noir, un Nord-Africain, un Latino-Américain, et quelques Français trop gros, trop vieux, trop moches... Un alcoolique, ni gros ni moche mais marié, la prend par derrière

comme s'il enculait un garçon. Ils se rencontrent chez lui, l'après-midi, en l'absence de sa femme ; sur la table de nuit, une photo de celle-ci, cheveux courts, plate comme un adolescent. Cela dure quelques mois. Il cesse brusquement de la fréquenter après un rendez-vous lors duquel elle n'a pas osé lui avouer qu'elle avait la diarrhée. Furieux, il l'engueule. Ensuite elle se sent plus abandonnée, plus ridicule que jamais.

Que cherche-t-elle ? Une réassurance sans doute. Et plus le temps passe, moins elle parvient à la trouver, plus elle se noie et se perd dans le jeu des faux-semblants et des espoirs trompeurs. Rien n'est réel, que la douleur sans nom qui la tenaille et qu'elle fait son possible pour ne pas sentir. Le temps des examens arrive, qu'elle traverse en aveugle, hérisson en boule, taupe au fond de son trou. Elle se raconte des histoires pour soulager l'angoisse, pour oublier qu'elle se précipite la tête la première contre un mur. Que dira-t-elle à ses parents lorsque les résultats d'examens seront publiés ? Aura-t-elle le courage d'un mensonge supplémentaire, encore plus définitif que les précédents ?

Peu de temps après, elle craque. Fuit le domicile familial. Au bout de deux semaines d'errance, de vagues copains en bancs publics, elle finit par échouer à la porte du psy qu'un jeune illuminé, rencontre de hasard, lui a indiqué. Par bonheur, le professionnel lui accorde un rendez-vous dès le jour suivant.

XI

Qu'il est étrange, ce psy. Au début, elle l'intitule "médecin marron", suivant ainsi le jeune illuminé qui l'a adressée à lui. Il a quelque chose de pas clair en effet, de rentré, de difficile. Loin de la mettre à l'aise, il la laisse en silence des heures entières. Lorsqu'elle estime n'avoir rien à dire, ou au contraire en avoir trop, elle se tait. Contemple la tapisserie. L'apprend par cœur. Style persan, fond bleu roi, oiseaux féériques, arbustes. Les mots tournent dans sa tête sans pouvoir en sortir. Elle perd son argent, mais tant pis. Elle est mieux là qu'ailleurs, au chaud, en sécurité. Elle le sent timide, le grand muet derrière elle. Ensemble, ils sont doublement timides. Lorsqu'il parle enfin, c'est par saccades, façon mitraillette, d'un baryton qui s'égare, gagné par la fièvre, dans l'aigu du ténor. Au fur et à mesure que les mois passent, elle se détend cependant ; apprend à reconnaître le rythme de ses silences, ponctués de rares « Oui ? » sur basse obstinée de respiration, à les apprécier même tel un fond qu'ils auraient en commun, le signe d'une présence bienveillante, indiciblement accueillante, d'un parcours parallèle de pensées et de sensations qui, loin de se chercher noise, s'accordent à se créer mutuellement un espace, à se solliciter, à respecter les obstacles empêchant un paisible écoulement. Au fur et à mesure des mois, elle apprivoise le silence, les rares questions, les commentaires cryptés débités par la mitraillette invisible. Cédant enfin à l'urgence, elle commence à évoquer l'inanité, l'inadéquation, l'insatisfaction, l'insupportable ; le piano, la fac, les

amis manquants, les amants révoltants ; Jacques. Sa famille aussi, l'enfance. L'indicible, qu'elle ignore, continue d'être tu ; cela lui prendra plusieurs années, et même alors elle ne réalisera pas dans quelle ampleur cet indicible l'a marquée.

Derrière elle, panse cachée sous des chemises Mao, frisottis cendrés, joues de Père Noël et barbe de prophète juif, le grand timide la brusque. D'une certaine façon ils s'entendent toutefois, sur ce terrain de l'inconscient révélé par le reflux des mots, ces mots qui lui viennent et la submergent par vagues irrégulières, tantôt houle, tantôt marée basse, tantôt encore clapotis.

Chez lui, elle passera presque dix ans. Ne le quittera, à deux reprises, que pour s'expatrier. Une première fois en Afrique, une autre au Danemark. La seconde fois sera la bonne.

XII

Constantinople, 1907.

La jeune fille rêve à sa fenêtre. D'un air absent, son ouvrage sur les genoux, elle contemple l'agitation de la rue dans le quartier de Galata. Passants affairés, costumes européens en tissus clairs, chapeaux, cannes et ombrelles. Costumes traditionnels également, çà et là, jetant une note de couleur vive dans la blancheur de la lumière. Quelques turbans. Mais la blancheur s'arrête là ; pour le reste, poussière, saleté, cris et bruits de circulation. Charrettes. Ânes. Chiens errants. Echoppes de marchands ambulants.

De cette fenêtre, on surveille le passage dans la rue. Et c'est la raison pour laquelle, abandonnant sa broderie un instant, elle se laisse aller, happée par l'activité du dehors, à rêver. Qui sait ? Peut-être passera-t-il par là, aujourd'hui aussi, comme presque tous les jours depuis plusieurs semaines. Peut-être lèvera-t-il les yeux vers sa fenêtre, comme il le fait si souvent ces derniers temps. C'est bientôt son heure, après le déjeuner. Ce pourquoi elle s'installe ici, à cause de la lumière dit-elle, et du mouvement de la rue.

Lui, c'est Joseph C., instituteur. Un collègue de son frère Robert. Juif, lui aussi. Il lui a été présenté. Homme doux, tendre et délicat, lui a-t-il semblé lors de ce trop bref contact. Beaux traits, yeux bleus rêveurs — un bon point en sa faveur. Moustache, comme tous les gentlemen. La sienne reste discrète et soignée. La trentaine, sans doute.

Elle-même, âgée de seize ans, répond au doux nom de Léa — qu'elle déteste. Que ne l'a-t-on appelée Emma, Elsa ou Louise, comme tout le monde ? Son père est mort il y a longtemps, sa mère récemment après une longue maladie. Ça a été un choc terrible pour elle et ses jeunes frères et sœurs. Ils viennent à peine de quitter le deuil. Depuis, Mathilde, Raphaël et elle-même ont été recueillis par le frère de leur mère. Ils ne se trouveraient pas mal chez cet oncle, n'était l'obsession de ce dernier de la marier. Depuis longtemps, il intrigue. Du vivant de leur mère, déjà. Présente des candidats, tous aussi vieux que riches. Minimise leurs défauts, exagère leur richesse, en rabat sur leur âge. A présent, même la tante s'y est mise, et ils roucoulent tous deux de concert. « Regarde tout ce que tu pourrais en obtenir... Une belle maison, des domestiques... Des habits de reine... La meilleure société... Voyages à Paris... Une chance inestimable... Ce n'est pas avec ce que votre pauvre mère vous a laissé... » Et cetera, et cetera. La pression augmente à chaque prétendant. Parfois, fine mouche, elle répond que s'il est aussi parfait qu'ils le disent, elle s'en voudrait de détourner à son profit un parti idéal pour leur propre fille. Mais voilà, Esther est gauche, lourde, avec une démarche de grenadier, sans doute à cause de ses grands pieds. De plus, elle est si myope qu'elle doit porter des lunettes. Léa aussi est myope, mais elle se débrouille sans béquilles, c'est si laid sur une femme ! Non seulement cela dissimulerait ses beaux yeux, mais son air doux, un peu incertain et rêveur, presque tendre, qui, elle en est déjà consciente, enflamme les hommes, serait remplacé par des lorgnons de suffragette — quelle horreur. « Les hommes, d'un seul regard, tu en tires ce que tu veux, ma fille », répète à l'envi sa tante. Non que le conseil profite à Esther en aucune manière...

Joseph C. Elle soupire. Il faudrait s'assurer de ses intentions, d'abord. Ce n'est pas trois coups d'œil en direction d'une fenêtre qui

lui mettront la bague au doigt. Instituteur, donc bonne éducation. Fonctionnaire, salaire assuré. Pas riche toutefois. Pas d'habits de reine ni de voyages à Paris. Mais qu'importe ! Sa mère disait toujours que dans un ménage, l'entente compte davantage que les revenus. Ce dont elle rêve, c'est de poèmes d'amour, de folles déclarations, de mandoline au clair de lune, de prétendants à ses genoux, et non de vieillards qui, pour se faire pardonner leur âge, offrent des étoiles, même de renard ! Et cette passion, elle parierait qu'elle peut l'obtenir de Joseph C., malgré ses airs raisonnables. Il n'y a qu'à voir le feu qui brille déjà dans son regard bleu, chaque fois qu'il passe devant sa fenêtre...

Devant la fenêtre...

Le voici ! Sa silhouette, taille moyenne mais élégante, costume de lin. Sa façon caractéristique de balancer sa canne en marchant. Il ralentit le pas, sans s'arrêter toutefois afin de ne pas attirer l'attention, et lève les yeux vers elle. En réponse, elle fait bouger légèrement le rideau, feignant d'en arranger les plis ou plus simplement d'approcher son ouvrage de ses yeux. Sa tante n'a rien remarqué encore, que le fait qu'elle passe davantage de temps à broder. Un instant plus tard il a disparu de son champ de vision. Et elle reste là, faussement concentrée sur sa broderie, étouffant les battements de son cœur qui lui paraissent remplir toute la pièce, tels les tambours un jour de parade militaire au palais Topkapi.

« A quoi rêvent les jeunes filles », s'exclame soudain la tante, la faisant tressaillir. Ce n'est pas tellement à elle toutefois que s'adresse ce commentaire, qu'à Esther, elle aussi désœuvrée, et Mathilde somnolant sur un livre. Esther qui s'évente, soupire qu'il fait trop chaud, qu'elle va s'étendre un instant. Et disparaît de son pas lourd derrière la portière.

Mathilde bondit sur ses pieds : « Moi aussi », dit-elle en s'éclipsant à la suite de sa cousine. Léa ne l'ignore pas, Mathilde a du mal à surmonter la mort de leur mère. Elle pleure la nuit, il faut la consoler. Tout prétexte lui est donc bon afin de mettre entre elle et leur fouine de tante le plus de distance possible. Une façon comme une autre de se préserver...

Léa, elle, se préserve autrement. Sa technique, c'est le rêve. S'installer au vu de tous, sa broderie à la main. Tirer l'aiguille régulièrement. Admirer de temps à autre le résultat de son travail. Et derrière cette façade, s'échapper. Galoper à loisir dans les champs toujours verts de l'imagination. Derrière cette façade, être un chevalier chrétien combattant les Infidèles. Une jeune Juive de Grenade. Une petite fleuriste sous les toits de Paris. Vivre des aventures impossibles dans la réalité. Sortir de cette maison où elle étouffe, de ce double rôle qui la serre comme un carcan. Nièce raisonnable, grande sœur responsable, mère de remplacement. Oublier un instant les prétendants aux nez crochus, aux crânes dégarnis. La dot insuffisante, les larmes de Mathilde, les études de Raphaël. Au lieu, vivre. *Aimer et mourir*, comme dit un poème de Baudelaire, qu'elle lit avec passion en cachette de leur tante. *Mon enfant, ma sœur, songe à la douceur d'aller là-bas vivre ensemble...*

L'autre jeune fille, à Grenade celle-là, rêve aussi à sa fenêtre. Derrière la croisée, à travers les barreaux de fer forgé, on voit une partie de la ruelle du quartier juif, étroite, en escaliers, avec ses habitants occupés d'éternelles discussions, ses gamins, son menu peuple de serviteurs, quelques chiens attardés. Ainsi qu'une chèvre, reniflant l'ordure accumulée au milieu du passage et y cherchant une

nourriture abandonnée. Un enfant armé d'un bâton se précipite afin de houspiller l'animal hors de la vue de la jeune fille.

En bas de la rue, deux seigneurs maures passent ; splendides, sur leurs montures élégantes, dans leurs costumes de soie dont les broderies luisent à l'or du couchant. Même leur fière allure ne parvient pas à distraire la jeune fille davantage que quelques secondes. Car son rêve, son rêve à elle est le plus beau de tous. Plus beau que le soleil sur la Méditerranée, que le clair de lune aux jardins du Generalife parfumés de lilas et de jasmin, que les dentelles de pierre rouge de l'Alhambra, dont on dit qu'elles dépassent en richesse tout ce que l'on peut imaginer. Son rêve est d'autant plus beau qu'il va devenir réalité. C'est pour cela qu'elle coud et qu'elle brode, du matin au soir dès qu'elle a un instant de libre. Il faut que tout soit prêt pour la date fatidique, bien que Père l'ait avancée. Il faut que son trousseau soit le plus beau du monde, bien que Père, inquiet, fasse de son mieux pour réduire les fastes de la fête. Elle s'en est même blessée, croyant d'abord à une soudaine défaveur : qu'aurait-elle donc fait pour mériter un tel châtiment ? Non, non, lui a-t-il expliqué, elle sera toujours sa perle précieuse, la prunelle de ses yeux. Mais la situation... La situation le tourmente. La conjoncture. Ses affaires ? Non, affirme-t-il. Mais il vaut mieux rester discret. Ne pas provoquer, se mettre en vue par des éclats de richesse. Une mauvaise période. Nous ne sommes pas aimés, ma fille. Nous avons des ennemis, chaque jour plus nombreux et puissants. Et lorsqu'elle demande qui sont ces ennemis, et pourquoi ils leur veulent du mal, il reste évasif. Change de sujet. Discute du nombre de plats, de la musique. S'enquiert des progrès de l'intendance. Tout sera-t-il prêt à temps ? La maisonnée est sens dessus dessous. Est-elle heureuse d'épouser ce jeune homme aux multiples qualités ? Elle est heureuse, oui. Eternellement reconnaissante à son père de la destiner à un homme si beau, si noble,

intelligent, cultivé... « Bon ! » Il l'arrête d'un éclat de rire. « Va t'occuper, ma fille, il y a largement de quoi faire avant le jour de tes noces ! » Et l'écho de sa voix enjouée dissipe les ombres qui, depuis plusieurs mois, ont une fâcheuse tendance à s'allonger au dessus de leur famille, de leurs amis, de la ville même. Elle le sait, malgré toutes les précautions paternelles, elle le sent, le devine aux quelques mots captés au passage des invités, ou à l'office, ou des amies de sa mère, à leurs chuchotements, à leurs silences soudains, à leurs changements de sujet, à la gravité de leurs mines. Il ne s'agit ni d'elle ni de son mariage, elle en est quasi certaine ; pas de problèmes d'argent ni de revirement de la part de la famille du promis. Mais alors ? Elle soupçonne la situation politique d'être à l'origine de tous ces soucis, de la prudence et de la préoccupation constante de son père, de ces sourcils froncés lorsqu'il se croit seul, de ces rides de plus en plus marquées sur son visage.

Il faut dire que depuis longtemps, la situation des juifs au Royaume de leurs Majestés Très Catholiques est devenue difficile, voire intenable. Il y a onze ans, les Cortes ont décidé d'obliger les juifs, en dépit des conversions forcées, à vivre dans des ghettos, ainsi qu'à porter le cercle rouge qui les distingue des chrétiens. Toute activité bancaire leur a été interdite. Depuis, des milliers ont été condamnés au bûcher, encore davantage à la prison, leurs biens confisqués. Sans parler des bannis dont on raconte qu'ils s'embarquent par bateaux entiers pour la France, Venise, le Portugal, l'Afrique du Nord... Eux, au royaume de Grenade, se trouvent heureusement à l'abri de ces exactions, mais pour combien de temps encore ? L'armée d'Isabelle de Castille progresse de mois en mois, menaçant Grenade, après avoir pris Málaga quatre ans auparavant, ainsi que le reste d'al-Andalous au cours de deux siècles de guerre. Les Gentils s'enhardissent toujours plus, commettent des crimes de plus en plus nombreux, brutaux et

cruels. Comme si un doigt avait soudain été pointé, désignant le peuple élu : l'ennemi ! Et chacun d'y aller de son coup de pied, de son coup de fouet, de son vol, de son viol, de son meurtre. De ceux qui vivaient en bonne intelligence, on a fait chasseurs et chassés. D'un côté tous les droits, de l'autre aucun. Que jalousie et mépris, injustice et représailles. En quoi les juifs ont-ils donc offensé leur Dieu, pour déchaîner ainsi Sa colère redoutable ? Sont-ils devenus trop riches, vaniteux, irrespectueux ? Est-il dit qu'ils doivent une fois de plus, pour Lui plaire, perdre tout ce qu'ils ont créé, gagné, accumulé en plusieurs siècles d'efforts ? N'est-ce pas justement par Sa volonté qu'ils vivent, comme à Grenade, en bons voisins ? Ici, juifs, Maures et chrétiens se sont toujours mêlés ; ils ont tiré profit de leurs aptitudes respectives dans les domaines des sciences, de la médecine, de la philosophie, de la poésie et des affaires. Mais cette prospérité excite la convoitise des Gentils, dont l'immense majorité, à en croire la rumeur, se situe bien loin des raffinements de la civilisation telle que conçue dans les sultanats méditerranéens : chez ces chrétiens, par exemple, se laver et se parfumer tiendrait du péché, et l'eau ne servirait qu'à boire ! Grossiers, sales et ignorants, plus proches de la bête que de Dieu, voilà ce qu'on en dit à Grenade. Quoi d'étonnant donc à ce qu'ils cherchent à s'approprier des richesses, une beauté qu'ils ne sont jamais parvenus à créer eux-mêmes...

Jusque là pourtant, tout pouvait s'arranger au prix de tributs, de redevances payées par Maures et juifs à Leurs Majestés Ferdinand et Isabelle en échange de la paix. Jusque là, oui, mais plus à présent. Maures et juifs continuent de payer, mais l'argent, loin de leur assurer la paix, semble être devenu la monnaie de singe d'un marché où les juifs, petit à petit, sont destinés à tout perdre... Les Maures, eux, comme l'oncle du sultan en 89, peuvent toujours retourner en Afrique, mais où donc iraient les juifs ? D'autant que le monde, effrayé, leur

ferme progressivement ses portes. Parme, Milan, la Sicile, le Portugal repoussent les exilés à coups de défenses, d'exclusions et de moqueries. Comme si les Gentils n'avaient plus peur de rien, comme si l'ivresse du pouvoir absolu, avec la bénédiction de leur plus haute autorité le pape, leur conférait l'impunité pour accomplir des crimes que l'on dit pourtant défendus par leur religion ! Ce pourquoi la plupart des notables de Grenade, instruits par l'expérience d'une longue guerre, continuent de faire pression sur le sultan Mohammed az-Zughbî pour conserver à tout prix son indépendance à la ville.

D'où l'inquiétude du père de Rachel : seront-ils bientôt acculés, lui et sa famille, comme tant d'autres avant eux, à abandonner la religion de leurs pères et à se convertir au catholicisme, à perdre tous leurs biens, subir coups et humiliations et peut-être la mort ?

Ou bien à fuir Grenade, ce phare de la civilisation, pour quel nouvel exode ?

XIII

Elle se regarde dans la glace.

Ce qu'elle voit l'épouvante : grisaille, rides, bajoues. Boursouflures, paupières lasses. Cheveux amaigris, tombants. Décolleté mou et strié. Taille inexistante. Fesses disparues. Sur les jambes, des tortillons bleus se font jour.

Ce qu'elle voit : l'antichambre de la mort. Avec la clarté d'un direct au menton, son reflet donne la mesure du temps passé, autant que de celui à venir. Le second irrémédiablement inférieur au premier.

L'implacable avancée du temps, voilà ce que raconte le reflet. Il lui reste trente-cinq ans à vivre ; trente-quatre, trente-trois, trente-deux, trente-et-un... Tic-tac. Et ces années ne seront pas les meilleures, loin de là. Ce seront celles où l'argent se fera rare, sans possibilité d'en gagner. Celles où la santé fuira sans jamais revenir. Celles où ses jambes refuseront de la porter, son cerveau de retenir, ses sens de fonctionner. Celles où son univers se réduira au même rythme que son temps de vie. Celles où la conscience de son déclin ne suffira pas à empêcher ce dernier. A moins que justement — avantage ou inconvénient ? — d'autres en soient conscients à sa place, parce qu'elle-même se trouvera déjà trop loin pour y faire face. Leurs regards alors, leurs intonations, le dit de leurs gestes. Samuel ne voudra rien savoir, Amélie encore moins. Ils l'abandonneront aux mains des professionnels, infirmières, aide-soignants, personnels d'institutions. Garde-vieux. Mouvoirs. Silhouettes décharnées,

tremblantes, incapables de se torcher elles-mêmes. Crânes dénudés, yeux chassieux. Mentons baveux. Doigts crochus. Douleurs inapaisables. Cuillers enfournant dans des bouches édentées des nourritures imposées. Ces visions, et bien d'autres encore, émergent de cette simple ride au front, qui les contient toutes. Car la ride à elle seule recèle tous les maux, qu'elle n'attend que l'occasion de libérer : Parkinson, Alzheimer, cancers, hémorragies, embolies, toutes les raisons de mourir aussi lentement que douloureusement. La ride est la boîte de Pandore : a-t-on commis l'erreur de l'ouvrir, les monstres ne vous lâchent plus. A la différence de Pandore toutefois, elle en a laissé sortir le dernier aussi : *elpis*, l'appréhension des maux. Le pire de tous. Celui qui vous gâche la vie avant même que la réalité ne s'en mêle. Celui qui vous empêche de respirer librement, de jouir de la lumière, de la douceur de l'air et du balancement de la marche. Celui qui au moment de l'amour chuchote « T'aimera-t-il demain ? » Le même encore qui, matin et soir, soir et matin, répète « Cinquante ans ? (ou quarante, ou soixante, cela se module à volonté) Le début de la fin. » Est-ce aussi le même qui, à force de s'incruster entre elle et son ex en prenant toute la place, avait fini par provoquer leur divorce ?

Comment la vieillesse a-t-elle pu arriver avec cette brutalité, sans qu'elle en ait repéré les signes avant-coureurs ? Hier encore, elle avait trente-cinq ans et elle était belle. Quarante-sept, et on l'admirait pour la fermeté de sa peau. « Tu n'as pas de rides, toi, » disait sa belle-sœur. Elle s'était habituée à ce mélange d'envie et d'admiration, à cette exception naturelle. Complaisamment, elle y trouvait des explications : yoga, massages, génétique. Sa mère, au jour de sa mort, passé quatre-vingts ans, avait très peu de rides. Son teint paraissait gonflé de l'intérieur par une rondeur juvénile. Et juvénile, elle l'était, cette Mère qui semblait ne jamais avoir grandi, ni en taille ni en esprit,

petite fille impotente continuant d'exiger de son entourage qu'il prît soin d'elle telles les bonnes et les tantes de son enfance... Ce qu'il avait donc fait, l'entourage, tout au long de sa vie, jusqu'à la dernière minute où l'infarctus l'avait emportée.

Mais elle, qui refuse cet infantilisme familial de toute la force de son âme... Parfois elle contemple une photo d'elle-même à trente-cinq ans : souriante, heureuse, son ex à l'arrière-plan. Belle à tel point qu'elle s'en étonne. Ne le savait-elle pas alors ? Que ne le lui a-t-on répété ? Que n'en a-t-elle profité ? Au lieu, elle s'est obnubilée de ses défauts. Focalisée sur des riens. Gâché l'existence.

A présent, toute beauté perdue, elle commence à ressembler à sa mère, telle qu'elle s'en souvient dans les dernières années. Chaque jour davantage même. Avec les deux rides tombant des coins de sa bouche et sabrant l'ancienne ligne si douce de la mâchoire, elle évoque un rongeur, hamster ou autre, de ceux qui engrangent la nourriture dans leurs bajoues. Son nez, s'écartant du modèle droit de son père, se rapproche de l'aubergine maternelle. Le haut de son dos se ploie en bosse de bison. La première phalange de son pouce donne des signes d'arthrite. Ses aigreurs d'estomac rappellent celles de Mère... Cette sournoise évolution lui semble une monumentale trahison. Elle n'a rien demandé, elle. Qu'à être elle-même, pas un clone de sa mère. Elle-même, dans son image mentale, ne correspond pas à cet épouvantail. Elle-même dans son image mentale correspond à... quoi ? Difficile à dire. Une petite fille qui a peur des monstres et se raconte des histoires.

Tant qu'à faire qu'à être un clone, elle aurait préféré être celui de son père. Mais voilà, on ne choisit pas. Sa sœur, elle, n'a pas la moitié de ces problèmes. Sa sœur est passée au travers des obstacles avec une sorte d'imperméabilité sereine qu'elle admire encore. Tandis que dans son cas, l'héritage s'est transmis en droite ligne, Mère relevant

toujours la ressemblance entre elle-même et sa cadette, ainsi que sa propre mère, laquelle souffrait des mêmes maux... Et cetera, et cetera.

Pas besoin de beaucoup d'imagination, donc, pour se représenter une suite de petites femmes toutes identiques, beaux yeux — il faut le reconnaître —, mais myopes et surmontant un nez en patate, s'étirer sur plusieurs générations. Des petites femmes qui ressemblent toutes à Mère, ou plus précisément à un mélange de Mère et de la vieille photo sépia de "Mamita", rare témoignage visible de l'existence d'une grand-mère maternelle qu'elle n'a pas connue. Car Mamita habitait loin, très loin, de l'autre côté du globe et dans l'autre hémisphère, Mamita avait la tête vers le sud lorsque sa petite-fille l'avait vers le nord, Mamita dormait quand sa petite-fille jouait, et le ciel nocturne qu'elle admirait ne ressemblait en rien à celui qui faisait, nuque renversée, béer l'enfant. Mamita parlait aussi une autre langue, que sa petite-fille a fini par apprendre ; mais à l'époque plus tardive où elles auraient pu communiquer, Mamita était déjà morte — d'un infarctus bien sûr. Et là s'arrête en gros ce qu'elle sait de cette lignée. Le reste, les autres petites femmes identiques à Mère, il lui faudra se les imaginer. Puisqu'à présent, sauf miracle, elle n'apprendra rien de plus.

XIV

Nostalgie ?

Même pas.

Pour elle, petite, il n'y avait rien de triste ou d'injuste au fait de ne pas connaître ses grands-parents. On ne regrette pas ce qu'on ignore. Sa famille se composait d'elle-même et de sa sœur ainsi que de leurs parents. Pas même d'oncles ou de tantes, eux aussi lointains, ni de cousins, inconnus. Il lui a fallu atteindre l'âge de l'école pour commencer à admettre que la norme, là, était une autre. Pour apprendre à reconnaître ces différences. Ainsi que, petit à petit, à les tourner à son avantage, à défaut de pouvoir y changer quelque chose.

A présent... Il lui faudrait fouiller dans sa mémoire, si elle voulait en repêcher les quelques éléments épars qui doivent s'y trouver, relégués depuis longtemps tout au fond des tiroirs, et qui surgissent pourtant, parfois, comme par surprise, d'une conversation ou d'une réflexion.

Que les petites femmes descendent d'une famille juive originaire de Turquie, cela paraît certain. Emigrée à Buenos Aires il y a cent ans. Elle se rappelle la vieille anecdote racontée par Mère : l'arrière-grand-maman parlait *ladino*, l'ancien espagnol préservé par les communautés juives méditerranéennes ; elle disait *prieto* au lieu de

negro. A Constantinople, très jeune, Mamita aurait été mariée à un vieillard riche, quitté précipitamment, avant de s'enfuir en Argentine.

Un autre flash se fraie un chemin dans sa mémoire. En blanc et noir celui-là : deux jeunes filles alanguies posent pour le photographe. Elles sont déguisées, l'une en bayadère, l'autre en cavalier. Malgré la différence de costume, elles ont des traits communs : mêmes cheveux fins, clairs et bouclés, mêmes beaux yeux myopes (pour le cavalier, derrière de petites lunettes), même nez en patate — une jolie patate alors, jeune, fraîche et spirituelle. Il s'agit de Mamita et de sa cousine germaine Esther. Mamita est la bayadère. Pourtant il semble à sa petite-fille que, prenant la tête devant le cavalier turc, c'est elle qui mène le trot, elle la fragile mousmé si apte à jouer de ses atouts, de ses longs cils ombrant ses pupilles bleues, de son doux sourire, de ses longues boucles blond cendré, de la grâce de sa taille flexible, afin d'entortiller les cavaliers autour de son petit doigt. Le "jeune homme", lui, est plus raide ; inconfortablement posé sur une fesse, serré dans des pantalons qui révèlent plus qu'il ne le voudrait, sanglé dans une veste écrasant sa poitrine, enlaidi par une moustache charbonneuse, il fait contre mauvaise figure bon cœur. Là aussi, on dirait que le rôles ont été distribués depuis longtemps : personnage principal, la séductrice ; rôle secondaire, le faire-valoir.

Cette photo, cette mise en scène d'un instant étirée pour l'éternité, il lui paraît à présent, à travers le souvenir qui lui en reste, y déceler tout un arrière-plan d'arrangements, de chuchotements et de rires, de futilité, de fards et de vanité. De ruses féminines et de jeux costumés de rêves. De confinement et d'ennui derrière des portes fermées. Une atmosphère de harem, où jalousies et intrigues se mêlent afin d'assurer la faveur du chef de famille et de compenser les injustices de Mère Nature.

A défaut de cousine, elle a bien une sœur, elle. Ont-elles rivalisé dans l'enfance, elles aussi, ou leur a-t-il été possible, au contraire, de conclure une alliance ?

Il y a si longtemps qu'elle n'a vu sa sœur, ou qu'elles se sont parlé. En trente ans, elles se sont considérablement éloignées. Pourtant dans l'enfance elles étaient si proches... Toujours ensemble. Etudiaient ensemble, jouaient ensemble, dormaient ensemble. Les deux petites B., les appelait-on à l'école. Il lui semble presque qu'elle ne pouvait alors exister en dehors de cette ombre jumelle, à la fois identique et opposée, liées toutes deux à leur racine commune et tirant chacune de son côté, ce dont Mère profitait largement, sans y voir malice, afin d'inculquer un début de raison à ses filles. Le moyen était simple : comparaison, imitation. La cible changeait selon l'humeur et la couleur du temps. Du matin au soir, dans tous les détails de la vie quotidienne, et jusque dans leurs moindres actions, elles se trouvaient comparées l'une à l'autre dans le but de s'améliorer. Elle avait souvent réfléchi, depuis, à la pertinence de l'expression *élever ses enfants*. Depuis leur naissance, elles avaient été *élevées* d'un état grossier de nature, proie de tous les instincts et pulsions, jusqu'à un niveau civilisé d'éducation, par les moyens du raisonnement, de la culpabilisation, de l'idéalisation et de la comparaison. « Tu es assez grande pour comprendre que... » On aurait pu croire toutefois que Mère, enfant unique, aurait échappé dans l'enfance aux éternelles comparaisons avec un modèle idéalisé. Mais elle aussi avait une cousine, qui avait fourni aux tantes l'occasion de pratiquer à loisir l'esprit de harem ; une cousine sans doute dotée de nombreuses qualités, mais grosse et affligée de lunettes (une de plus), donc laide, par là même condamnée pour le restant de ses jours à l'étiquette « Rivka, la pauvre... ». Et dans ces points de suspension passait un fantôme d'époque disparue ; un souffle, une odeur de femmes,

d'envie, de disputes, de piques, de perfidies et d'hypocrisies, de jugements, de comparaisons et d'exclusions, tout un petit monde armé de pied en cap, une valetaille en lutte pour les faveurs des puissants, une piétaille toujours disposée à jeter un obstacle dans les jambes de la rivale pour l'empêcher d'arriver au but... L'esprit de harem.

Lorsqu'elle pense à sa sœur, à présent, elle se demande si elles n'y sont pas encore enfermées, dans ce harem. Sa sœur qu'elle ne voit plus qu'une fois par an, aux vacances, sur le bord d'une piscine, où elles se jaugent mutuellement en silence sans qu'aucune ride, aucun bourrelet, aucune varice ne leur échappe. A qui elle n'a rien à dire.

Et Amélie ? La jalousie ne vaut pas qu'entre sœurs. A-t-elle réussi à maintenir ses deux enfants en dehors du harem, à leur inculquer la confiance en eux qui permet d'être généreux ? De traverser la vie avec un sourire ? Ou bien a-t-elle refondu la mantra maternelle en une version ad hoc, modernisée, inconsciente à force d'être tue ? Rien ne servirait sans doute d'interroger. Elle se ferait expédier hors de la chambre de l'intéressée avec une brutalité dont la perspective la décourage.

Quant à la vision d'épouvante, qui la guette à chaque détour de miroir : inutile de lisser, d'étirer, de graisser, d'exercer. Sauf pour le moral peut-être... Mais à quoi bon ? L'effet en serait ridiculement court. Car *elpis* est là, prêt à saper toute tentative d'autosatisfaction, de sa petite voix redoutablement douce. Le combat est sans espoir, comme l'était la lutte pianistique dans sa jeunesse. L'issue, l'issue unique, autant s'y préparer tout de suite... Elle survient fatalement. Tôt ou tard.

XV

« Vous avez de beaux yeux », a-t-il dit.

Elle est restée muette. Prise de court un instant avant de retrouver son rire léger — mouvement de tête et ton badin — pour le remercier. Un ton qu'elle n'avait pas employé depuis des lustres, en réponse à un compliment qu'elle n'a pas entendu depuis des lustres. Mais elle n'est pas femme à se laisser troubler par si peu. Beaucoup de Danoises ne savent que répondre à une flatterie masculine ; elles rougissent, s'excusent de l'attention portée à leur personne. Pas elle. Redressée, la nuque droite (elle si petite), elle l'a salué de la main avant de partir en dansant sur ses hauts talons, assurée de sentir son regard attaché à son dos jusqu'à ce qu'elle ait tourné le coin de la rue.

Plus que ses mots, la façon inattendue dont il les a prononcés — subitement, d'une voix grave, comme l'aboutissement d'une conversation qu'il aurait eue avec lui-même — l'a désarçonnée. Elle a failli ne pas l'entendre, le bruit de la place couvrant presque sa voix.

Il ne paraît pas timide pourtant ; plutôt réservé, quoique habitué aux femmes et aux propos galants, dirait-on. D'où tire-t-elle cette impression ? Ils se sont si peu parlé, il n'est qu'une silhouette, *une ombre de la rue*, une forme indistincte parmi toutes celles de Kultorvet, un de ces fantômes au travers desquels le regard passe si commodément, le sien comme celui des autres, sur ce trajet accompli une éternité de fois, automatiquement, en aveugle, les yeux presque tournés vers l'intérieur, retenus par l'incessant travail de ressassement

qui s'opère dans son cerveau tandis qu'elle met un pied devant l'autre, un pied devant l'autre : répétition d'évènements vécus dans la journée, comptes-rendus, réactions anticipées, entretiens imaginaires, souvenirs ; son pas pressé, décidé, talons sonnant sur le pavé, conscient de l'heure implacable, du travail qui attend, de l'autobus sur le départ, des attentes des enfants, du devoir nourricier... Rien de tout cela n'incite au contact, au contraire, tout cela crie qu'elle n'a ni le temps ni l'envie de s'arrêter, de fouiller dans son sac, de donner dix couronnes ou une signature.

Pourquoi s'est-elle arrêtée cependant ce jour-là ? Elle l'a vu, lui le SDF, comme des dizaines de fois auparavant, assis sur un banc à Kultorvet, sa pile de journaux à vendre à côté de lui. Une fois de plus, elle a pensé que c'était curieux, cet homme si bronzé sous ses cheveux presque décolorés. Pas un Groenlandais donc, comme tant d'autres avec ce teint cuivré, ivrognes et sans abri. C'est pour cela qu'elle l'a remarqué : le contraste entre sa chevelure blonde virant au gris et son cuir tanné. Pas originaire de Roumanie non plus, ni d'une autre de ces républiques balkaniques dont les habitants s'échappent périodiquement afin de gagner quelques mois de vie au Nord ou à l'Ouest, au pays de cocagne — là où les gens sont si riches qu'ils n'ont pas besoin de mettre de côté pour le lendemain, là où ils ne peuvent s'écrouler au coin d'une rue sans que l'Etat ne se précipite pour les relever, là où les seuls qui s'écroulent au coin des rues sans que personne ne vienne les relever sont les SDF comme lui.

Ses traits aussi, nez aquilin, visage étroit et allongé, lui ont paru nordiques. A moins que... l'Afrique du Sud ? Là-bas elle a connu des hommes comme celui-là. Mais que ferait-il échoué sur un banc au beau milieu d'une place de Copenhague...

En la voyant s'approcher il lui a tendu le journal ; avec un sourire, le regard droit dans le sien. Après coup, il lui a semblé avoir entendu

les mots qu'ils prononcent dans ces cas-là, salutation ou invitation à l'achat. Il s'adressait à elle, sans le moindre doute, comme à quelqu'un d'un peu familier déjà ; et de fait ce n'était pas la première fois qu'il lui proposait le journal, pas la première fois non plus qu'elle lui en achetait un exemplaire. Contrairement à ses habitudes en effet, lorsque c'était lui le vendeur elle avait commencé à s'arrêter quelques instants afin d'extraire une grosse pièce de son porte-monnaie. Les autres, les "vrais" clochards, elle n'aimait pas leur parler, ce qu'elle se reprochait toujours sans faire vraiment d'efforts pour surmonter sa répulsion ; d'autant plus inclinée, donc, à répandre sur celui-ci une double ration de bonne volonté, de par son apparence plus "normale", propre et sobre d'abord, et de par la mauvaise conscience, ensuite, de cette retenue quotidienne.

Elle s'est arrêtée, lui a tendu l'argent.

En guise de remerciement, il a répondu : *vous avez de beaux yeux.*

En voilà un qui va vite en besogne, pense-t-elle en pressant le pas en direction de l'arrêt d'autobus.

Peut-être fait-elle preuve de trop de gentillesse à l'égard de ce SDF. Peut-être profite-t-il de sa crédulité... Peut-être n'est-il pas seul à en profiter... Pourtant sa remarque lui a fait plaisir. C'est si délicieux de recevoir un compliment, d'autant qu'à son âge, dépourvue de mari ou d'amant et mère de deux adolescents, cette marchandise s'est réduite à néant. C'est si délicieux d'exister de cette façon, peut-être superficielle, mais après tout qu'importe, la vie est aussi faite de ces détails qui, en l'embellissant, permettent de mieux supporter les récriminations d'une gamine de quatorze ans, les demandes d'argent d'un jeune homme de dix-sept, ou les exigences quotidiennes d'un chef obsessionnel et perfectionniste... Il y a si longtemps qu'elle n'a reçu de compliment. Si longtemps que, d'une façon générale, il ne

s'est rien passé d'agréable dans sa vie. Rien qu'elle eût envie de raconter à d'autres, si elle savait à qui le raconter. Il y a bien ses amies, mais... Elles ne seraient pas à même d'apprécier. A elles, il faut plutôt dire : « Aujourd'hui j'ai obtenu une promotion / une augmentation », « Amélie réussit tellement bien au collège », ou encore « Samuel vient d'avoir son bac avec une excellente moyenne ». Alors, et seulement alors, il est permis de pimenter en ajoutant : « Un clochard m'a dit que j'avais de beaux yeux ! » Et d'éclater de rire toutes les deux comme s'il s'agissait de l'évènement le plus absurde, le plus ridicule du monde. Un chien regarder un évêque ?

Non, il n'y en avait qu'une qui aurait estimé ce détail à sa juste valeur. Une face à qui il n'était pas nécessaire de briller, de remplir le contrat social de la femme-performante-menant-carrière-et-enfants-de-front-avec-succès. Une devant qui elle pouvait se laisser aller, montrer ses faiblesses, à qui elle pouvait dévoiler ses échecs sans que le boomerang lui revienne en pleine figure ; en compagnie de qui elle pouvait être elle-même, tout simplement. Mais celle-là... elle est perdue à jamais. Perdue de la façon la plus banale, la plus plate, la plus odieuse qui soit. Le cliché absolu. Le feuilleton. Ça lui fait encore mal d'y penser d'ailleurs — ce pourquoi elle s'efforce toujours de l'oublier.

Pas tant à cause de son ex, non. Lui, il était perdu depuis longtemps peut-être. Sans qu'elle le sache, sans qu'elle ne voie ni ne remarque rien. Elle a fait preuve d'une capacité d'aveuglement confondante à ce moment-là. Même les enfants savaient. Ils l'ont su avant elle, et n'ont rien dit — ne pas trahir leur père, ne pas blesser leur mère. Ils savaient (le hasard sans doute ; une rencontre imprévue, un coup de fil surpris ; la confrontation avec leur père, qui a tout avoué). Ils savaient que leur père couchait avec la meilleure amie de leur mère. L'amie depuis quinze ans, celle de tous les coups durs, la fidèle des week-ends, des

anniversaires et des fêtes, celle qui avait gardé Amélie et Samuel quand ils étaient petits, celle qui ne s'était jamais mariée, passant d'un homme à l'autre avec la même rafraîchissante liberté, le même humour qu'elle mettait ensuite à commenter l'échec de ses rapports avec eux ; celle qui savait écouter, comprendre, soutenir ou secouer, et donner au moins autant qu'elle recevait. Elles avaient parfois évoqué l'hypothèse en riant (« Tu me prêtes ton mari ? ») lorsque la dernière trouvaille de Lisbeth s'était montrée encore plus décevante que les précédentes, ou que rien d'intéressant ne pointait depuis trop longtemps à l'horizon de son appétit sexuel. Mais jamais, jamais cette possibilité ne l'avait effleurée comme autre chose qu'une bonne plaisanterie entre elles, un moyen de détendre l'atmosphère lorsqu'un abattement s'emparait de Lisbeth au constat de sa chronique incapacité à retenir un homme ou même à le choisir correctement.

Puis un jour... Lisbeth a commencé à se faire rare. Trop de travail, ou un nouvel homme accaparait ses week-ends et ses soirées. Insensiblement l'amie est devenue plus réservée, plus réticente, parfois même froide, critique. Elle-même s'est sentie insistante ; le doute l'a saisie d'un déséquilibre dans leur relation. Peut-être Lisbeth, plus disponible, se trouvait-elle trop sollicitée... Peut-être la jugeait-elle dépendante... A moins que, sans le vouloir, elle ait dit quelque chose... Quelques mois ont passé. La bombe a explosé.

Lisbeth et son ex n'ont pas tenu longtemps ensemble. Ils se sont séparés tranquillement, tandis qu'elle-même se demandait qui elle pleurerait le plus, de l'amie ou du mari perdus. Ni l'un ni l'autre ne sont revenus pourtant — preuve que leur relation n'avait été que prétexte à s'éloigner d'elle. Les enfants, eux, marchaient sur des œufs. Ce qu'ils ont continué de faire, en dehors des accès de colère épisodiques d'Amélie : « Pas étonnant que Papa t'ait lourdeé... Si j'avais eu

Lisbeth comme mère... » Jusqu'à l'inévitable conclusion : « Je te déteste ! » suivie d'un claquement de porte à décrocher les tableaux.

Si elle se reposait la question cependant, à présent, en toute sincérité... Quelle réponse se donnerait-elle ?

L'amie, c'est sûr. L'amie lui manquerait plus.

XVI

Le mari, depuis longtemps, était devenu superflu.

Quoique...

Il payait les factures, réparait les poignées de portes, envoyait la voiture au garage. Vérifiait l'état des gouttières et de la plomberie. N'avait pas son pareil pour installer une nouvelle machine, connecter des câbles, programmer des appareils électroniques.

Elle, de son côté, se chargeait des courses et des repas, du ménage, lessive, repassage. Une répartition des tâches bien traditionnelle.

En dehors de la maison et des enfants, que partageaient-ils ?

Pas grand-chose, apparemment. Depuis longtemps leur vie amoureuse s'était réduite à une sorte d'amitié, de camaraderie. De solidarité. Ils assuraient ensemble, assumaient ensemble. Se respectaient. Partageaient les responsabilités. Avec des exceptions toutefois. Lui, par exemple, estimait qu'un salaire élevé le dispensait d'aspirer les moutons ou d'essuyer le siège des wc. Il donnait ainsi suffisamment dans sa vie professionnelle pour pouvoir payer une aide ménagère à sa femme. De quoi donc se serait-elle plainte ?

De rien. Elle ne se plaignait de rien. Non que l'envie lui en manquât, mais de quoi aurait-elle pu se plaindre ? N'était-elle pas comblée ? N'avait-elle pas tout ce qu'une femme peut souhaiter, un mari, des enfants, une maison, une profession ? Qu'aurait-il pu lui manquer qui ne fût sous-entendu par ces quatre points cardinaux ? Le reste ? Quel reste ? On n'en parlait pas. On faisait comme s'il

n'existait pas. Et à force, il finissait par ne plus exister. Tuez le mot, tuez la chose.

Cela avait pris du temps toutefois pour en arriver là. Du temps et des efforts, de sa part à elle surtout. Car il faut le reconnaître, son ex, lui, avait toujours su ce qui manquait. Durant les dix dernières années, il l'avait nommé, discuté, sussurré, chuchoté, gémi, proposé, crié, ce reste indicible pour elle. Il avait tout essayé, insistance, exigence, compréhension, tolérance, colère. Sans le moindre résultat. Elle se retirait chaque fois davantage, se retranchait derrière un silence de plus en plus épais, une distance accrue, un dos tourné, des paupières closes, un sommeil feint, une gêne physique aussi claire qu'un signal lumineux. Un évitement permanent. Et lorsqu'il parvenait enfin à la coincer elle répétait : je n'ai pas envie. Je n'y peux rien. Pas envie. Et tout était dit.

Quand cela avait-il commencé ? Après la naissance d'Amélie. Elle s'en souvient très bien : Amélie, comme Samuel trois ans auparavant, concentrait l'univers en elle. L'idée d'avoir des rapports sexuels tandis qu'elle allaitait un bébé lui semblait une incongruité. Rien n'existait d'autre que cet enfant, que ces deux enfants qui avaient besoin d'elle, de son lait, de sa chaleur, de sa présence, de sa capacité à pourvoir, contrôler, prévoir, décider, comprendre, amuser, susciter... Normal, pensait-elle. Le changement hormonal. Cela reviendrait plus tard. Mais cela n'était pas revenu. Les petits étaient allés au jardin d'enfants, puis à l'école. Samuel, vif, intelligent, se débrouillait pour deux. Amélie, plus lente, exigeait de l'attention, des soins ; il lui fallait une main secourable, des égards, des explications. Avec elle rien n'était simple. Longtemps elle avait considéré cette caractéristique d'Amélie comme une excuse : sa fille avait besoin d'elle. Comment aurait-elle pu se rendre disponible et désirante pour un mari ? Elle donnait, donnait, donnait. Parvenue à la fin de la journée, aurait-il

fallu qu'elle donnât encore plus ? Le mari, lui, était adulte ; il pouvait attendre. Mais les petits ? Jusqu'au moment où il était devenu évident que l'excuse n'était que cela : une excuse. Que la véritable raison résidait ailleurs.

Avant les enfants, que s'était-il passé ? De quelle façon considérait-elle son mari, ou l'acte sexuel ?

Normalement, lui semblait-il. Pas de dégoût, ni de réaction de rejet. Elle l'aimait, et même si elle n'aimait pas beaucoup son corps, il lui semblait qu'elle le désirait... Un peu petit de taille toutefois, et un peu trop gros, s'avouait-elle dans ses moments de lucidité. Elle les préférait grands et minces. Pourquoi l'avait-elle choisi alors ? Son ex n'était pas élégant, mais sa silhouette trapue avait justement, dans sa sensualité, quelque chose d'attirant. Il en émanait une promesse de plaisir qui, à l'époque, devait l'avoir convaincue. Aucune raison donc pour que cela ne pût la convaincre encore...

Et pourtant. Dès le début ils avaient eu du mal à s'accorder. Ou plutôt l'éventuel désaccord avait été tu, évacué par l'unique moyen qu'elle connaissait : le silence. L'ignorance. Une ignorance telle qu'elle recouvrait d'abord — point essentiel — sa propre personne. Systématiquement, elle se maintenait à telle distance de ses désirs et dégoûts, de ses craintes et préférences qu'elle les avait perdus de vue. A la place, elle faisait ce qu'on lui disait de faire : ce qu'on lui avait appris dans l'enfance, ce que ses collègues attendaient d'elle, ce que les autres demandaient. Du coup, elle avait essayé davantage que la moyenne : amants de tous âges, de toutes couleurs, des deux sexes. Le premier passant venu, doté d'un don minimal de persuasion, serait parvenu à ses fins avec elle.

Pour ce faire elle disposait d'une batterie d'arguments à toute épreuve : *fais-lui plaisir, laisse-toi aller*, et qui sait, peut-être finirait-elle par aimer ça... Avec le mari, au début, ç'avait été le jeu de rôles :

je fais semblant, tout le monde est content. Personne ne venait y regarder de trop près. Lui, de son côté, la jouait séducteur, homme d'expérience face à cette femme d'expérience. Cela avait tenu quelques années, après quoi la comédie avait volé en éclats. Un psy leur avait donné des conseils d'un bon sens brutal.

A partir de là, on aurait pu croire que la situation allait s'améliorer...

Ce qu'elle avait fait — dans les premiers temps. Amélie avait l'âge de l'école. Ensemble, ils avaient trouvé une sorte de joie d'être l'un à l'autre sans mensonges. Les possibles s'ouvraient.

Et de fait, ils s'étaient ouverts. Petit à petit, elle avait commencé à éprouver du plaisir, à jouir. Difficilement, mais c'était là. Lui, de son côté, se prêtait davantage à l'écoute de son corps tel qu'il le ressentait, moins de ce qu'il en croyait. Leur relation paraissait à même de se renforcer.

Et pourtant. Curieusement, cette porte s'était révélée de plus en plus difficile à ouvrir. Comme si la voie menant à son plaisir était devenue plus étroite, longue, broussailleuse et semée d'embûches. Comme si les obstacles pour y arriver avaient été rendus insurmontables. En particulier le premier contact, qu'elle supportait dents serrées comme pour s'empêcher de hurler. Ce rapprochement, dans la tiédeur du lit, des peaux qui se touchent, des mains qui cherchent, palpent, caressent et empoignent, des langues qui pénètrent, lui était intolérable. Elle l'aurait frappé. Tout lui était bon pour en réchapper. Et lorsqu'au bout de plusieurs mois de tentatives systématiquement évitées, elle finissait par se laisser faire au seul motif de ne plus savoir comment le repousser, elle se raidissait sous ses caresses, visage détourné et paupières closes dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'enfin quelque chose au fond de son corps commence à se manifester, quelque chose comme un plaisir appelant le plaisir,

comme un désir de plus de désir, qui lui permettait tant bien que mal de se laisser aller, de cesser de haïr, de dépasser ce refus viscéral pour accéder à la lente montée de la jouissance. Les dernières années, en (rare) face-à-face avec elle-même, l'idée lui en était venue : *on dirait que j'ai été violée*. Ce qui n'était pas le cas, n'est-ce pas. Si elle l'avait été, elle l'aurait su. Un viol, ça ne s'oublie pas. Ça reste dans le corps comme un bloc de métal acéré. Ça laisse des marques partout où ça passe : traces sanglantes, mal cicatrisées, douloureuses à chaque contact. Non, cela devait être... le manque de désir, ou le désir d'autre chose...

C'est ainsi que, les années passant, le mari avait fini par renoncer. A quémander et à raisonner. A attendre ce qui ne venait jamais. Il avait été chercher ailleurs, la première fois bourrelé de remords, les fois suivantes de soulagement. Si c'était là ce qu'elle voulait ! Jusqu'à cette bêtise avec Lisbeth, à laquelle aucun des deux ne croyait, ce qui leur permit d'y plonger sans regrets. Puis d'y trouver goût, chaleur et soutien réciproque. Et le courage, enfin, de rompre avec celle qui, dans son aveuglement, persistait à ne rien comprendre...

Depuis, le désert, donc. Le mari s'est trouvé une nouvelle femme ; Lisbeth... qui sait ; quant à elle, elle s'est trouvé une nouvelle excuse. Avec l'âge, et la ménopause approchant, de violents saignements, par périodes quasi permanents, la laissent blanche, épuisée. Le traitement hormonal, d'abord efficace, ne peut plus être suivi. Dans ces conditions, comment nouer une relation avec un homme ?

XVII

Léa ne brode plus à sa fenêtre.

Elle ne brode plus du tout d'ailleurs ; elle n'a plus le temps. Et puis son trousseau est terminé, c'est l'essentiel. Nappes, napperons, serviettes, draps de lit, torchons, à ses initiales. Sa robe de mariée est prête pour le grand jour.

Qui approche. Elle sera belle ce jour-là. Tout sera parfait. Même si celui dont elle a rêvé n'en profitera pas. Mais elle ne rêve plus à présent. Elle n'a plus le temps. Elle a décidé d'être raisonnable, de faire ce que l'on attend d'elle, de cesser de se conduire en gamine romantique et égoïste, de se dévouer pour ses frère et sœur en assurant leur avenir. Elle a des responsabilités. Leur oncle ne vivra pas longtemps, il le répète sans cesse. Il s'essouffle, s'éponge le front en plein hiver, s'assied à tout instant et s'endort avec un bruit de râle. Il voudrait vivre jusqu'à les voir mariées, dit-il. C'est la raison de tant de hâte. Esther est fiancée — avec Albert, employé d'assurances —, et Léa va épouser celui qu'on lui destine, un veuf aisé quatre fois plus âgé qu'elle. Ainsi que sa tante le lui a laissé entendre, avec un cynisme qui lui a soulevé le cœur : peut-être son prétendant mourra-t-il bientôt, la laissant veuve à son tour, jeune et riche... Elle n'a rien répondu, affecté la distraction ; tandis qu'à l'intérieur une voix criait : *plutôt mille fois pauvre et heureuse avec l'homme que tu aimes !* Elle n'ose

plus penser à lui pourtant. Elle l'a banni de son esprit et de sa vue. A décidé de ne plus laisser son imagination vagabonder. De s'activer constamment, de veiller à tous les préparatifs. Non qu'elle y accorde de l'importance, car la seule cérémonie digne de tant d'attentions serait son union avec... Fi de ces rêves inutiles. De toutes façons, qui dit qu'il pense encore à elle ? Qu'il ne s'est pas lassé depuis qu'il ne voit plus son rideau bouger chaque jour après le déjeuner ? Elle pourrait s'en assurer toutefois, en bavardant avec son frère Robert. L'air de rien, s'enquérir de son travail, tout en prenant prétexte des arrangements du mariage... Mais à quoi bon ? Ne vaut-il pas mieux enterrer définitivement cet espoir incongru afin de l'empêcher de saper sa résolution encore si fragile ? Rien de positif n'en sortirait, c'est certain. Elle paierait fort cher une joie fugitive, et peut-être même pas de joie du tout. Non, autant se concentrer sur la seule joie véritable qui résultera de toute cette activité : Raphaël fera des études et Mathilde aura une dot. Ils viendront vivre avec elle, ainsi le choc sera moins vif, elle aura l'impression que rien n'aura changé, ou si peu, oncle et tante seulement remplacés par un mari, et qui sait, peut-être ce dernier sera-t-il gentil, peut-être aura-t-elle un enfant très vite, un enfant à nourrir et à vêtir, à qui tricoter des vareuses, coudre des vêtements, offrir de la soie et de la laine fine, habiller d'angora, en faire l'enfant le plus élégant du monde, petit prince ou princesse...

XVIII

Sur la place, elle est repassée devant lui. Une fois, deux fois. Elle a acheté le journal.

Il l'a invitée à boire quelque chose. Là, à la terrasse. D'abord elle a refusé ; puis elle a accepté, *cinq minutes*, à condition de payer elle-même. Il l'a regardée bizarrement.

Ils se sont installés. Il connaissait le tenancier, de toute évidence. Il a commandé deux jus de fruits. Cette fois, c'est elle qui s'est étonnée. Sans poser de questions toutefois. Délicat, dans ces conditions.

Gênée, elle ne savait comment l'aborder. Chaque sujet lui paraissait pavé de chausse-trapes. Dans quelle situation se trouvait-il ? Elle imaginait des affres, la misère, et pourtant ce sourire, cette aisance... Rien de rentré en lui, de malhabile ; silencieux, mais d'un naturel parfait. Un tel homme pouvait-il coucher sur un banc dans la rue ? Fréquenter les refuges, y prendre des douches et s'y faire épouiller ? Dîner à la soupe populaire, après avoir erré des kilomètres, un ballot en plastique au bout de chaque bras ? A moins que ce ne fût un autre genre de misère, la dégringolade cachée, le chômage, l'alcool précipitant la débâcle sociale de l'ancien cadre accroché aux apparences, costume propre, coiffé rasé ongles soignés... Ce qui expliquerait son attitude, ce besoin de prouver qu'il maîtrise les événements, qu'il mérite respect...

— Où travaillez-vous, demande-t-il.

Elle explique, Gråbrødretorv, l'édition musicale, les partitions. Il l'écoute, tête un peu inclinée, regard en va-et-vient des *beaux yeux* au

fond du verre. Elle devrait demander *et vous ?* mais n'ose prendre le risque d'un faux-pas. Et s'il lui répondait *j'ai perdu mon travail, ma femme m'a quitté, mes enfants refusent de me voir et ma maison est en vente judiciaire ?* A la place, elle se creuse la tête, mais il enchaîne sur la musique, quels compositeurs, et les styles, les œuvres, et elle découvre petit à petit qu'il s'y connaît, d'un savoir peut-être plus axé sur le classicisme que sur la modernité, mais il est cultivé, davantage qu'un vernis c'est un véritable intérêt, sa voix change, se fait grave, devient passionnée. Elle ruse alors, entrevoyant un moyen d'en apprendre plus sur lui ; l'interroge : ses parents étaient donc mélomanes ?

— Je ne les ai pas connus. D'ailleurs vous n'avez pas envie d'entendre parler de mes parents.

Il sourit, toujours à l'aise. Comme fin de non-recevoir, c'est aussi ferme que poli.

Elle s'excuse, consulte sa montre avec effarement, empoigne le ticket et appelle le serveur. Il intervient : *vous êtes sûre... ?* Elle est sûre. *La prochaine fois alors... ?* La prochaine fois. Il remercie, se lève, elle se sauve.

Dans les jours qui suivent elle l'évite ; choisit délibérément un autre trajet ; se donne des prétextes, passer par la poste, le distributeur automatique, faire une course pour Amélie. Une semaine s'écoule.

Une semaine, c'est ce qu'il lui fallait pour digérer, oublier son début de colère, mettre de la distance et cesser de se sentir humiliée. Mon Dieu, même cela elle n'y parvenait pas : mener une conversation anodine, parler de riens...

En fin d'après-midi, elle retraverse Kultorvet. Sur le banc, une Groenlandaise, et tout autour, des militants d'un parti politique. Manifestant pour qui, pour quoi, cela lui échappe. La seule chose qu'elle remarque, c'est qu'il n'est nulle part. Ni avec les Groenlandais ni avec les politiques ; pas non plus à la terrasse du café.

Elle hausse les épaules, se persuade que c'est beaucoup mieux ainsi. Elle refuse de penser à lui. Ne pas le laisser prendre trop de place. A quoi cela servirait-il ? De toutes manières cette histoire est condamnée d'avance ; pire : inexistante. Quant à elle, elle n'est qu'une vieille femme qui remplit le vide de sa vie en fantasmant sur le premier venu assez malin pour lui soutirer de l'argent à coups de compliments. Pathétique, voilà ce qu'en diraient les soap télévisés américains dont Amélie fait sa référence universelle. Ridicule, et parfaitement inutile, car d'une façon ou d'une autre elle est fichue. Et il ne sert à rien de lui répéter qu'à cinquante ans on n'est pas vieux, que c'est un nouveau début... L'image que lui renvoient miroirs et regards masculins est celle d'une vieille. D'une mère, si l'on préfère ; mais en est-ce plus sexy ?

Le pire toutefois... Le pire pourrait bien ne pas se trouver là, mais dans le vide, le vide absolu et déprimant de sa vie. Oh, une vie bien remplie apparemment, pleine de tâches, de travail, d'obligations familiales... Et derrière ces tâches, les liant en un tout signifiant... quoi ? Rien. Rien qui fasse sens. Elle aime ses enfants, sans aucun doute. Même les pires grossièretés d'Amélie ne changeront pas ce fait. Pourquoi, ne le lui demandez pas. La nature a dû y pourvoir. Ni Amélie ni Samuel, en tout cas, ne peuvent douter de l'amour maternel, de même qu'elle, en son for intérieur, sait que cet amour est réciproque, en tout cas de la part du garçon... Cela donne-t-il pour autant un sens à sa vie ? Non. Elle a fait son devoir, créé un foyer,

perpétué l'espèce. Elle a même, tant bien que mal, assuré l'avenir de cette descendance. Cela fournit-il un sens ? Pas le moins du monde.

Et les autres, comment font-ils ? Ses amies, ses collègues, sa sœur même, comment vivent-ils ? Qu'est-ce qui justifie leur existence, les fait se lever le matin et prendre bus, train ou métro ? A-t-on besoin d'eux quelque part ? Ont-ils envie d'accumuler du bien, ou de laisser une trace dans les annales ?

Non, décidément, elle ne voit pas. Et quant à demander aux autres... Elle l'a fait, une fois — interrogé ses amies. Oh, de façon détournée bien sûr. Purement théorique. Mari, enfants, travail ont très vite rempli le tableau ; plus un potager ou une maison de campagne pour parfaire l'idylle. Elle a insisté, parlé de buts, d'idéaux, de finalité. L'une d'elles, vaguement agressive, lui a retourné la question. Elle a hésité, balbutié ; puis reculé. L'amie lui a jeté un coup d'œil froid, de ceux qui signifient *si tu ne vaux pas mieux que les autres...* Elle s'est tue. N'a jamais abordé le sujet à nouveau.

Depuis, elle s'interroge. Vaut-elle mieux que les autres ? Non, bien sûr, plutôt moins même, car eux ne semblent pas éprouver ces difficultés existentielles, soit qu'ils maîtrisent l'art de se contenter de ce qu'ils ont, soit qu'ils ne désirent ni ne connaissent autre chose. Les autres semblent posséder une sérénité dont elle se sent parfaitement dépourvue ; pour eux, le débat — si débat il y a — se situe entre différents choix professionnels et privés : vendre ou enseigner ; mariage ou pacs ; bouddhisme ou christianisme. Les seuls dangers paraissant pouvoir les atteindre sont le chômage, la maladie et le divorce. La mort, ils n'y pensent même pas. La mort est exclue de leur monde. Dans trente, quarante ans, il sera bien temps d'y penser. Mais les autres dangers, plus discrets quoique tout aussi graves à ses yeux, tels l'enfermement dans l'égoïsme, l'accoutumance à l'injustice, sa défense même, la conscience de l'absurde, de l'absence de rôle et de

mission sur terre — remplacés, pour les plus nombreux, par l'épuisant labeur de la survie quotidienne, et pour une minorité privilégiée, par le luxe inouï de leurs simples désirs —, ces autres dangers ne les torturent pas, ne les effraient pas, ne les tiennent pas éveillés la nuit, ne les arrêtent pas dans leur incessant travail d'accumulation de richesses plus vastes que leurs propres envies et besoins, plus vastes que les besoins de leur propre tribu.

Alors elle se dit que c'est parce qu'elle n'a pas vraiment trouvé sa voie. Si elle faisait comme les autres — changer de travail ou de conjoint —, elle oublierait bien vite cette fatigue sournoise, cet à-quoi-bon qui pointe son nez dans tout ce qu'elle fait et l'empêche d'en jouir. Si elle investissait davantage dans... quoi par exemple ? La musique ? Encore faudrait-il qu'elle en ait les capacités... Outre l'inconvénient de son âge... Si elle se décidait à *vouloir* réussir dans le milieu où elle évolue actuellement... Car sinon, vers quoi se diriger ? Beaucoup de choses l'attirent, mais rien ne lui semble valoir l'effort. Rien ne lui paraît susceptible de justifier son existence, d'en atténuer l'insoutenable absurdité. De faire oublier qu'il faille amasser pour perdre, construire pour voir détruit. Que sa vie, comme celle des autres, ne soit qu'un microscopique château de sable sans la moindre importance pour qui que ce fût, qu'elle-même ou, pour quelques années à peine, ses enfants. Alors quoi ? Un amant ? Ou sinon, si les enfants ne dépendaient plus d'elle... Se laisser aller peut-être, glisser à ce néant, l'accepter enfin, s'y dissoudre et s'y perdre — puisque de toutes façons tout retourne au néant —, lâcher petit à petit ce qui la retient, travail, relations, argent, loyers et crédits, et le regard du monde, et le sien propre, mon Dieu, le sien, pour finir comme le SDF peut-être, comme celui dont elle ignore le nom, et plus profondément que lui même, finir dans l'inanité absolue, dans l'identité disparue et ainsi recréée, toutes barrières abolies, être personne et tout le monde,

dépendre de tout et de rien à la fois ou si peu, juste de la nourriture et d'un peu de chaleur, d'un peu d'eau de temps à autre, du soleil et de la pluie, tel un arbre ou une plante, s'enraciner d'un côté et se défaire, se défaire de l'autre...

Devant elle, l'autobus ferme ses portes, clignote, démarre pesamment. Parviendra-t-elle à temps au prochain arrêt, juste après le croisement où les voitures attendent si longtemps ? Elle court, elle court comme si sa vie en dépendait.

XIX

Décembre 1491, Grenade a faim. Depuis mai, une armée puissante de dix mille cavaliers et quarante mille fantassins à la solde de Castille et d'Aragon, campée à 9 kilomètres de la ville, à Santa Fe la bien nommée, construite expressément en vue du siège, bloque tout passage de vivres ou d'hommes. A sa tête, Isabelle, dont on dit qu'elle a juré de ne pas changer de vêtements ni se baigner jusqu'à la prise de la ville. Dans la Sierra Nevada, l'Alpujarra, rendu impraticable par la neige, empêche le ravitaillement. Grenade est très affaiblie, si affaiblie qu'elle n'a opéré que de rares sorties en six mois. Depuis longtemps déjà, les califats d'Afrique du Nord ont refusé de soutenir militairement le royaume d'al-Andalous, préférant maintenir leurs troupes à l'Est où les Ottomans démontrent à tout instant une inquiétante supériorité militaire. Grenade abandonnée s'interroge : jusqu'à quand tiendra-t-elle ? et à quel prix ?

Rachel est mariée. Elle habite avec son mari dans la maison de celui-ci. Peut-être est-elle déjà enceinte. Comme le reste de la population grenadine, elle s'inquiète : comment passeront-ils l'hiver ? Les vivres diminuent à vue d'œil ; le blé, l'orge, le millet et l'huile commencent à manquer. Par chance, beaucoup s'entraident ; partagent le peu qu'ils possèdent, se rendent service. Prient chacun son Dieu pour qu'une fois de plus, le joyau de la péninsule ibérique, dernier bastion du royaume, sorte indemne du conflit. Mais les langues vont bon train : on dit que le palais est déchiré par les intrigues, tant de

ceux qui préfèrent livrer la ville que de ceux qui prétendent se battre jusqu'au bout. Et au milieu, le sultan, si faible qu'il laisse régner le désordre... Si la ville se rendait, qu'arriverait-il ensuite ? S'il fallait fuir, comment se débrouiller avec le bébé ? Et si la ville résiste, comment survivront-ils ? De quelque côté qu'elle se tourne, les nuages noirs s'amoncellent au-dessus de leurs têtes. Elle a été heureuse, oui, pleinement heureuse. Mais le bonheur aura été de courte durée. Parfois elle pense qu'elle en a eu sa part ; la part attribuée à chacun par l'Eternel, que Son nom soit loué jusqu'à la fin des temps. Et peut-être davantage : plus belle que ses sœurs, elle a fait un mariage plus brillant, avec un homme qui l'aime et la respecte, un homme dont la famille joue un rôle important dans l'économie du royaume. Cela doit-il, d'une façon ou d'une autre, se payer ? Chaque jour, elle prie pour que le Très-Haut inclue dans cette part la joie de l'enfant à venir, ainsi que — si telle est Sa volonté — de nombreux autres. Un enfant que tous attendent avec impatience : ses parents, son mari, la famille de celui-ci surveillent chaque jour la courbure de son ventre. Elle aussi s'impatiente, bien sûr... puisque tel est son destin. Les femmes ont été créées pour mettre des enfants au monde. Dieu en a décidé ainsi, le rabbin l'a dit lors de sa préparation au mariage. Il ne serait pas pensable de s'élever là-contre. Pas de plus grand malheur pour une femme que la stérilité ! Elle s'observe donc avec intérêt, interroge ses humeurs, mesure la largeur de ses hanches, jusqu'à la prochaine fois où, peut-être enfin, le saignement si détesté n'apparaîtra plus...

XX

Il a éclaté de rire.

Ri, mais ri ! A en pleurer, à s'en tordre. Un rire comme un bel éclat fauve, soutenu, énorme, à réveiller les échos profonds de la place.

Les gens se sont retournés sur eux. La plupart souriants, certains même hilares du seul impact du rire d'autrui. D'autres, rares, sourcil froncé.

Il s'est essuyé les yeux. C'était de bon cœur, visiblement.

Elle, entre vexation et contagion, s'était laissé gagner, dans l'attente d'une explication. Qu'avait-elle encore dit... ?

Ils étaient assis à une autre terrasse, de restaurant celle-là, qu'il paraissait connaître aussi bien que le café précédent. Avaient commandé, apéritif, entrée, plat, lui toujours à l'aise, elle retenue par la terreur de lui faire dépenser un argent qu'il ne possédait pas.

C'est qu'il l'avait invitée, en bonne et due forme même, lorsqu'ils s'étaient rencontrés sur la place quelques jours après l'épisode des jus de fruits. Il avait insisté, de sa belle voix grave, lui coupant toute retraite jusqu'à ce qu'elle consente à fixer une date. Vendredi soir, avait-elle décidé, certaine ainsi que son absence de la maison ne serait relevée que pour être approuvée. Par contre, le risque était grand de retrouver le frigo vidé en rentrant, les cendriers débordants et des cartons de pizzas répandus dans tout l'appartement.

Le rire s'éteint progressivement, ne laissant que quelques soubresauts épisodiques.

« Vous me prenez pour un clochard ? »

Rougissante, elle bégaie : c'est-à-dire que... elle pensait... croyait... Non qu'il en ait l'air... mais la vente des journaux... les SDF... Désolée...

« Ne vous excusez pas. Il y a bien pire que d'être assimilé à un clochard. Je comprends à présent pourquoi vous paraissiez si gênée. »

Le rire repart à cette évocation, l'entraînant elle aussi.

Il lui tend la main par dessus la table, décidé.

« J'aurais dû me présenter depuis longtemps. Jens Aarestrup, agronome. »

Pour le coup, elle ouvre de grands yeux. Quel rapport entre l'agronomie et le journal des clochards ?

« Vous avez dû remarquer que je boite... »

Elle s'en était rendu compte, oui. Sans y attacher d'importance. Un boitillement telle une irrégularité rythmique, presque plus une raideur, qu'elle avait attribué — sans le lui dire bien sûr — à sa condition de SDF.

« Un accident. J'ai sauté sur une mine, en Angola. Perdu la moitié de ma jambe. J'avais une exploitation là-bas, une coopérative. J'ai dû revenir. »

Voilà pourquoi il lui faisait penser à l'Afrique ! Le contraste de la peau tannée et des cheveux blanchis par le soleil... Cette sorte de solidité, presque de rudesse... Elle le lui dit. Evoque le Mozambique, où elle a passé quatre ans. Il s'étonne, s'enthousiasme, pose des questions. Quand, pourquoi ? Lui aussi a vécu au Mozambique. A quelle période ? La guerre civile. Lui aussi ! Dans quelle ville, pour quelle organisation ? Elle raconte brièvement, les débuts avec son ami à Inhambane ; l'enseignement à Maputo ; puis CARE, la logistique,

les missions en province. Enfin le retour en Europe. Et lui ? Maputo d'abord, puis Gaza, Inhambane, Manica et Tete, pour différentes ONG, toujours dans le secteur de l'amélioration des techniques agricoles. Pas possible, ils ont dû se croiser ! Entre eux, cela fuse dans tous les sens, souvenirs, questions, précisions, commentaires ; de sa mémoire surgissent des noms, des lieux qu'elle croyait avoir enterrés à jamais.

« Mais dites-moi alors, “le retour en Europe” pour vous, c'était quoi ? Pas au Danemark ? Vous avez un charmant petit accent que je ne parviens pas à replacer. »

Elle explique alors, son retour en France, sa rencontre avec un Danois, le coup de foudre, l'exil, définitif cette fois.

« N'utilisez pas le terme “définitif” à votre âge. »

Elle rit. Quel âge lui donne-t-il donc ?

Il la jauge, prend son temps. Elle supporte son regard, sûre d'elle malgré sa timidité. Bien élevé comme il l'est, il ne commettra pas d'impair. Il fait durer l'examen pourtant, durer au-delà du permis. Pour la forme, elle proteste.

« J'aime vous regarder... Quarante-neuf ans. Pas un jour de plus.

— Cinquante-deux. »

Il prend sa défaite avec une telle aisance qu'elle a le temps de penser : *il ment pour mieux m'entortiller*. Le doute lui monte à la tête comme une bouffée. Mais déjà il passe aux questions suivantes : vu l'absence d'alliance à son doigt, est-il en droit de supposer que le mariage avec le Danois n'a pas tenu ? Elle parle, se laisse un peu aller, le vin aidant. Pourtant très vite elle se reprend : à elle de l'interroger, à présent que l'ombre de la déroute sociale ne s'élève plus entre eux. Est-il marié lui aussi ? De la famille ? Non, divorcé comme elle ; un grand fils de trente ans. Intérieurement elle ne peut s'empêcher de se réjouir de cette réponse, qui ne la surprend guère. Elle aurait eu du mal

à se l'imaginer en couple, rassis, popote. Comme elle il y a dix ans. Ou encore maintenant. Car elle n'est plus en couple, mais toujours popote. Pourtant cet homme, de toute évidence, s'intéresse à elle. Soit il est aveugle, soit...

Il parle du Mozambique à présent. Répond à ses questions : treize ans dans le même pays, c'est long ; plus six ans d'Angola... Pour un expatrié, demeurer si longtemps, surtout en temps de guerre, c'est exceptionnel...

Un projet, dit-il, auquel il tenait particulièrement. Une coopérative bio. Qu'il avait montée lui-même avec les gens du coin. L'ONG payait et lui fichait la paix. De même en Angola. Sauf que cette fois, il n'y avait pas d'ONG.

« Pas d'ONG ? Vous étiez tout seul ? »

Elle n'en croit pas ses oreilles. Ou il se vante, ou il est fou. Fou furieux, à lier. Seul au milieu de la brousse dans un pays en pleine guerre ?

« Et le journal des SDF alors ? »

A son retour d'Angola, il aurait aimé remonter une coopérative. Mais avec sa demi-patte... et son âge... Irréaliste. Il s'était mis à donner un coup de main aux SDF en soutenant leur journal, versant l'argent à leur caisse commune. Il avait pris goût à leur compagnie, établi un contact avec eux. Ils lui faisaient confiance, s'ouvraient, parlaient de leurs vies. Il leur payait à boire, sans alcool ! Des choses saines : de l'eau, des jus de fruits, du thé. Au début ils protestaient, refusaient, l'insultaient, s'accrochaient — tout pour un petit verre. Puis peu à peu ils acceptaient ces liquides insipides afin d'obtenir autre chose, une chose beaucoup plus intéressante, beaucoup plus rare aussi qu'un ballon de rouge ou une canette de bière : l'attention profonde d'un autre être humain. A présent, il n'exclut pas de reprendre son projet de coopérative bio avec certains d'entre eux. Les

plus solides, ceux qui tiennent encore sur leurs jambes, qui se souviennent de leur date de naissance et de ce qu'ils ont fait la veille. Ceux qu'un moyen de gagner leur vie intéresse. Que l'alcool n'a pas trop abîmés.

Elle hoche la tête, partagée entre l'admiration et un soudain désir de fuite. Ils en sont au plat principal à présent, qu'il dévore à belles dents. Travailler avec des SDF ! Elle ne le pourrait pas. Il doit falloir un courage, un idéalisme, une détermination...

« Vous avez bien cru que j'en étais un.

— Ce n'est pas pareil... »

Dans le silence qui suit, le pâle sourire qui se dessine sur le visage de Jens rajoute à sa confusion. En quoi donc est-ce différent ? Si ce n'est par idéalisme qu'elle a accepté de le rencontrer... Elle se sent rougir ; voudrait se défendre, mais toutes les issues lui semblent barrées. *Parce que, même alors, votre apparence démentait cette hypothèse ? Parce que vous me plaisez ?* Heureusement il poursuit :

« C'est important, un "travail" qui ne vous conforte pas dans un état d'assisté. Sinon... on attend des subsides, on les boit. Plus on s'enfonce, moins on parvient à... »

Quelque chose dans sa voix se fait jour, comme une émotion surgie des derniers mots. Il s'interrompt ; saisit la bouteille, un rouge italien assez corsé.

« Vous ne buvez pas, à propos... »

Sans attendre la réponse, il lui remplit son verre, qu'elle n'a pas touché depuis un moment. Elle le freine d'un geste. Elle a bu bien davantage que de coutume déjà — la coutume étant une abstinence naturelle, ou apprise : chez ses parents, on ne buvait pas d'alcool. Depuis, elle redoute cet état où tout la fait rire exagérément, où le contrôle de ses gestes et de son équilibre devient de moins en moins assuré.

— Vous non plus...

— Oh moi... Problèmes d'estomac. Je ne digère pas l'alcool.

Le ton est définitif, là aussi, empêchant tout questionnement ultérieur. Il est vrai que, depuis le début, il est au régime eau - jus de fruits. Avec discrétion, comme s'il préférerait ne pas le faire remarquer. A son tour à elle de chercher un nouveau sujet, pour ne pas avoir l'air de s'attarder là où, visiblement, il préfère passer. Mais il la prend de vitesse, revient sur son séjour au Mozambique, d'où l'idée lui en était-elle venue, n'exerçant aucune des professions qui conduisent habituellement à une expatriation dans un pays en voie de développement ?

Elle commence à expliquer, quelque peu contrainte, cette époque guère reluisante de sa vie. Elle minimise, car que va-t-il penser d'elle, ce héros de la coopération et du bourlingage ? Elle met l'accent sur le hasard, préférant donner l'impression d'une période ouverte à tous les possibles (le copain décrochant un contrat au Mozambique) plutôt que d'un pan de sa vie où, par passivité, elle laissait les autres décider pour elle (sa crainte d'être quittée lui faisant relever le défi de ce voyage). De ses paroles naît l'impression qu'elle se cherchait, comme de nombreux jeunes avant de trouver leur voie.

— Et cette voie, vous l'avez trouvée ?

Elle rit, prétexte à gagner du temps. Il vient de poser le doigt sur la plaie. D'un côté, elle lui en est reconnaissante, car la qualité particulière de leur contact lui suggère qu'il peut la comprendre. De l'autre, elle n'a qu'une envie : ne pas s'embarquer dans une intimité avec un unijambiste intuitif qui probablement, en dépit de son idéalisme, ne cherche qu'à baiser gratis et la laissera choir comme une serpillière dès qu'il aura atteint son but.

La tentation de la sincérité, pourtant, l'emporte.

— Depuis un certain temps je me pose des questions.

Il hausse un sourcil. Elle rit à nouveau. Chaque fois son rire lui paraît plus faux, augmentant son malaise intérieur.

— Comment vous dire... La question du sens. Jusque là je croyais que mes enfants donnaient un sens à ma vie. Récemment, je me suis rendu compte que rien ne donne de sens. Que ma vie n'a jamais eu de sens. La vôtre en a-t-elle ?

— Vous voulez dire : lui en ai-je donné un ? J'estime que oui.

— Les SDF ?

— Ou autre chose. L'important, c'est d'agir en accord avec soi-même.

Que cela paraît élémentaire lorsqu'il le dit. Et lointain, inaccessible...

Ils poursuivent ainsi leur conversation décousue, toute en zig-zag, élans, arrêts et retraites. Elle se sent bien en sa compagnie, n'était cette crainte de dépasser l'insensible limite au-delà de laquelle il n'y aurait pas de retour : si le début est gâché, tout est gâché. Alors plutôt, coûte que coûte, conserver intacte l'idée de ce qui aurait été... Quant à lui, elle jurerait qu'il se sent bien aussi ; mais sait-on jamais avec ces mâles habitués à tromper pour gagner ? Gagner, chez eux, englobant tout — nouveau poste, meilleur salaire, corps de femme.

Le dessert passe, le café. Il règle la note, propose de faire quelques pas. Emprunte en claudiquant la direction de Nørreport. Parvenus à Nørre Voldgade, il s'enquiert : prendra-t-elle un taxi, ou les transports en commun ? Elle choisit le taxi. Lui proposer de le partager ? Elle hésite ; comment montrer de l'intérêt sans prêter à confusion ? Il l'accompagne à la station où une voiture vient d'arriver. Elle a à peine le temps de s'installer, de le remercier de l'invitation ; pressé, le chauffeur démarre. Elle reste en suspens, les mots aux lèvres. Quant à

fixer un prochain rendez-vous, le silence entre eux en a englouti la possibilité.

XXI

Dans le taxi, elle s'interroge. Ce doit être la première fois qu'un homme l'invite à dîner sans proposer de la raccompagner ensuite, ou de prolonger la soirée chez lui, ou l'un de ces prétextes à circonscrire la proie là où ils la veulent, c'est-à-dire au lit. Elle aurait refusé, mais tout de même... Au contraire, il l'a ramenée sans mot dire à la station la plus proche, Nørreport. Savait-il qu'elle y prend l'autobus ? Il pourrait l'avoir suivie, de Kultorvet, un soir... Pourtant, malgré sa décision de se refuser, une marque d'intérêt au moment de se séparer ne lui aurait pas déplu. Qu'il laisse entendre un désir. Tandis que là... C'est tout juste s'il ne s'est pas débarrassé d'elle. Poliment, amicalement ; mais fermement. Ou bien... ?

Se fait-elle des idées, se monte-t-elle la tête ? Est-ce sa "demi-patte" qui le retient ? A-t-il besoin d'encouragements ? Ou ne lui plaît-elle pas assez ? Peut-être, au second coup d'œil, a-t-il révisé son jugement. Pourtant elle avait sans cesse l'impression, au contraire... A moins qu'elle ne soit tout bonnement trop vieille pour lui ; trop *popote*. Bourrelée, de graisse comme de problèmes. Lui si actif, peut-être rêve-t-il d'une femme plus jeune, sportive, indépendante, pleine de projets. Pas d'une qui se traîne au jour le jour en se demandant ce qu'elle fait sur terre. Et calme son angoisse, les soirs de solitude, à coups de chocolat bien noir.

Pas d'une dont la vie est déjà derrière elle.

Et quelle vie ? Une demi-vie, mal vécue, comme si ce n'avait jamais été vraiment la sienne, comme si ce n'avait jamais été vraiment elle qui la pilotait — car c'est bien au fond ce qu'elle a dit à Jens, derrière la dissimulation et l'enjolivement —, comme si elle avait toujours attendu que surgisse quelque chose qui en corrigeât le cours, un événement parmi tous les possibles, le futur ouvert à toutes les hypothèses, cela viendrait bien un jour, elle avait tant d'années devant elle, plus qu'elle n'en pouvait envisager, pas besoin de prendre une décision tout de suite, d'ailleurs elle n'était jamais sûre, et puis elle n'avait pas le temps ce jour-là, ni plus tard, pas le temps de s'occuper de sa vie et encore moins de la vivre, juste celui de s'occuper de ses enfants et de son travail (et de son mari, si peu, si mal...). Comment avait-elle vécu si longtemps en reportant l'avenir au lendemain ? En laissant le soin aux autres, à ses parents, ses amants, son mari ?

Et à qui donc le laisser à présent que ceux-ci étaient hors jeu ? A ses propres enfants ?

Vivre comme sa mère, dans un espace imaginaire rempli d'obligations, de prétextes, de mensonge et de limitations, sans même envisager d'abattre jamais ces barrières ? Sans même en reconnaître la présence ? En sollicitant perpétuellement le monde autour d'elle afin, dans cette agitation concentrique, de mieux fuir la responsabilité d'être ?

Pourtant il est trop tard pour elle, puisqu'elle le sait. Trop tard pour ignorer. Ecarter, elle le peut encore ; mais alors ce sera conscient. Elle aura *décidé* d'ignorer l'avertissement, de rater ce qui lui reste de vie. D'une façon ou d'une autre : en se fourrant la tête dans le sable, en se perdant dans une nouvelle aventure, ou en devenant chômeuse, ivrogne ou SDF...

Elle sent son cœur battre le tambour dans sa poitrine. Non, des timbales plutôt, en rythme décalé, fort désagréable. Que faire de cette

nouvelle conscience, mon Dieu ? De cette intolérable conscience telle une lame pointue dans son ventre et dans son cœur ? De l'urgence à modifier sa vie, de l'angoisse, surtout, engendrée par cette même idée ?

Sur la banquette du taxi, elle se tortille, inquiète. Elle a réellement mal, mal au ventre d'une façon qui ne laisse aucun doute, l'utérus transpercé d'un coup de poignard, et cette humidité soudaine entre ses jambes... Non, pas maintenant, non. Pas ça. Faites que pour une fois ce soit une erreur, une fausse alerte, je n'en veux pas, je n'ai pas le courage... J'en ai assez, autre chose à faire... Pas d'hémorragie ! Laissez-moi au moins rentrer chez moi...

D'un doigt routinier, elle enquête. Sort un mouchoir : dans l'obscurité, la tache laissée est sombre. Intérieurement elle peste. Pourvu que les dégâts ne soient pas irrémédiables. Que sa belle jupe, qu'elle avait mise ce soir pour lui plaire, ne soit pas abîmée. Qu'elle-même parvienne aux toilettes sans que des filets coulant le long de ses jambes viennent colorer ses escarpins, sans laisser de marques sur la banquette du taxi, sans semer derrière elle de pointillés pourpres telle une bête mortellement blessée. Et surtout, que le saignement se laisse contenir par tampons et serviettes, qu'il ne tourne pas à l'hémorragie, à l'océan irrépressible et aux douleurs intenable, que les effets en soient dissimulables, aménageables, supportables, et que la source à nouveau lentement se tarisse, jusqu'à la prochaine fois, l'inévitable prochaine fois qui frappera telle la foudre au petit bonheur, quand elle s'y attendra le moins... Quel soulagement qu'il ne l'ait pas raccompagnée chez elle ce soir ! Elle s'imagine les difficultés d'explication, d'excuse. De nettoyage. Là, pour le coup, le début aurait été définitivement gâché.

A présent, d'une façon ou d'une autre, la situation est d'une clarté absolue : la limitation est là, se faisant sentir au moment idéal. Le

pavé, qui l'empêche de faire l'amour, de sortir, de faire du sport, de nager, de voyager... De respirer librement. De vivre. A la place, elle se trouve attachée comme une chèvre à son piquet. Rayon d'action : une, deux heures maximum, le temps d'inonder un tampon géant et une serviette hygiénique pour incontinents. Heureux les incontinents ! Eux, au moins, ils pissent, ce qui ne se voit pas. Tandis que cette marée rouge envahit tout, détrempe tout, s'insinue partout, tache tout, désigne le problème à l'attention générale, signale tant qu'elle le peut, mais quoi mon Dieu, quoi, quel est le problème, personne ne le sait, et la seule chose que les médecins trouvent à dire, c'est : *si cela continue il faudra vous enlever l'utérus ?*

XXII

La lumière s'éteint.

Léa rouvre les yeux, soudain affolée. Elle l'a entendu, l'a senti se tourner. Que va-t-il faire à présent ? Se rapprocher ? Impossible qu'il la laisse en paix. Pour leur nuit de noces, ce ne serait pas normal.

Elle attend, le souffle court. Que va-t-il se passer ? Elle ignore tout de ce rituel secret qui s'accomplit dans l'obscurité des chambres à coucher. Lorsqu'elle est parvenue à l'âge de l'apprendre, sa mère est tombée malade, et il n'a plus été question que des soins à lui apporter. Quant à s'informer auprès d'une servante, ou de sa tante, il lui semble que cela aurait sali, dégradé cet amour pur dont elle rêve. Elle a donc eu le loisir de s'imaginer une foule de choses romantiques, tels pudiques baisers sur la bouche et étreintes de doigts entrelacés... Tout au plus étreinte de corps serrés... La seule chose qu'elle sait de façon sûre, c'est qu'il faut en passer par là afin d'avoir un enfant. Et un enfant, c'est ce qu'elle désire. Très fort même. Depuis des semaines elle en rêve, depuis qu'elle a décidé d'accepter la proposition de son oncle. Il lui semble qu'elle y a droit comme à une condition de ce marché qu'on lui a posé, comme une compensation pour tout le désagrément que représente cet homme vieux et laid. Une compensation au même titre que les robes, bijoux et voyages que son oncle lui a fait miroiter. Elle en rêve d'autant plus, de l'enfant à venir, qu'elle se refuse le droit à rêver d'autre chose — du prétendant éconduit par exemple...

Grognant et soufflant, le corps chaud se rapproche d'elle ; une main lourde atterrit sur sa poitrine. S'y étale. La palpe. Descend le long de son ventre. Tire la chemise de nuit vers le haut, la belle chemise de soie brodée héritée de sa mère.

Il ne dit pas un mot, le mari.

Elle est raide, immobile et glacée. Fixe, dans l'obscurité, un point du plafond.

Brusquement un poids vient l'écraser, comme un meuble renversé sur elle. Un mufler chaud, poilu et humide se colle à ses lèvres, l'étouffant presque. Désespérée, elle tourne la tête, cherche de l'air. Le mufler erre sur sa joue, sa tempe, ses cheveux. En même temps, ce qui est presque pire, quelque chose de dur, doigt ou bâton, la force à écarter les jambes en dépit de ses efforts pour garder les genoux serrés. Quelque chose se fraye un chemin entre ses cuisses, se presse là en bas et frappe. Quelque chose tente d'entrer en elle, des doigts farfouillent et tripotent, le bâton cogne à nouveau et cela fait mal, cela fait mal à un endroit qu'elle ignorait et dont elle a honte, là d'où vient le sang de ses règles, cela fait mal et le bâton est en elle à présent, il cogne et frappe et blesse à l'intérieur tandis que tout le grand corps s'agite et l'écrase en rythme et le mufler murmure des choses étranges entre soupirs et râles, des choses qu'elle préfère ne pas comprendre.

Et soudain, dans un râle plus fort, sur un coup plus douloureux que les autres, tout s'arrête. Le mari roule sur le côté, la respiration lourde. Elle reste étendue, éperdue de soulagement. Rabaisse sa chemise de nuit, constate une inquiétante humidité entre ses jambes... Saignerait-elle ? L'a-t-il donc transpercée de part en part ? Angoissée, elle attend. S'il dormait, elle se glisserait volontiers hors du lit jusqu'au cabinet de toilette, mais comment, sans lumière ? Dans cette maison inconnue, elle redoute tout : l'obscurité, ne plus trouver son chemin, commettre un impair, se faire surprendre par les domestiques... A côté d'elle, la

respiration devient calme, régulière, se transforme en ronflement. Elle se lève lentement, précautionneusement, examine les draps au clair de lune : ils sont souillés, mais sans tache rouge sombre. Elle essuie cette humidité entre ses cuisses : là non plus, pas de couleur. Par contre, cela sent fort, d'une odeur inconnue et désagréable. Que faire ? Impossible d'ôter le drap, le mari dort. Laver la tache ? Peu réaliste dans ces conditions. Se recoucher dessus en attendant le jour ? Pouah! Elle ne fermerait pas l'œil de la nuit. De plus, elle déteste déjà ce lit, que le mari partageait avec sa première femme, et dans lequel celle-ci est peut-être morte. Non, il faut trouver une solution... Sur la pointe des pieds, elle va jusqu'à la porte, qu'elle tire si doucement que le ronflement n'en est pas troublé. La chambre de Mathilde ne se trouve pas loin. En se tenant au mur, tâtant du pied devant elle, elle glisse le long du couloir obscur. Se cogne à la poignée, qu'elle tourne. A l'intérieur, elle reconnaît la respiration agitée de sa sœur. Sans bruit, elle se glisse dans le lit et entoure le jeune corps endormi de son bras.

XXIII

A Grenade, la rumeur a commencé à se répandre, d'abord insidieusement, puis de plus en plus vite, enfin comme une traînée de poudre. Les habitants, d'abord incrédules, sont sortis de chez eux. Ils ont formé des groupes, affluant aux endroits d'où l'on peut apercevoir la Torre Bermeja. Dans les rues régnait un bruit de ruche, et la même agitation apparemment désordonnée : gens courant en tous sens, petits et grands, pauvres et riches, hommes et femmes. Chez Rachel, c'est une servante qui a annoncé la nouvelle : les Castellans sont entrés dans la ville ! Leur drapeau flotte au dessus de la tour ! La plupart se sont précipités au dehors, comme leurs voisins, comme les autres habitants du quartier. Dans le mouvement, Rachel est sortie. Elle a juste pris le temps de jeter un châle sur ses épaules, à cause du froid. Une fois dans la rue, elle a suivi le flot qui se dirigeait vers la tour, vers les remparts, vers l'Alcazar. Assez vite elle a perdu la servante de vue, qui s'était arrêtée à bavarder, mais le courant la portait, avec ses rumeurs contradictoires. La foule allait nez levé, comme s'attendant à voir fondre sur elle une nuée d'orage ou d'oiseaux infernaux.

Elle est arrivée sur la Grand Place, et là elle a vu. Comme tous les autres, elle a vu. Là-bas, au-dessus de la tour, tel un défi ou un cauchemar, flottait le drapeau blanc de Castille, avec son arrogante forteresse et son lion. Dans la foule le silence s'installe ; ni cris, ni plaintes. Elle-même a été saisie d'un lourd découragement, comme si une main puissante la pliait à terre. Jusque là tout n'était que craintes,

que supputations, qu'hypothèses. On se construisait des scénarios. Si... et si... Mais l'espoir trouvait toujours à s'y loger — ne fût-ce que dans l'ultime recours, l'intervention divine. Là, brutalement, tout est fini. La traîtreuse nuit a laissé la place à une insupportable vérité. Nous avons perdu, nous sommes vaincus. L'ultime question de l'avenir tourne déjà sans réponse dans la tête de la multitude qui l'entoure.

Atterrée, assommée, Rachel s'enfuit. Loin des suppositions contradictoires qui tantôt lui présentent la douceur de la paix, tantôt les amères conséquences de la défaite. Comme si la vision du drapeau ne suffisait pas, elle veut mesurer l'ampleur du désastre, constater l'étendue de la présence ennemie à l'intérieur des remparts. Elle prend la direction de la Torre Bermeja, seule. Elle ne pense plus ni à son mari ni à sa famille, qui errent peut-être comme elle dans Grenade en cet instant. Frissonnante de froid, son châle serré contre elle, elle marche. Il est encore tôt, et elle a faim, mais qu'importe. En cet instant, elle est incapable de rentrer chez elle, comme le bon sens et les convenances le lui commandent, et d'attendre là les nouvelles apportées par d'autres. Il lui faut marcher, marcher, se remplir les yeux et les oreilles, que la réalité fasse taire les derniers restes d'incrédulité tenace, d'irréalité au fond d'elle-même. Alors elle marche, elle marche dans les ruelles, certaines pleines de monde, d'autres quasi désertes. Elle traverse des quartiers inconnus sans presque remarquer leur aspect. Enfin elle parvient aux remparts, aux imposants remparts de pierre rouge qui, cessant d'interdire l'accès aux ennemis de Grenade, vont les abriter à présent. Le long des remparts, il n'y a aujourd'hui que fort peu d'activité : les vendeurs habituels ont disparu, pas un soldat ne se montre. Que fait-elle donc là toute seule ? Le drapeau, oui, le drapeau blanc, rouge et jaune doit claquer au vent là-bas plus loin.

S'orientant en direction de la tour, elle repart sur les pavés glacés, bien décidée à ne pas renoncer avant d'avoir aperçu ne serait-ce qu'un uniforme castillan, preuve tangible de la défaite. Elle ne pense pas au danger, elle qui ne l'a jamais connu, seulement à en avoir le cœur net, autant qu'à brûler ce désir d'action qui la tient. Tout à l'heure, lorsqu'elle rentrera chez elle, elle ne dira rien à personne, et si son mari demande ce qui l'a retenue si longtemps, elle dira qu'elle a parlé à une voisine. Elle progresse ainsi de son pas léger, presque trottant, lorsque, précédés d'éclats de rire et de voix, deux silhouettes débouchent d'une ruelle adjacente : uniformes(couleur), plaisanteries en espagnol, pas de doute, voici les soldats castillans. Face à eux, elle est seule. Ne pas s'arrêter ni s'enfuir, ne pas donner l'impression qu'elle a peur. Garder sa dignité, passer sans leur dédier un regard, comme s'ils étaient devenus invisibles. Trottinant, elle serre son châle sur sa poitrine. Les soldats, eux, la détaillent, échangeant d'une voix avinée des sous-entendus qu'elle ne comprend pas et qui lui font honte. Elle se console en pensant qu'avec ses châles, sa coiffure en tresses vite nouées ce matin, sans bijoux ni atours, elle ressemble plus à sa propre servante qu'à la femme d'un notable juif, ce qui la met à l'abri du brigandage. Elle s'est presque éloignée déjà, lorsqu'elle se sent retenue en arrière un bref instant, comme si on l'avait tirée par son châle. Ne pas se retourner, ignorer. Peut-être les deux soldats s'amuse-t-ils à ses dépens, d'autant que l'un d'eux éclate de rire, mais son rire est à distance, il n'est donc pas juste derrière elle. Cela lui laisse le temps de disparaître vivement au coin de la rue... Sauf que, une fois de plus, on la tire brièvement en arrière, et que retentit un nouvel éclat de rire. Elle presse encore le pas, espérant rencontrer suffisamment d'animation pour dissuader les soldats de prolonger leur jeu d'enfants, lorsque, la troisième fois, c'est par sa jupe qu'on la tire. Et là tout s'enchaîne très vite : déséquilibrée, elle

tombe, un bras la soulève tandis qu'elle tente de se relever, une main lui écrase la bouche pour l'empêcher de crier, elle est transportée comme un sac, exploit salué de commentaires et de rires, elle se débat, on la remet debout dans un recoin de cour sombre, on lui attache son châle en bâillon. Puis on se sert d'elle à loisir : mains tâtonnantes, envahissantes, ouvrant et soulevant brutalement ses vêtements, tordant ses poignets, tirant ses cheveux et l'immobilisant tandis qu'un instrument contondant trouve son chemin entre ses jambes. Puis les soudards échangent les rôles, et tout se répète une fois encore, dans une odeur d'alcool, de sueur, de pieds, de pisse et de sperme, son bâillon inondé de larmes.

Lorsqu'ils ont fini, ils se rajustent en plaisantant et l'abandonnent dans la cour comme un paquet de vieilles nippes.

XXIV

Soudain tout s'est précipité pour elle. Des évènements étranges se sont produits, des circonstances imprévues. Comme si, à partir du moment où elle était prête à prendre sa vie en mains, la vie, pour la première fois, se laissait appréhender.

Danièle a appelé — et déjà cela constituait un évènement en soi. Danièle — la sœur à laquelle elle avait renoncé, qu'elle ne voyait désormais qu'une fois par an —, pleurant au téléphone. Elle s'était disputée avec leur père. Elle ne voulait plus lui parler, jamais.

L'explication est confuse. Il y est question d'enfance, de souvenirs enterrés, de gestes qui n'auraient pas dû avoir lieu. Le père l'a traitée de folle. Elle, de complice. De quoi se souvient-elle donc ? Elle a besoin d'aide, c'est clair. Danièle, pour la première fois de leur vie, sollicitant l'aide de sa cadette. Et toi, de quoi te souviens-tu ?

De rien, ou si peu. L'enfance est un terrain défendu, barbelé, où elle ne s'aventure qu'avec des précautions de voleuse, tête rentrée dans les épaules. L'enfance est un sujet qui fait mal. Pourquoi ? Elle n'en sait rien. Elles n'ont pourtant pas été malheureuses... Que t'aurait-il donc fait ? Lui rien, mais elle... Non, elle ne se souvient pas. Le soir, au moment du coucher, dans la chambre... Elle nous faisait déshabiller... La voix devient dure, crispée, comme si les mots refusaient de sortir. Il faut les cracher, les extirper à coups de petits rires méprisants qui sonnent presque comme des sanglots.

Pour nous faire notre toilette, disait-elle... Et tu te souviens à quel endroit il fallait nous la faire, cette toilette ?

L'éclair la traverse de part en part. A l'intérieur de sa tête quelque chose dit non, non, non. Surtout ne rien entendre. Mais pas un son ne sort de sa bouche. Comme si elle était à côté d'elle-même, sans influence sur son propre corps, qu'elle se regardât de l'extérieur. Condamnée attendant le coup de grâce.

A l'entrejambe...

Un écho résonne en elle. Elle ne peut dire pourquoi, mais elle sait, avant même de capter les mots entendus, que Danièle dit vrai.

... Comme à des bébés. Et qui laissait faire ? Papa.

Un mélange de honte et de colère la saisit. Honte de ces événements lointains, qui auraient mieux fait de rester cachés. Colère contre celle qui en fut cause, contre la sœur qui les dévoile impitoyablement à présent. Elle a envie de crier qu'elle ne veut rien savoir, et à quoi sert ce remue-ménage si longtemps après ? Toutefois même cette colère ne peut s'exprimer autrement qu'en un silence obstiné tandis que Danièle poursuit, argumente, s'échauffe.

Une fois tu t'étais enfermée au débarras pour échapper à la cérémonie, et elle t'en avait sortie de force...

C'était cela, donc, c'était cela. Son impression d'être poursuivie, forcée. Livrée à une toute-puissance infernale. Cette vision récurrente de cauchemar, s'achevant en évanouissement, en dilution, en néant. En négation ; refus farouche de ce qui ne pouvait se refuser.

Tous les deux, ils t'avaient traitée d'hystérique. Et moi, au lieu de te soutenir, comme j'aurais dû, je leur avais donné raison... Pardonne-moi.

Danièle sanglote au téléphone. Et lentement ces larmes font leur effet, elles mouillent, détrempent, amollissent la barrière de dureté élevée depuis plus de quarante ans, la barrière de résistance aux

assauts de la révolte, elles se joignent en rivière dont le flot grossit et emporte tout sur son passage, les derniers remparts, les justifications, les édifices soigneusement construits pour isoler la douleur du reste du corps, les échafaudages de plus en plus épais au fur et à mesure des années, et pourtant fragiles comme châteaux de cartes, tout l'arsenal des raisonnements, des oublis, des enterrements, des accumulations, à l'image de Mère et de ses souvenirs accumulés dans ce même débarras au cours de cinquante années de vie dans le vieil appartement, dix-huit mille deux cent cinquante journées passées à entasser sans jamais rien jeter, sans jamais rien supprimer, sans jamais ouvrir pour aérer, les souvenirs entassés en couches de plus en plus nombreuses, de mieux en mieux oubliées, vers la fin de sa vie oubliées avec d'autant plus de commodité que tout se trouvait là réuni, enfermé, empilé pêle-mêle jusqu'à, les derniers temps, rendre l'accès au débarras impossible, cette porte condamnée du réduit trop plein de cris d'enfants cède enfin brutalement sous la montée de la colère et de la douleur.

Ensemble, les deux sœurs se laissent porter par ce torrent pour la première fois. Pour la première fois, ensemble, elles pleurent.

XXV

Dans les jours qui suivent, elle pleure, parle, pleure encore.

Elle parle en silence, aux murs, aux meubles, à elle-même ; tout le jour, toute la nuit, aux toilettes comme à la cuisine. Elle téléphone à sa sœur. L'océan de mots jusque là réprimés, de mots justes, de mots qui décrivent, déferle à présent poussé par sa charge de sentiments, par sa houle de colère, de chagrin et de culpabilité, par son poids de cris, de larmes et de chuchotements.

Les images reviennent, rappelées par les mots de Danièle. Les instantanés du souvenir, dont on ne sait s'ils sont rêvés ou vécus, d'une clarté tranchante, inéquivoques ; isolés mais prégnants. Un peu comme devenir folle : comme si une autre parlait et vivait en soi, une autre exclue pendant tout ce temps mais rencontrée non sans soulagement dès l'instant où l'on accepte la réalité des images. Se retrouver ainsi sur le dos, dans la chambre d'enfant, cuisses ouvertes, exposée au regard. Grenouille épinglée soumise au rituel : le froid de la lotion ; la main fouillant les replis si sensibles. Les sensations défendues, pourtant imposées. Et derrière le silence, la faute. Je fais cela pour votre bien. J'accomplis mon devoir de mère. Les deux sœurs comparent les images, les mots qui leur restent, interrogent, confrontent les dates. Elles ne disent pas Mère, encore moins Maman ; seulement *elle*. Quel âge avions-nous quand ça s'est arrêté ? Allais-je finir l'école primaire ? Avoir des seins, des hanches, du poil au pubis ?

Cela paraît impossible, et pourtant. Les images parlent leur langage trop clair. A leur suite se dessine une procession d'habitudes, de petits faits jamais questionnés. Le contrôle maternel sur les filles. La persistance à leur donner la becquée, à les nettoyer, à régner sur tous les orifices de leurs corps. Danièle fulmine, accuse. Toutes deux se dissimulent de leurs enfants, prétextent, s'enferment. Amélie râle : et le dîner ? Tu n'as pas fait les courses ? Non, ni le repas, ni le ménage. Au lieu, elle a parlé à sa sœur. Ou à un psy inexistant. Ou à des fantômes. Elle leur a raconté pour la enième fois en trois jours le quoi, le comment, la prise de conscience, les découvertes, elle a discuté avec elle-même, émis des hypothèses, elle a crié, reproché, questionné. Car l'histoire a besoin d'être dite et redite, répétée, réapprise, elle ne peut l'être assez au bout de tant d'années d'étouffement. S'accepter victime ? Elle refuse, mais en même temps le déchargement de la faute portée depuis l'enfance est un incommensurable soulagement dont elle ne peut que s'imaginer les effets à venir. Pour l'instant elle n'est encore que rage, fureur, chagrin, injustice, elle ne fait que chercher, tourner sur elle-même, explorer, tenter de nommer. Quels motifs a eu leur mère ? Quels prétextes s'est donné le père pour, d'année en année, écarter la conscience de l'abus ? Et que dire à leurs enfants ? Ma mère a joui de mon corps ? Votre grand-mère était un monstre ? Votre grand-père son complice ? Tout est impossible ; cependant impossible à écarter à nouveau.

Le lundi, elle retourne au bureau. La dichotomie, qu'elle redoutait, paraît moins difficile à assumer : d'un côté son moi social, de l'autre son moi intime. Quoique nourris l'un de l'autre, le moi douloureux demeure protégé, ne se traduisant que par une gravité ou une lenteur nouvelles.

Le lundi, elle constate que le sang de l'hémorragie s'est tari.

Tout contact avec le père, jusque là instable, est désormais exclu.

XXVI

Contre le mur de la cour, Rachel s'est relevée. Tant bien que mal, à tâtons, elle s'est rajustée.

Ses vêtements, par chance, sont presque intacts (mais humides, souillés). Dans la rue, elle a avancé au hasard, tournant le dos au rempart de pierre rouge ; protégée par un rideau de larmes, par un voile de honte. Dans la rue elle a fui, rasant les murs.

En tête, une seule idée : disparaître. Mais comment se tuer lorsque le monde vous regarde ? Lorsque tout vous tient, votre statut, votre famille, votre mari ?

Autour d'elle, la ville en deuil pleure sa liberté.

En tête, une seule pensée : cesser d'exister. Mais où trouver l'arme qui empêchera le déshonneur de fondre sur sa famille ? Elle court pour échapper à la honte. Que personne ne la reconnaisse dans ce quartier. Que personne ne sache ce qui lui est arrivé. Se dissimuler. Se rendre invisible, opaque. Se cacher dans ses châles, se terrer dans sa maison. Animal malade au fond d'un trou. Parvenir chez elle, là elle avisera. Feindre le malaise, gagner du temps. Un jour comme celui-ci, personne ne s'étonnera. Tous ont la tête à autre chose. Peut-être son mari, notable grenadin, risque-t-il la prison ; ou même pire ; bien que, selon la rumeur, le sultan ait négocié la vie sauve pour tous ses sujets. Mais qui sait si les vainqueurs, une fois dans la place, tiendront leur parole...

Les vainqueurs. Jamais elle n'aurait dû sortir seule ce matin. Jamais elle n'aurait dû quitter le quartier juif. Elle aurait dû rentrer chez elle une fois atteinte la Grand Place, une fois constaté le désastre, au lieu de croire que, par on ne sait quel miracle, elle pourrait se promener dans cette ville en guerre sans que rien ne lui arrive. Elle a défié le destin, provoqué la chance. Et voilà : Dieu l'a punie de son orgueil et de son inconscience. Ce qui lui est arrivé est de sa propre faute. Elle aurait dû rentrer chez elle, ou s'enfuir dès qu'elle a aperçu les soldats... Elle est punie, cruellement punie.

Parvenir chez elle, se laver. Rincer l'impureté, l'ignominie qu'ils ont laissée en elle. Le plus vite possible, s'en débarrasser avant que l'infâmie ne s'implante pour de bon. Se laver à grande eau, se laver des rires, des gestes obscènes, des coups, de la constriction, de la pénétration forcée ; de leur contact et de leur odeur. Se parfumer, se coiffer, s'arranger, afin de recouvrir la honte. Faire semblant. Tenir son rôle. Dissimuler les traces, les effacer. Elle est forte, elle y arrivera. Et pendant ce temps, réfléchir. Trouver un moyen, une arme. Se transpercer le ventre, ou s'empoisonner, ou se noyer. Sans que rien ne trahisse ce qui s'est passé.

Surtout ne rencontrer personne. Elle a son châle sur la tête, les pans remontés jusqu'aux yeux. Avec un peu de chance, même son père ne la reconnaîtrait pas.

Dérober un couteau à découper aux cuisines. Un poignard à son mari. Mais que dira la belle-famille ? Quelle ombre de folie jettera-t-elle sur eux ? Et sa propre famille ? Prétendra-t-on que son mari la battait ? Qu'il ne pouvait lui donner d'enfant ? Qu'elle a fauté, qu'il l'a assassinée ?

Toutes les issues semblent fermées.

Dans Grenade pétrifiée, elle erre en quête de la demeure conjugale.

XXVII

Il lui a téléphoné.

Elle a failli répondre que ce n'était pas le moment... Mais après tout, une distraction ne lui ferait pas de mal.

Elle a proposé un film. Il l'a laissée choisir. Elle lui a donné rendez-vous.

Elle s'est décidée pour une salle alternative, intellectuelle ; ne se sentant pas de supporter un scénario trop plein d'action. A la place, un film sombre, psychologique, fait de silences et de cris, histoire d'enfances ratées. Elle en a eu les larmes aux yeux.

A la sortie, il l'invite à prendre un verre, et même à dîner. Elle décline, incapable d'avaler la moindre nourriture. Un verre, pourtant... Pourquoi pas. Elle a besoin de temps pour se remettre du choc provoqué par le film ; d'un sas de sécurité entre elle et le monde.

Il voit son émotion ; n'ose demander, ce dont elle lui est reconnaissante. Il commente alors, s'approchant par petits coups, traçant des cercles. Elle répond, par monosyllabes d'abord, puis se décide soudain. Il veut parler du film ? On va parler du film. Elle part dans un discours sur la forme et l'intrigue, passe aux caractères, à la psychologie des personnages, à leur contradiction, leur souffrance, leur humanité. Elle développe des explications. Lui, adossé, tête inclinée, demeure silencieux. Mais surtout, il la regarde. On dirait

qu'il l'écoute avec les yeux, malgré son sourire légèrement ironique.
Se moquerait-il d'elle ?

— Je vous ennuie, dit-elle.

— Pas le moins du monde.

Silence. Elle baisse les yeux.

Il se rapproche alors, pose sa main sur la sienne. Effrayée, elle recule instinctivement.

— Parlez encore.

La tête vide, confuse, elle dégage doucement sa main.

Elle n'abordera pas sa récente découverte, elle le sait. Toute la gentillesse du monde ne la fera pas parler de sa découverte. Pas à lui. Comme elle sait qu'à sa façon, il en a saisi quelque chose. A moins que tout ceci — comme le cinéma — ne soit qu'illusion.

Plus tard ils se lèvent, elle cherche sa veste du regard. Il la saisit par les épaules et l'embrasse. Avant qu'elle ait pu réaliser ce qui lui arrive, un plaisir inconnu l'a envahie — disparu aussi vite que la surprise.

A nouveau, elle se reprend pour échapper à son étreinte.

Quelques instants plus tard, elle rentre chez elle. Seule.

XXVIII

Chez elle. Havre de sécurité, mais aussi champ de bataille.

Là se disputent la colère, le besoin de se protéger, celui de parler et de crier, d'être reconnue, la peur d'affronter, l'angoisse de se tromper. Le danger des souvenirs reconstitués... Et puis une légèreté, un soulagement nouveaux.

Elle s'ouvre à quelques amies. On l'écoute, tout en posant les mêmes questions : es-tu bien sûre ? Ne crains-tu pas d'exagérer ? Et aussi : n'est-il pas temps de pardonner ?

Elle dit non, non. Il n'est pas temps de pardonner. Plus tard, peut-être. Mais à présent il est temps de se libérer, d'affirmer, de se découvrir. De réécrire sa propre histoire en remplissant les zones d'ombre. De traquer le mensonge et l'oubli sous tous leurs déguisements. De se débarrasser du poids de la faute dont ses parents, par réaction spontanée, se sont déchargés sur elle. Pardonner, c'est ce qu'elle a toujours fait. Excuser, reprendre à son compte. Trouver des explications qui évitent d'affronter. Même chez le psy, il y a longtemps, elle n'avait pas été jusqu'au bout. Après plusieurs années, elle avait fini par mentionner la chose du bout des lèvres, retenue par une gêne affreuse. D'un unique commentaire crypté, le psy avait balayé les faits à nouveau. Mais les mots véritables n'avaient pas été prononcés alors, les mots d'inceste, d'abus ; d'attouchements ; de voyeurisme. Comme si ce qui venait d'une mère ne pouvait être sexuel. Comme si ce qui passait d'une mère à ses filles ne pouvait être

incestueux. Qu'y manquait-il donc ? Un père, un frère, un oncle ; un homme enfin. Un homme eût été condamné sans appel. Pourquoi une femme ne suscitait-elle que ces tentatives d'excuser à tout prix ?

Dès ces jours-là aussi, la question se pose : à la lueur de ces événements, qu'a-t-elle donc fait subir à sa propre fille ?

Depuis, elle bat le rappel de ses souvenirs : les premiers mois, Amélie bébé ; deux enfants, chacun la tirant dans son sens. Samuel indifférent, agacé par l'irruption de ce paquet bruyant qui ne savait rien faire, puis découvrant les avantages de la position d'aîné. Amélie criant et tétant, exigeant une attention constante qu'elle-même, dépassée, n'était guère en état de fournir. Des premières années de la vie de sa fille, elle se souvient comme d'un interminable marathon, comme d'un effort surhumain pour faire taire des cris perpétuels, étonnée que ce qui avait fonctionné si naturellement avec le premier fût aussi difficile avec le second. Même le contact physique lui paraissait forcé : autant elle avait cajolé Samuel, autant elle manipulait ce nouveau bébé comme une pomme de terre brûlante — même appréhension à l'attraper, même impatience à la reposer. Se le reprochant sans cesse, elle s'interrogeait : préférait-elle le garçon ? Et se répondait : peut-être. Samuel et elle étaient sur la même longueur d'ondes. Ils fonctionnaient en parallèle, s'adaptant l'un à l'autre sans difficultés. Amélie, par contre... Déjà à l'époque, il lui était si difficile de trouver ce qui la satisferait. Était-ce le sein qu'elle demandait, la chaleur d'une présence, ou le soulagement d'une douleur inconnue ? Si la voix chantée de sa mère calmait Samuel à l'instant, rien ne parvenait à tranquilliser Amélie — que son père, qui souvent l'ôtait alors des bras maternels afin de la bercer, de lui fourrer une tétine en bouche, ce qu'elle-même désapprouvait entièrement, ou de lui enfourner un biberon, ce qu'elle critiquait tout aussi vivement (se souvenant de ses années d'Afrique, où ni biberons, ni tétines, ni

landaus n'existaient mais le sein et le dos des femmes). Ainsi, petit à petit, Amélie était-elle devenue la fille de son père, en dépit des efforts de sa mère pour remplir ce qu'elle pensait être son contrat. Efforts aussi vastes que vains : l'eût-elle voulu, elle eût été incapable de lui donner quelque chose d'aussi simple que le biberon. La conviction lui en faisait défaut. Par contre, l'appréhension de forcer un objet à l'intérieur du corps de la fillette la paralysait. De même pour la toilette : quelque chose se bloquait en elle face à ce sexe de petite femme si innocemment offert. Elle se raidissait, se dépêchait, bâclait la tâche ; plaisantait pour dissimuler sa gêne, ou trouvait des excuses pour y réchapper (pas le temps, Samuel, le dîner), soupirant de soulagement dès que la gosse était rhabillée. Au fur et à mesure, il avait dû devenir évident pour l'enfant que ces instants, comme une nécessité désagréable, devaient être expédiés au plus vite. A moins qu'elle n'interprêtât l'attitude maternelle comme un manque d'amour : à Samuel les chansons, baisers, jeux et rires, à elle le devoir, les mauvaises excuses, les dérobades ?

L'un dans l'autre, elle avait donc vu grandir Amélie avec une joyeuse expectative : plus vite cette dernière serait autonome, plus vite elle-même échapperait à ces moments difficiles. Plus vite aussi toutes deux pourraient partager des activités intéressantes, telles dessiner, faire des puzzles, cuisiner, inventer des histoires. Mais, là non plus, la réalité ne s'était pas conformée à ses espérances. En grandissant, Amélie ne paraissait pas acquérir plus de facilité à vaincre les nouvelles étapes : la marche lui avait été un défi quasi insurmontable, de même que le langage, la propreté, l'accoutumance au jardin d'enfants ou l'apprentissage de la bicyclette. Tout ce que Samuel avait accompli avec une aisance déconcertante, sans se laisser abattre par les échecs, Amélie s'y heurtait dans les cris, la tension, l'impatience, l'insuccès et surtout, semblait-il à sa mère, un insupportable mélange

de réclamations et de reproches, exigeant une main secourable tout en hurlant de colère dès qu'on la lui apportait. Elle avait ainsi essayé plusieurs tactiques : encourager sa fille coûte que coûte ; ignorer ses demandes ; prendre en charge la responsabilité de l'échec. Aucune n'avait fonctionné. Amélie avait cependant fini par marcher, parler, faire sur le pot et aller à bicyclette, mais sensiblement plus tard que les autres enfants ; et la joie de la réussite se trouvait souvent gâchée par l'énervement qui la précédait.

On aurait pu croire que, dans de telles conditions, les rapports du frère et de la sœur se seraient trouvés compromis par tant de différences. Pourtant Amélie et Samuel avaient, lui semblait-il, réchappé dans une large mesure aux problèmes de jalousie fraternelle. Peut-être parce que la cadette, constatant l'incapacité de sa mère à lui prêter main forte, avait été solliciter l'aide du grand frère, qui la lui avait volontiers accordée. A partir de là s'était développée une relation de confiance et de soutien où chacun trouvait son compte : Samuel brillait dans le rôle du grand frère solidaire ; Amélie, mise à l'aise par la patience fraternelle, réussissait plus facilement ; et leur mère, heureuse de leur entente, se détendait d'autant.

Fille de son père, donc, et sœur de son frère. Mais la mère était demeurée un obstacle indépassé, une pierre plantée en terre, visible et inamovible, indéracinable et incontournable en dépit de tous les efforts pour l'omettre ou la nier. De l'école par exemple, Amélie ne rapportait rien, attendant la présence paternelle pour raconter. Les cadeaux, babioles fabriquées avec ardeur au jardin d'enfants, étaient destinés au père. Aux injonctions de sa mère, elle obéissait en traînant les pieds, réservant sa bonne volonté à tous les autres. Et dès l'âge du collège, la crise avait éclaté, reproduisant le conflit de la prime enfance : au père le respect et l'autorité, à la mère les disputes, cris, ergotages et critiques — un conflit bientôt redoublé par le divorce des

parents. Entre la trahison du mari, celle de l'amie, et les attaques de sa fille, il y eut une période où elle ne savait plus guère où donner de la tête... A tel point qu'il fut convenu d'envoyer Amélie habiter chez son père, d'où celle-ci revint cependant au bout de quelques mois — peu de temps avant la défection de Lisbeth. Amélie joua-t-elle un rôle dans cette séparation ? Nul ne le sait. Depuis, donc, la relation mère-fille continue avec ses hauts et surtout ses bas, ses crises imprévisibles et ses accalmies trop brèves. Jusqu'au jour — elle a honte de l'attendre — où la jeune rebelle quittera enfin la maison maternelle...

Dans l'ensemble, elle pourrait donc se dire certaine de ne pas avoir reproduit les comportements de ses propres parents à l'égard de ses enfants. D'autres erreurs, oui sans doute, mais pas les mêmes... Du moins pas dans les faits. A moins que les images, les désirs passent malgré tout dans ce qui est tu...

Qui sait ce que sa propre mère a elle-même vécu pour leur infliger cette éducation ? Qui sait ce que Mamita avait pu lui faire subir, avec la meilleure conscience du monde, celle qui s'appuie sur les bons principes et s'empare de la morale à son profit ?

A part quelques rares commentaires, souvenirs d'une dame charmante mais peu commode, elle ne saura plus rien.

Mère est morte, le chapitre clos pour toujours.

XXIX

Plus d'un an s'est écoulé.

Léa s'est installée dans une sorte d'habitude, une comédie du quotidien faite d'obligations, de cérémonie, de mensonge et de réticence. Élégante à présent, elle tente de jouer à la dame. Mais le mari, grincheux, ne paraît jamais satisfait. Il la critique, la surveille. La nuit, il la poursuit, lui reprochant de ne pas être enceinte. Comme si c'était de sa faute ! Elle voudrait bien, elle ; cependant ses règles s'obstinent à revenir, et son ventre à demeurer plat. Dieu sait pourtant que l'acte lui répugne et la fatigue, à tel point qu'elle a commencé à user de prétextes, de migraines, de malaises pour en réchapper, provoquant chez son époux une mauvaise humeur accrue. Bref, elle est enfermée dans un cercle vicieux dont la seule issue serait... celle qu'ils appellent tous deux de leurs vœux, et qui pourtant refuse de se produire. A tel point qu'elle a même songé, pour obtenir la paix, à feindre une grossesse : coudre un coussin à l'intérieur de ses jupes, manger comme quatre, faire chambre à part sous prétexte de se reposer. Elle mettrait Mathilde dans le secret, empêchant la servante de fouiller dans son linge. Et au bout de six mois elle ferait une "fausse couche" — comme Esther dernièrement : du sang, un océan de sang à n'en plus finir... Elle croyait se vider, disait-elle. Léa est accourue lui éponger le front et lui concocter des tisanes, rivalisant d'ardeur avec sa tante fermement décidée à ne céder la place à

personne. Albert, lui, se tordait les mains et offrait des fleurs à sa femme. Heureusement, tout paraît rentré dans l'ordre à présent.

Entretiens, elle est parvenue à certaines conclusions quant à sa propre vie. Par rapport à l'amour par exemple. Elle a conclu qu'elle ne pourrait jamais éprouver ne serait-ce qu'un début de tendresse pour ce vieillard qui la traite comme une vache laitière — une belle vache, s'entend, parée de bijoux et de fourrures, mais une vache tout de même, bonne à vèler et être exhibée dans les foires. Si encore il l'aimait... Mais ces reproches, cette humeur perpétuellement acariâtre... Elle n'ignore pas à quel point un enfant est important pour lui, qui rêve d'un héritier pour son négoce. Un peu de gentillesse, toutefois, ne gâcherait rien. Elle a essayé, de son côté, de lui faire plaisir. De lui apporter ses chaussons, sa pipe, son journal lorsqu'il rentre le soir. De commander à la cuisine ses plats préférés. Rien n'a fonctionné. On aurait dit qu'il voyait clair à travers ses manœuvres, et s'irritait de sa duplicité. A force, elle a fini par abandonner. Par se retirer dans sa tour d'ivoire. Par penser à elle-même, à Mathilde et à Raphaël. Par rêver d'une autre vie. S'ils étaient libres... S'ils habitaient ailleurs... Où, elle n'en sait rien, mais ailleurs, loin de cette maison qui lui paraît une prison, dorée certes, mais une prison tout de même.

C'est vers ce moment-là qu'elle a commencé à inviter son frère Robert, qu'elle interrogeait, au prétexte de l'avenir professionnel de Raphaël, sur son travail : l'enseignement, les enfants, et ses collègues... Elle prenait des nouvelles des uns, des autres. Et de temps en temps passait dans la conversation, fugitif, le nom de Joseph... Jusqu'au jour où, l'air de rien, elle a invité Robert à venir avec Joseph, sous prétexte de faire rencontrer ce dernier à leur jeune frère.

Ce fut une soirée éprouvante. Merveilleuse, mais éprouvante. Le revoir pour la première fois depuis le mariage... Brusquement il était

là de nouveau, courtois, intelligent, attentif et timide, conversant de choses et d'autres ; son regard bleu l'enveloppant une seconde de trop... Dans ces circonstances, il aurait pu refuser l'invitation, ou traiter la nouvelle maîtresse de maison avec froideur. Pourtant non. Toute la soirée elle a surveillé son propre rire et ses gestes, par crainte de laisser transparaître une excitation suspecte. Et ma foi, cela n'a pas mal réussi. Personne n'a paru se rendre compte de l'état de ses nerfs. Sans doute le mari était-il plus occupé à faire bonne figure face à deux jeunes gentlemen beaucoup plus cultivés que lui ; ce à quoi les deux hommes ont réagi à la perfection, submergeant leur hôte de questions pertinentes sur l'état du marché et des affaires. A la fin de la soirée, les trois paraissaient inséparables.

Elle n'aurait pas dû, elle le sait. C'est une pente dangereuse, glissante, qui ne mène qu'à la débâcle. Mais il lui est impossible pourtant de se retenir. C'est ça ou la mort lente, par poison du déplaisir instillé goutte à goutte dans chaque parole, chaque geste, chaque regard lié au mari. La vraie vie est ailleurs, c'est évident. La vraie vie est dans l'amour, dans la joie, dans le don — un don léger tant que l'amour le porte. Tandis qu'à présent... Elle lutte pour ne pas se sentir desséchée, inutile et factice. Elle invoque tous les artifices du devoir, de la responsabilité, de la raison pour tenir bon, pour se persuader que ce n'est qu'une question de temps avant qu'elle tombe enceinte. Et là le problème sera réglé, son sacrifice aura un nouveau sens : être mère, se dévouer à l'enfant nouveau-né. A moins que quelque chose en elle ne fonctionne pas bien... Elle si ignorante en la matière, suppose que le mari accomplit son devoir conjugal ; et si cela est, c'est peut-être en elle-même que, par malheur... Non, non, impossible, elle refuse d'y penser, ce serait trop affreux. Quelle vie de femme vaut d'être vécue hors des joies de la maternité ? Et si le mari la croyait stérile, que ne ferait-il pour se débarrasser d'elle... Non, ce doit être lui, le vieux, qui

est trop vieux, trop bougon, trop sec déjà pour pouvoir tenir son rôle de mari. Auquel cas...

Ah, si elle avait encore sa mère, sa douce mère à qui demander conseil !

... Auquel cas l'alternative est simple. Evidente, même. Attirante, sans le moindre doute. Et désespérément nécessaire. L'unique solution qui permette de parvenir à son but — un enfant —, tout en préservant ce qui lui est si cher — l'amour, la passion, avec ses rendez-vous secrets, ses déclarations et ses enlèvements nocturnes. La voie vient d'en être tracée, le premier pas accompli ; il suffira de faire le second. Impossible de survivre sinon ; de trouver la force de sourire tous les jours, de supporter les aigreurs du mari et la solitude de cette existence vide. D'assurer l'avenir de Mathilde et Raphaël. Sans cet espoir elle ne tiendrait pas longtemps. Elle deviendrait amère, acariâtre elle aussi, renfermée et laide. D'autant que la situation politique ayant évolué ces derniers temps, le gouvernement révolutionnaire semble désireux d'incorporer la minorité juive, mais si cela signifie que les jeunes hommes doivent effectuer leur service militaire... Jusqu'à présent, Joseph et Robert y ont réchappé pour cause de charge de famille, mais cela ne durera pas. Et l'idée que Joseph aille se faire tuer dans les Balkans... Inadmissible ! D'une façon ou d'une autre donc, tout concourt vers la même idée : qu'il se mette à l'abri, tout en prouvant qu'il l'aime. Tout en montrant qu'il est capable de relever ce défi, et de prendre des risques pour la rendre heureuse. Elle ignore s'il sait mentir ; faire semblant ; ourdir en secret ; s'il possède la force nécessaire. Mais elle n'a d'autre choix que de tableur sur lui — ou sinon, de se laisser mourir à petit feu.

XXX

L'automne avance, avec son ciel grisailant, ses montagnes de feuilles cannelle et safran, ses nuages bas et son vent froid.

Bientôt décembre, et Noël. Calendrier de l'Avent, petits cadeaux dominicaux dans les bas des enfants, confection de biscuits et de chocolats, décorations, bougies. Au travail, fête annuelle au restaurant, commandes supplémentaires, productions à achever, facturation à boucler. Chaque année elle se dit qu'elle va s'organiser, prévoir, acheter à l'avance. D'une façon ou d'une autre, acheter un maximum. Personne ne meurt d'un biscuit fabriqué en usine. Et pourtant... Chaque année elle finit épuisée le 25 décembre, après un rodéo digne des cuisines de Lucullus. Tout fait main, maison, le soir après dîner et le week-end.

Cette année pourtant, les habitudes se trouvent bousculées : son ex, dont c'est le tour de passer Noël avec les enfants, a décidé de réveillonner à sa nouvelle maison de campagne. Les jeunes gens seront donc absents du 24 au 26. « On le fête avec toi le 23, maman ? » Pas de problème. Elle ignore encore comment elle va arriver à produire un banquet le 23 au soir, alors que ses journées ne suffisent déjà pas à expédier le travail courant, mais en s'y prenant tôt, en faisant les courses le dimanche, en congelant le riz au lait — dessert traditionnel de Noël — préparé la semaine précédente...

Une seconde question se pose : que faire ensuite de sa solitude pendant deux jours, deux jours que *tous les autres* passent en famille ?

S'abrutir devant la télévision. Lire du matin au soir. Se promener. Et le 24, réchauffer les restes du canard de la veille ou, pire, un menu acheté tout prêt au supermarché, et le manger seule sur un coin de table, tandis qu'un CD déverse des chants de Noël et que la télé repasse un classique éculé... Au milieu des guirlandes, boules et autres lutins en carton, aussi solitaires qu'elle-même...

Cette année, donc, elle a eu une idée. Même si les conséquences pourraient en être plus décisives qu'elle ne le voudrait, mais quoi ! elle n'a pas envie de se limiter en ce moment, de se laisser intimider par la lourdeur des choses. D'une certaine façon, elle se sent légère. Légère comme une convalescente qui, malgré sa faiblesse, fait son tour de promenade dans le parc de l'hôpital et hume la joie d'être debout, vivante, active. Tout n'est pas réglé, loin de là. Mais il lui semble, peut-être pour la première fois de sa vie, être en état de sentir la brise sur ses joues, le soleil dans ses cheveux, d'apprécier le vert profond des pins ou le roux des hêtres, et d'inspirer la pureté de l'air. Elle a envie d'essayer des choses nouvelles, de se lancer dans l'inconnu, de braver prudence et bon sens qui, depuis bientôt vingt ans, la retiennent prisonnière.

Elle saisit le téléphone, appelle Jens et l'invite à partager son réveillon.

XXXI

Dernières courses le 24 au matin, les magasins ne fermant qu'à 14 heures. Canard numéro deux, pommes de terre, légume vert, crème pour la sauce, salade, cerises confites, vins. Apéritif, entrée, plat principal, dessert, café. Le grand jeu. Elle a jusqu'à 18 heures pour tout préparer, ranger, faire un peu de ménage.

Aujourd'hui, elle a décidé de ne pas se mettre martel en tête. Le grand jeu, mais sans panique. Ce sera comme ce sera. Dans la bonne humeur, au lieu du stress familial. De toutes façons Jens, vivant seul, a certainement l'habitude de mettre la main à la pâte.

Aujourd'hui elle se sent non seulement légère, mais aussi créative. Les idées surgissent toutes seules, comment marier les saveurs, comment décorer les entrées. Elle dont Mère, dans l'enfance, déplorait le manque d'imagination se met soudain à innover, sûre de ses intuitions. A-t-elle attendu cinquante ans l'autorisation d'inventer ? A quoi a-t-elle donc utilisé son cerveau le reste de sa vie : apprendre, reproduire, se formater ? Sauf le rêve ; petite, le rêve était son terrain de jeux, chasse gardée, jalousement secret. Par là fuyait imperceptiblement toute son imagination. Et le jour où, par désir peut-être d'assurer enfin le contrôle de sa propre vie, elle a remis le rêve dans son débarras personnel en compagnie du drame de son enfance, elle a perdu en même temps la liberté de se laisser aller, de susciter images et sensations et par là de créer de la vie, plus vraie, plus riche et plus nécessaire que cette demi-existence de labeur qu'elle a fini par

se fabriquer. Est-il temps alors d'apprendre à se refaire une nouvelle vie, entière, sans craintes ni limitations, ou bien le délai est-il déjà dépassé ?

Peu après 18 heures, coup de sonnette : soudain le voici, encore plus élané que d'habitude, cheveu gris dru au dessus du front hâlé, élégant dans un costume foncé, un énorme bouquet de fleurs à la main. Le vestibule paraît presque trop petit. Ils s'embrassent, remarque-t-elle en riant, façon française, baiser sur chaque joue. Elle se félicite d'avoir mis ses hauts talons, qui lui permettent de parvenir à sa hauteur sans trop de ridicule.

Les premiers instants passent en gêne, politesses, remerciements, compliments d'usage. « Vous êtes splendide », déclare-t-il. Le bouquet dans les bras, elle s'enfuit à la cuisine.

Elle demande comment il fête Noël d'habitude, n'a-t-il pas un fils ?

Comme dans les familles de divorcés. Un jour avec, l'autre sans. Dans son cas, la mère s'est assuré la préséance — qu'il lui laisse volontiers. Il a été si longtemps absent...

Normalement elle aurait attendu une meilleure occasion ; mais aujourd'hui elle ose tout. Dans l'ordre, dans le désordre, comme ça vient.

« Vous vous entendez bien avec votre fils, après cette... longue absence ? »

Il lui jette un coup d'œil de biais. Il l'a suivie à la cuisine, où elle arrange les fleurs dans un vase.

« Vous savez, la paternité à distance... »

Elle donne des signes d'attention tout en l'entraînant au salon, où est disposé l'apéritif. En l'honneur de la date, elle a décidé qu'ils débuteraient au champagne.

« Pendant une période nous sommes arrivés à communiquer, et puis... »

Elle s'affaire pour déboucher la bouteille, réfléchissant à sa réponse ; va pour le servir. De la main, il couvre sa flûte. Elle proteste : une coupe de champagne, un jour de fête, ça ne se refuse pas... Le sourire de Jens, poli mais ferme, dit non. Et elle qui s'est donné du mal pour trouver les meilleurs vins... Elle en a oublié les jus de fruits ! Catastrophée, elle se répand en excuses. Où avait-elle donc la tête ? Il doit rester de l'eau minérale au frigo... Riant, il l'assure que cela n'a aucune importance, vraiment. Chez lui, il boit l'eau du robinet. Elle se précipite à la cuisine chercher une bouteille. L'eau du robinet ? Pas très festif...

Ils trinquent, l'une avec sa flûte, l'autre avec son verre.

« J'ai fêté suffisamment, il y a quelques années. »

Le sourire de Jens, presque un rictus, attire son attention. Elle hausse les sourcils, en invitation à expliciter.

Tête rejetée en arrière, il la fixe un long moment comme pour évaluer l'instant — ou l'interlocutrice. Puis se décide :

« J'ai été alcoolique à une période. Depuis, plus de risques. »

Il s'est raidi en disant cela. On voit pourtant qu'il a l'habitude de le dire, comme s'il s'était souvent exercé.

« Après... votre jambe ?

— Même pas. Voyez, aucune excuse. Sauf que mon vieux buvait. Il en est même mort. »

Il sourit. Son drôle de sourire, fait de connivence et d'un brin d'amertume. Et se dépêche de conclure :

« Voilà, vous savez tout de moi.

— J'aimerais bien... »

Il plaisante, déclare quelque chose comme « Vous ignorez dans quoi vous vous embarquez ». Mais c'est dit. Et c'est vrai. Elle a envie

de le connaître plus à fond, avec ses faiblesses et sa force, ses idées et son enthousiasme. Il n'a probablement pas d'autres cadavres de cette taille dans le placard. Et si celui-ci ne sent pas plus mauvais que ça... Après tout, elle a bien son cadavre elle aussi. Qu'elle n'a pas l'intention de dévoiler pour l'instant.

« J'ai passé quinze ans avec ma fille, et je me demande si je n'aurais pas mieux fait de partir au loin comme vous... »

Au tour de Jens de hausser des sourcils interrogateurs.

« Depuis le début, on ne s'est pas entendues. Ça paraît drôle à dire... Depuis qu'elle était bébé. J'avais tant de mal à la comprendre. Et ça ne s'est pas arrangé par la suite. Je me demande ce que je lui ai fait.

— Ou ce que vous ne lui avez pas fait. »

Elle lève les yeux et le regarde. Que veut-il dire par là ? En même temps elle se sent comme atteinte par quelque chose de vrai, de significatif dans ses mots, quelque chose qu'elle n'a pas la moindre envie d'explorer ni en cet instant ni en sa présence. Elle feint d'acquiescer tout en débarrassant le premier service. Il se lève pour l'aider, elle amorce un geste auquel il passe outre : « Le jour où je serai en fauteuil roulant je vous promets de rester assis. » Elle rit, façon de cacher sa gêne.

Elle aimerait l'interroger sur son accident, tout en hésitant encore. Si le sujet était trop sensible ? Pourtant il sait que la question viendra, il doit y être préparé, l'attendre.

Elle demande comment ça s'est passé ; s'il a eu le temps de se rendre compte de ce qui arrivait, ou si la mine a juste éclaté.

Il regarde ailleurs.

Enfin :

« On était trois. Celui qui est mort ; moi ; et un troisième, qui s'en est sorti. »

De nouveau ce sourire bref, aux coins amers. Elle voudrait l'effacer de son visage, le remplacer par un vrai, large et entier.

« On défrichait un nouveau terrain. Il a appelé, on s'est approchés, on a ouvert la bouche... Ça a pété.

— ...

— Il avait quinze ans. »

Et aussi :

« Après l'amputation j'ai compris qu'il était temps que je rentre. Que c'était fini. L'Afrique, la coopérative, les grands projets. J'allais sur mes soixante ans. Avec ma patte, je serais peut-être resté ; mais sans...

— Et vous avez trouvé un nouveau projet ici. »

Il relève la tête.

« Un jour, si vous m'accompagnez, ça me fera plaisir. »

Elle se dérobe, s'agite. Les SDF, ce n'est pas pour elle. A distance, à la rigueur. Mais de près...

Il dit doucement : « On s'y habitue, vous savez. »

Elle hoche la tête, change de sujet. Ils se mettent à parler de choses et d'autres, de son travail, de la musique.

Elle revient sur la question qui la préoccupe.

« Et votre mère ? Excusez-moi, j'insiste...

— Ma mère. Très peu à en dire, de ma mère. Partie à l'étranger quand j'étais petit. Femme charmante au demeurant.

— Vous êtes resté avec votre père ?

— Dieu merci, non ! Avec mes grands-parents. Des grands bourgeois. Et vous ? »

La question la prend de court. Elle quoi ?

« Vos parents ? »

Elle se sent rougir.

« Ou votre famille ? »

Un instant, elle s'absorbe dans le service du dessert. Il n'est pas dupe, elle en est sûre. Autant dire la vérité dans la mesure du possible. Enfin elle articule :

« Mieux vaut être confié à d'autres, s'ils sont sains d'esprit, que d'être élevé par ses propres parents, s'ils sont... »

Geste du doigt près de la tempe.

Le franc rire de Jens dissout la brève tension, la faisant glousser aussi. A-t-elle déjà les joues enflammées ? Le regard noyé ? Oh, et puis quelle importance.

« Et à part ça ?

— Histoire familiale compliquée. Ça vient de tous côtés, ça émigre de génération en génération...

— Vous n'avez pas fait exception à la règle. »

Elle sourit.

« Votre nom aussi est peu habituel... »

Un instant elle se demande d'où il connaît son nom de famille, qu'elle est sûre de ne pas lui avoir donné. Puis elle pense à la porte d'entrée, la plaque au dessus de la sonnette.

« C'est un nom basque — celui de mon père. Ma mère était argentine. Et ses parents juifs turcs. Je ne les ai pas connus. A présent, vous aussi savez tout de moi. »

Il la contemple en silence.

Elle a soudain envie de lui recommander de faire attention, de ne pas trop s'approcher. Elle ne sait pas ce qu'elle peut lui donner ; pas grand-chose sans doute, et sûrement plus de mal que de bien.

« Jens... »

Elle fixe sa tasse de café fumant.

Il pose sa main sur la sienne, l'enveloppe. C'est bon, cette grande poigne chaude. Dangereusement bon.

« En ce moment tout est difficile. J'ignore où je vais. Je ne sais même pas qui je suis. Ça a l'air idiot, à mon âge... »

Tandis qu'elle parle, il se lève. Sans lâcher sa main, il se tient devant elle. Ne paraît pas l'entendre. Déroutée, elle le contemple. Il lui semble qu'il la tire par la main, cette main qu'il garde obstinément entre les siennes.

« Je ne peux pas me mettre à genoux », dit-il, goguenard.

Riante, elle se lève. Que prétend-il lui faire faire ?

Il l'empoigne alors presque brutalement par la taille, l'assied sur le bord de la table et l'embrasse sans autre forme de procès, mains perdues dans ses cheveux, sur son dos, sa nuque, caressant sa joue. Cependant elle est sur ses gardes à présent, et l'effet de surprise ne fonctionne plus. Le baiser n'est pas désagréable, mais sans plus.

Elle s'interroge : le moment est-il arrivé ? Vont-ils terminer la soirée au lit ?

Les mains de Jens se promènent sur sa poitrine, sa taille. La caresse ne lui déplaît pas, tout en lui paraissant déplacée.

Si c'est le moment, comment parvenir jusqu'au lit sans ridicule ? A moins de rester ici ? Ou de passer au salon ? De baiser debout, ou sur le canapé ? Et s'ils font des taches ?

Les mains de Jens accentuent leur caresse, passent et repassent sur ses seins, son ventre, ses reins et ses cuisses, cherchent une ouverture dans la barrière des vêtements. En même temps ses lèvres répandent de petits baisers sur la joue, le cou, le décolleté.

Elle se laisse faire, caresse aussi, ses cheveux, sa nuque, son dos. Elle voudrait tant avoir le courage de son désir ; celui de défaire la braguette de Jens et d'en sortir son sexe ; celui d'ôter ses vêtements et de se mettre nue. De danser sur la table au besoin. Elle voudrait tant ressentir du désir, tout simplement. Un désir violent, irrésistible.

Capable d'éteindre cette machine à questions, à objections, au fond de sa tête.

A la place, elle se laisse faire. Et c'est ainsi qu'ils finissent par faire l'amour, lui debout elle au bord de la table, dans une frénésie de bruits de parquet, de meubles et de porcelaines qui la font frémir d'abord (le café renversé sur la nappe), puis rire ensuite d'un éclat contagieux et libérateur, et tous deux riant et baisant terminent, lui en rôle, elle submergée d'une tendresse immense.

XXXII

Les enfants rentrent de Hörby.

Pour une fois, Amélie raconte. A peine entrée, les phrases se précipitent hors de sa bouche comme d'une baignoire qui déborde. Et de fournir une (rare) profusion de détails quant au contenu de cette maison de campagne, l'arrangement, les meubles, les appareils, les superbes cadeaux de Noël, les courses pantagruéliques faites par le père — entendez : tout ce qu'ils n'ont pas chez leur mère.

Samuel, l'air indifférent, rectifie de temps à autre la version dithyrambique de sa sœur.

Quant à elle, elle se visse une fois pour toutes un sourire sur les lèvres et hoche la tête entre deux interjections d'approbation. A l'intérieur pourtant, elle décode ; et le message entendu peut se résumer à : « Le cadeau de son père était mieux que le mien ; de même sa maison, de même son salaire ; la valeur et l'amour de son père sont supérieurs aux miens. »

Au bout d'un moment, la tentation lui vient de se laisser aller. De répondre à l'agression cachée par une autre agression cachée. Même si elle n'ignore pas qu'Amélie ne le fait pas exprès, qu'elle n'exprime sans doute que ce qu'elle ressent... Ou même une envie de lâcher la barre complètement, d'exploser, de causer scandale en déclarant haut et fort que si Amélie n'est pas contente elle n'a qu'à aller vivre chez son père ! Après tout, rien ne la retient, et ce dernier serait sûrement

ravi de l'avoir... Elle est fatiguée de cette joute perpétuelle, de cette comparaison qui tourne toujours à son désavantage. Pour une fois, au lieu de faire semblant, elle pourrait donner cours à ses véritables sentiments.

Mais ne serait-ce pas justement se comporter en adolescente, comme sa fille, au lieu d'assumer en adulte... Et surtout, lui attribuer de façon indirecte, quoique claire, la responsabilité de la mauvaise qualité de leur relation ; sous-entendre qu'elle fonctionne mal et pose problème. Si quelqu'un est responsable dans l'affaire, ce doit être elle et son ex, que cela leur plaise ou pas.

Elle se retient alors, élabore une autre stratégie. D'abord, faire du thé, afin d'inciter Amélie à rester à la cuisine. Puis profiter de l'occasion pour poser les vraies questions — pour autant qu'elle les connaisse —, celles qui font mal — et d'abord à elle-même —, celles dont la réponse est redoutable ; pour exprimer ce qui la travaille depuis plusieurs semaines : ses craintes quant à l'enfance d'Amélie, à son propre rôle de mère. Peut-être sa fille ne comprendra-t-elle pas, peut-être l'enverra-t-elle bouler ; mais au moins aura-t-elle essayé. Il lui semble qu'elle lui doit bien cela, comme elle se le doit à elle-même ; et aussi, d'une certaine façon, qu'elle le doit à Jens, à son intérêt, à sa qualité d'écoute, à sa façon de tirer au but sans le faire exprès.

(L'autre soir il est parti si vite : un remerciement, une caresse sur la joue, un baiser sur les lèvres, et pfuit ! disparu.)

Elle s'approche mentalement, parle à sa tasse de thé, hésite. Puis se jette à l'eau. Expose l'objet de ses récentes préoccupations. Il y a longtemps, a-t-elle fait quelque chose pour qu'Amélie se sente moins aimée ? Moins que Samuel ? Moins que par son père ?

Amélie, visage fermé, hausse les épaules.

Pourquoi cette mauvaise humeur, cette agressivité permanente ? Elle n'est pas comme ça avec son père.

« Parce que lui il me fait pas chier. »

Sous-entendu : « Toi, par contre... » Elle réfléchit à toute vitesse, enchaîne :

« Quand tu étais petite, j'avais du mal à comprendre ce que tu voulais. Tu pleurais, t'impatientais... J'ai souvent pensé que c'était venu de là. Tandis que Morten... »

Elle erre au hasard dans ses pensées ; surtout continuer à parler, retenir son attention. Elle finira bien par frapper à la bonne porte.

« Je craignais toujours de me tromper. J'étais si peu sûre de moi comme mère. Comme tout d'ailleurs : comme femme, comme personne... Tu grattais un peu, ça s'écroulait. »

Amélie produit une moue dubitative :

« Pourtant, quand tu m'engueules, tu y vas !

— Moi ?

— Ben ouais... *Range tes affaires, et dépêche-toi on va être en retard... et tu pourrais m'aider...* »

L'espace d'un instant, il lui semble entendre, au delà du décalage des langues, un écho des reproches maternels de son enfance : « Les filles, vous pourriez m'aider ! vous allez arriver en retard ! rangez votre chambre ! »

« Sam, il faisait tout bien, mais moi... Alors qu'avec Papa c'était super : regarder les dessins animés à la télé... aller au zoo, s'acheter des glaces... jouer à des jeux... Des fois on faisait même la cuisine avec lui... Une fois on en avait foutu partout, eh ben il s'était juste marré... Après on a nettoyé ensemble... Alors que toi, la moindre tache, mais minuscule, et déjà tu gueules ! »

L'accusation, il faut bien le dire, porte au but. Elle s'y reconnaît, elle qui ne supporte ni saleté ni désordre. Un héritage de Mère, sans

doute... Avec le temps, elle a fini par tolérer les deux — dans une faible mesure seulement.

« En clair : Morten était le bon père, et moi la mauvaise mère. »

Une pointe d'amertume perce-t-elle, involontaire, sous la plaisanterie affectée ? Amélie se fige, essaie de rattraper.

« Non... Papa est juste plus cool... Toi t'es toujours sur mon dos. Fais ceci, fais cela.

— Moi, sur ton dos ? *Qui* fait tout dans cette maison ? De temps à autre, quand je vous en ai prié cent fois, vous descendez une poubelle en traînant la jambe...

— On t'en demande pas tant. Tu nous laisses jamais faire les trucs à notre façon. Ta perfection on s'en fout. On en a pas besoin.

— Je n'exige pas la perfection...

— A peine ! »

Dans la courte pause qui suit, elle réfléchit : perfectionniste, sans aucun doute ; mais en quoi cela a-t-il pu heurter sa fille à ce point...

« ... Je suis pas parfaite, moi. Je suis comme je suis. Et Papa il m'aime comme je suis. »

Silence. Elle n'ose demander, tellement le sous-entendu la rend muette. A la fin pourtant, il lui semble devoir nier. Elle dit, un peu trop bas :

« Moi aussi...

— Toi ? Tu serais bien contente de te débarrasser de moi !

— Ne dis pas ça. Moi aussi je t'aime comme tu es. Je ne l'ai peut-être jamais bien exprimé... »

Pas de réponse. A la place, lentement, les yeux d'Amélie se mouillent. La main maternelle s'approche, tente de se poser sur un bras, qui recule comme brûlé.

« J'espérais que tu le savais...

— Je peux pas le savoir si tu le dis pas !

— Je suis désolée.

— La seule chose qui vient de toi c'est des critiques ! »

Piquée, elle tente de se justifier :

« Je ne critique pas ta façon de t'habiller, par exemple, ou de te coiffer... Même si parfois...

— Parfois quoi ? De toutes façons ça se lit sur ton visage ! Ça te sort par les oreilles ! Tu pourrais aussi bien le dire ! »

Autrement dit : « Pile, je gagne, face, tu perds. » Autant prendre la chose avec humour.

« Pour que tu puisses m'engueuler à ton tour ? »

Son sourire se communique à Amélie, qui conclut : « Exactement. »

L'atmosphère se détend d'un degré. Elle ressert du thé, qu'Amélie refuse.

« Tu sais, moi non plus je n'étais pas... bien dans mes baskets quand j'étais jeune. Boulotte... bouffais n'importe quoi... des trous aux vêtements... faisais des conneries... »

En face, regard de reptile sentant venir le danger.

« C'était difficile... avec les garçons... et les parents... Mamie, par exemple... Elle ne s'est jamais excusée de rien. Pourtant il y aurait eu de quoi... »

La tentation passe, fugitive, de tout avouer. De se délivrer du poids. Malgré la promesse à Danièle de ne rien dire aux enfants. Elle enchaîne vite afin de s'éloigner :

« Ton Papy, lui, il nous a enfermées. Elevées en laboratoire. ... L'un dans l'autre, on était mal disposées pour la vie.

— ...

— J'ai eu besoin de toute l'aide que je pouvais obtenir.

— C'est pour ça que t'as divorcé de Papa ? »

La question la cueille comme un direct au foie.

« C'est surtout lui qui a divorcé de moi... »

— C'est pas vraiment ce qu'il dit. »

Elle ouvre de grands yeux.

« T'aurais connu un gars, un Suédois. C'est pour ça que Papa serait sorti avec Lisbeth.

— Un Suédois ? »

A l'instant où elle répète ces mots, ton aigu et yeux écarquillés, le souvenir émerge. Beau gars ; grand, même type que Jens. Musicien. Charmeur, de la conversation. En une heure elle en était devenue folle, prête à tout pour le suivre dans une chambre d'hôtel, genoux de cire molle. Son nom déjà ? Ces yeux, cette voix... Comment avait-elle pu l'oublier si complètement ?

Ils s'étaient rencontrés en cachette pendant trois mois, au gré de ses allers et retours. Elle en était devenue schizophrène. Volant sur son petit nuage rose. Mentant avec un aplomb inconnu. Sa passion débordait même sur Morten. Pendant un moment elle avait cru... Et puis non, ce dernier était sorti avec Lisbeth.

Elle avoue, tente l'humour ; mais de là à lui attribuer la faute de leur divorce... Amélie hausse les épaules :

« Moi je m'en fous... Je trouve juste que c'est bizarre que t'aies jamais rien dit. »

Elle se défend. A l'intérieur toutefois, le doute s'insinue, affaiblissant son assurance. C'est tout de même curieux d'oublier quelqu'un à ce point !

« Papa a eu l'air d'un salaud, alors qu'en fait... »

Elle achève la phrase laissée en suspens :

« ... C'était moi la salope.

— C'est pas ce que je voulais dire. »

Vraiment ?

Au fond, une moitié d'elle-même voudrait bien la croire... tandis que l'autre s'agite.

Elle prend sa respiration pour entamer une tirade bien sentie contre Morten et son aptitude à réécrire l'histoire lorsque le mobile d'Amélie sonne, incitant cette dernière à tapoter un texto de réponse.

Du coup elle ferme la bouche.

Rabat sa chaise d'un geste sec ; va s'occuper du linge sale.

XXXIII

Il a appelé aujourd'hui. L'a remerciée de l'autre soir. L'a assurée qu'elle n'avait pas besoin de se faire de souci. Qu'il saurait rester discret. Mais il avait envie de la revoir.

Elle a dit oui. Elle a dit merci.

Elle a reçu une lettre de son père ; mélange confus d'explications et de dénégations. Furieuse, elle la jette. Et téléphone à sa sœur.

Juin 1492. Le quartier juif de Grenade est en ébullition, comme chaque jour depuis le décret maudit. Cependant cette activité a quelque chose de dissimulé, de secret. On chuchote plutôt qu'on ne crie. On surveille la proximité d'oreilles ennemies.

Des conciliabules ont lieu dans les coins. Des discussions animées, qui s'arrêtent dès qu'une nouvelle silhouette s'approche. On suppute, on évalue ; on se lamente, on s'enflamme. On se résigne. On négocie, on vend, on s'informe. On marie aussi ses enfants, en toute hâte, comme pour prévenir quelque catastrophe imminente.

Le sujet de toute cette agitation ? Le décret royal du 31 mars, qui bannit les juifs refusant de se convertir et confisque leurs biens ; qui

revient sur les conditions de l'accord de paix conclu entre Leurs Majestés Isabelle et Ferdinand et le sultan Abou-Abdallah en décembre, avant la reddition de la ville, lequel stipulait le respect des libertés civile, économique et religieuse pour juifs et Maures de Grenade. Les juifs devront donc désormais se laisser baptiser sous peine d'être chassés du royaume avant la fin juillet en abandonnant leurs territoires et possessions, sans emporter or, argent ni monnaie frappée.

La liberté promise a été de courte durée.

Dans la famille de Rachel, les réactions sont partagées : certains se sont révoltés, comme son mari, d'autres résignés (comme, à sa surprise, son propre père). Mais le sentiment général est le même ; que les chrétiens ont gagné, qu'il n'est plus question que de survivre, qu'il n'y a qu'à courber la tête ou s'enfuir. Courber la tête ne signifie pourtant pas trahir la religion de leurs pères, ainsi que l'exigent les nouveaux maîtres de la péninsule. Pour la grande majorité des sépharades, cela veut seulement dire fournir aux Gentils, en échange de la vie et de la liberté, les signes extérieurs de soumission qu'ils réclament : baptême, prières, messes. Il s'agit de leur faire croire que l'on accepte leur Dieu en adoptant leurs rituels — tout en continuant par derrière, dans le secret du foyer, à respecter fêtes, règles et traditions juives, la Torah, et à honorer l'Eternel — que Son Nom soit loué.

Son père, donc, déjà âgé, et peut-être poussé par sa mère, de santé fragile, a décidé de rester. Quant à son mari, il tente de vendre leurs biens, tels des centaines de milliers d'autres — à perte. De négocier l'avenir de sa famille. Car les Gentils, comme chiens à la curée, se sont rués sur la manne. Avec l'impunité assurée par l'exercice du pouvoir absolu, c'est à qui trompera, volera, abusera, extorquera

davantage. Dame ! Les juifs dos au mur, couteau sur la gorge ? Quoi de plus tentant...

La plupart de ses frères, sœurs et beaux-frères partent aussi. Deux de ses nièces, âgées de douze ans, viennent d'être mariées à des garçons à peine sortis de l'enfance — dans l'espoir de leur fournir une protection au moment tant redouté du grand départ. Car l'on sait déjà que les officiers de Leurs Majestés sont impitoyables : à l'interdiction d'emporter de l'or s'ajoute l'avidité des Inquisiteurs prompts à confisquer bijoux et pierreries, ou soieries et fourrures péniblement échangées contre des fortunes défendues, s'autorisant à déshabiller hommes et femmes afin de s'assurer qu'ils n'embarquent pas de richesses cachées, recourant aux menaces, aux coups et aux violences.

Seul espoir dans cette débâcle : la flotte ottomane dépêchée par le sultan Bayezid II, que Dieu ait en Sa sainte garde, et que l'on dit s'approcher du port d'Almería ??????. Si le fait s'avère exact, le salut n'est pas loin, le sultan ayant dans sa suprême générosité exprimé le souhait de recueillir Maures et juifs andalous persécutés et de les ramener sains et saufs à Constantinople. Depuis cette annonce, des milliers de juifs prient chaque jour pour qu'aucune tempête n'éclate dans les semaines qui suivent sur la Méditerranée, pour que les autorités les laissent partir sans opposer d'autres obstacles, et pour trouver eux-mêmes de l'autre côté de la mer, au pays des Ottomans, un exil supportable. Des milliers de juifs, dont Rachel qui, à la grande joie de son époux, a paru retrouver à ce moment une énergie que la reddition de Grenade, cet hiver, semblait avoir brisée. Morose et sans goût en effet, on aurait dit qu'elle remplissait ses devoirs telle une obligation de pure forme, à expédier au plus vite, sans que le cœur y fût. Etait-ce le coup porté à la population grenadine, début janvier, par la nouvelle de la défection du sultan — dont même la mère, selon la rumeur, aurait raillé les larmes d'adieu à ce royaume qu'il n'avait pas

su défendre ? Ou bien, tout simplement, et comme les médecins allaient bientôt le confirmer, ne s'agissait-il chez la jeune femme que de la fatigue passagère due à l'heureux changement de son état ? De la crainte naturelle de perdre trop tôt cette vie encore si fragile, allant jusqu'à supplier son mari de ne pas compromettre cette grossesse par l'accomplissement de son devoir conjugal ? Changement dont, en dépit de cette fâcheuse conséquence temporaire (toutefois vite compensée par des visites assidues à plusieurs maîtresses), l'époux s'est grandement réjoui. Mais à présent la possibilité d'un nouveau départ, d'un nouvel avenir dans un royaume libre et prospère, sous le règne d'un souverain éclairé et tolérant, a vite redoublé chez lui cette joie naturelle à se voir bientôt doté d'une descendance. Quant à Rachel, l'inquiétude paraît encore la ronger, que son mari attribue à l'appréhension du départ, du long voyage dans son état, de l'accouchement peut-être prématuré, en tout cas sur un sol étranger, de la perte de leur fortune, et de la perte enfin d'une partie de sa famille, en particulier de ses parents. Comment des évènements aussi graves, à un moment aussi capital de la vie d'une femme, ne produiraient-ils pas en effet ces humeurs sombres et changeantes, ce désespoir, cette irritabilité qui, en dépit des efforts de l'intéressée pour les dissimuler, resurgissent à tout moment, et même au plus profond de son sommeil ?

XXXIV

Les semaines s'étirent dans une grisaille froide, poisseuse, mélange de neige et de pluie.

Chaque journée qui passe lui pèse davantage. Il faudrait parler, parler, mais à qui ? Des migraines lui enserrant la tête, des suées l'écoeurent. A Jens ? Impossible, malgré ses fréquents appels. Elle n'a personne — que sa sœur.

Pour la première fois, elle étudie l'hypothèse de sa propre mort. D'une mort beaucoup plus précoce qu'elle ne l'a envisagé jusqu'à présent. Tout l'irrite, le travail, les collègues, ce qu'ils disent et ne font pas. Ce qu'ils taisent, et qu'elle croit deviner. Son père, sa propre mauvaise conscience. Elle oublie, répète les mêmes actes. S'angoisse. Se compare aux autres, ou à elle-même, à ce qu'elle aurait dû être. Rien ne tourne en sa faveur.

La langue, la culture, les coutumes locales l'énervent. La dureté de l'accent. La défiance envers l'étranger. Pourtant elle sait que plus elle s'approche d'un rivage, plus elle s'éloigne de l'autre. Le temps ne reste immobile que dans son souvenir ; dans le réel, la barque vogue. Les anciennes habitudes, les vieux réflexes, les mots familiers s'effacent insensiblement, remplacés par d'autres méconnaissables. Accepter les nouveaux ? Elle s'interroge, sans parvenir à se convaincre. Ce serait raisonnable ; mais ne se perdrait-elle pas en route... Si encore elle avait choisi ce pays pour lui-même : un homme, voilà ce qu'elle a choisi, et la raison de ce choix a disparu depuis

longtemps. Alors, se précipiter, tête la première, dans une nouvelle romance, afin de faire taire le doute, de masquer le dilemme ? S'abstenir de se regarder dans la glace, comme si cela allait suffire à cesser de vieillir ? Ou bien revenir en arrière, défaire ce qu'elle a patiemment construit ces vingt dernières années, et repartir de zéro ? (A son âge... Et quel travail, quel logement... ? Et les enfants ?)

Si encore en quittant un bord elle rejoignait enfin l'autre... Mais elle n'est pas assez naïve pour croire qu'en adoptant une nouvelle nationalité, elle serait adoptée pour elle-même. Quoi qu'elle fasse, elle est et restera l'étrangère — tort irréparable dans ce pays. Que faire là contre ? Elle est lasse de se partager, lasse de n'exister qu'à moitié, en tant qu'écriveau, rôle, habit mal endossé — mère, Française, employée de bureau —, lasse, enfin et surtout, de sa propre insuffisance, que mille miroirs autour d'elle lui renvoient avec une constance implacable.

Du coup, elle pleure, se met en colère pour des riens, fonce dans les murs, picole en douce et néglige ses enfants.

Elle en veut au monde entier.

XXXV

Aujourd'hui, Léa est devenue Mme C.

Ou plutôt *la señora de C.*, comme disent les voisins. Non que la date fasse une différence à leurs yeux, puisque de toutes façons ils l'ont appelée ainsi depuis le début, *la señora de C.*, ignorant qu'elle n'était pas mariée, ou plus exactement qu'elle était mariée à un autre que Joseph C., ce charmant monsieur si doux, de manières exquis et d'habitudes régulières, chef de bureau chez Michelin à Buenos Aires, à présent père d'une délicieuse enfant aux boucles blondes et aux yeux couleur d'opale qui a servi de demoiselle d'honneur au mariage de ses parents.

L'Eglise, cependant, n'a pas été mêlée à leur union : Joseph, en réaction peut-être à son propre père, un rabbin contre l'autorité duquel il s'est tôt rebellé, a définitivement exclu la religion de son univers, lui préférant connaissance, conscience et progrès. Quant à Léa, afin sans doute de compenser la discrétion de ce mariage dont la date trop tardive la fait rougir, elle a insisté pour y ajouter un peu de cérémonie : mariage doit être synonyme de joie, et la joie s'accommode mal de la dissimulation. Comment se débarrasser en effet du poids de cette note toujours un peu furtive dans leur relation, de cette ombre qui l'a secrètement usée durant tout ce temps, sans qu'elle trouve le moyen de la bannir ou de l'ignorer, depuis une quinzaine d'années, depuis leur fuite de Turquie, dans le train d'abord à travers l'Europe, puis sur le bateau, son frère, sa sœur et elle, à la

suite de Joseph parti en éclaireur préparer le terrain. Furtive, oui, et même illégale, le vieux mari ayant eu le mauvais goût de vivre plus longtemps que prévu, tandis qu'elle désespérait de jamais devenir veuve.

Leur fuite de Turquie. Bagages préparés en secret. Une servante de confiance, soudoyée pour se taire, utilisée à dissimuler les préparatifs, à faire les courses nécessaires, à établir le contact avec Joseph et Robert. Car ce dernier a été mis dans la confiance, seul moyen d'obtenir l'appui du reste de la famille, et chargé d'assurer les arrières. Billets achetés par Joseph, visas, autorisations et cachets obtenus par Robert. Le prétexte ? Des vacances à Venise, arrachées au mari à force de cajolements. Ils partent en avance, celui-ci les rejoint dès que l'état de ses affaires le permet, c'est-à-dire une semaine plus tard. Et quand il parvient à Venise, c'est pour découvrir que femme, beau-frère et belle-sœur ne s'y sont jamais arrêtés. A la place, ils ont pris la correspondance pour Marseille, Béziers et Bordeaux, et de là — ce que le mari n'apprendra jamais — le paquebot pour l'Argentine. Pour lui donc, ils ont bel et bien disparu.

La traversée, libératrice quoiqu'éprouvante — Mathilde souffrant du mal de mer, pendant que Raphaël, galant, séduisait les jupons passant à sa portée. Et l'arrivée à Buenos Aires, les trois jours à l'imposant hôtel du quai n° 9, au terminus du Ferrocarril Central Argentino, hanté par des centaines d'autres immigrants d'Europe et du Proche Orient. Joseph heureusement, fidèle au rendez-vous, les enlevant dès achevé l'enregistrement pour les mener à leur nouvelle demeure, un chalet à l'extérieur de la capitale, dans un nouveau quartier en pleine construction, les assure-t-il : en effet, c'est à peine si l'on distingue rues et jardins dans ce marécage où elle patauge sous la pluie de ce premier jour, gâtant ainsi ses souliers. Mais qu'importe ! Le beau temps revient vite, malgré la froideur et l'humidité de l'hiver

porteño. Ils ont un toit sur la tête, la fratrie se soutient ; et tous deux sont enfin réunis, c'est là l'essentiel, libres de s'aimer. Les premiers temps ne s'avèrent guère simples toutefois : il y manque le mariage, la cérémonie, le passage. A la place, ils se trouvent d'entrée de jeu projetés dans une vie commune à laquelle, à force de l'appeler de leurs vœux, ils ont omis de se préparer. Par exemple, au tout début, elle préférerait par pudeur faire chambre à part, et n'ose le demander à Joseph, tout en regrettant que ce dernier, en dépit de sa délicatesse, ne le lui offre pas spontanément. Et les premières nuits ne diffèrent guère de celles qu'elle a subies auprès du vieux mari : le nouvel époux, Dieu merci, s'en débrouille plus rapidement que l'ancien ; par contre, plus jeune et énergique, il réclame son droit plusieurs fois ! Mais la douleur est toujours là, immuable, et toute forme de plaisir absente. Et cette lente déception, ajoutée aux mois, aux années d'attente avant de tomber enceinte, finit par peser son poids sur une balance inconnue, dans un recoin mystérieux de son esprit ; de sorte que même le jour où, par on ne sait quel miracle, la joie d'être mère lui est enfin accordée, le terrain est prêt et la semence plantée : à l'enfant à présent, précieux cadeau tant attendu, de fournir seule une satisfaction que personne n'aura su accorder à sa mère.

Ainsi les années passent-elles, insidieusement. Le quartier embellit, devient chic. Le chalet agrandi ressemble à une carte postale de Bariloche, ses habitants à de riches bourgeois. Léa oscille entre passion, artifice et égoïsme, l'époux aveuglé toujours à ses genoux. Elle cultive de plus en plus la société de ses amies, de ses belles-sœurs et de ses nièces, un groupe exclusivement féminin avec lequel elle s'affiche volontiers dans des attitudes osées, fort à la mode, de jeune femme sans préjugés. Raphaël se marie le premier, avec une demoiselle snob de la haute société ; puis Mathilde convole avec un chef d'orchestre. Quant à la belle enfant aux yeux d'opale, elle

grandit, tout charme et séduction, sous l'étroit contrôle maternel. Joue du piano, dispute des parties de tennis avec oncle et cousins le dimanche. Etudie le français.

Quinze ans plus tard, en un sursaut d'énergie, ce sera son tour de se sauver au bout du monde, cette fois-ci en France, afin d'y chercher la goulée d'air frais dont sa trop présente mère l'empêche de profiter.

XXXVI

Il l'a appelée. Encore et encore, jusqu'à ce que, de guerre lasse, elle cède.

Il est venu. Les enfants étaient absents, l'une chez son père, l'autre à une fête.

Elle s'est impatientée, plus froide et critique qu'elle ne l'aurait voulu — comme toujours en ce moment.

Il l'a serrée de près, interrogée. Il demandait, elle éludait. Jusqu'à ce qu'il tranche : « Si tu ne veux pas de moi dis-le. » Son regard interdisait la fuite.

Elle a hésité. D'un côté, toute forme de sollicitude l'agaçait, mais de l'autre... Elle n'avait pas envie de le perdre. Elle a commencé à battre en retraite, s'excusant, arguant de difficultés.

« Quelles difficultés ? »

Elle ne le savait pas elle-même.

« Prétexe. »

L'idée lui vient qu'il s'imagine qu'elle a trouvé un autre homme. Elle l'assure donc qu'il n'y a personne.

« En effet. Pas même moi. »

Son ton mordant lui fait mal, mais pour une fois elle ne trouve rien à répondre.

« Depuis le début c'est pareil : tu veux, tu ne veux pas... »

Silence.

« On ne peut pas toujours rester dans les limbes. A un moment il faut choisir. »

Elle baisse la tête comme une enfant sous la réprimande. Il a raison, elle le sait. Mais elle ne peut rien contre elle-même.

« Tu sais où me trouver. »

Elle s'écroule.

Depuis qu'il a claqué la porte, les larmes se déversent en un flot continu, d'abord silencieux, puis à sanglots.

Décidément elle n'est capable de rien, que de se mettre des bâtons dans les roues. De s'empêcher de jouir même des choses les plus banales, les plus habituelles de la vie. Elle ne sait pas vivre, tout simplement. Voilà ce qu'il lui faut admettre. Il lui manque un gène, une aptitude. Elle ne sait rien, ne vaut rien. Jusqu'à présent elle a fait comme si. Prétendu qu'elle pouvait comme les autres. Essayé de jouer son rôle, de l'incarner avec toute la bonne volonté du monde. Mais voici que la façade s'écroule, que la fissure s'élargit jusqu'à devenir gouffre, que l'édifice s'abat enfin sur sa tête, l'ensevelissant sous les pierres et révélant toute sa nullité au grand jour. Ne vaudrait-il pas mieux tirer la conclusion de ce désastre, et limiter les dégâts tant qu'il est encore temps ? Tirer un trait, faire une sortie plus honorable que celle qui, dans trente ou quarante ans, sera sans doute la sienne, impotente, sénile et sourde comme sa propre mère, après des lustres de néant, de défaites quotidiennes et d'imposition de sa présence à son entourage ? L'envie la prend d'aller compter le nombre de comprimés blancs dans certain pot en plastique du placard à pharmacie. S'il n'y en a pas assez, en les mélangeant à d'autres... Après tout, de quoi on meurt n'a guère d'importance tant qu'on meurt. Mais les enfants, les enfants ! Comment leur imposer la tâche inhumaine de porter le flambeau... Pour eux, de quoi vivre, ensuite ? Elle ne le peut pas.

A travers ses larmes, elle se relève, se traîne jusqu'à la cuisine, se sert un whisky. Bien tassé, avec un glaçon. Risible consolation ! Entre l'alcool et les comprimés toutefois, le plus simple est l'alcool.

Elle retourne au salon, se love au creux du canapé. Elle doit avoir les yeux rouges et la figure bouffie, plus encore qu'au naturel. Au point où elle en est... Elle pourrait allumer la télé et s'abrutir devant une série quelconque. Mais elle n'a pas envie de s'empêcher de penser ; au contraire, elle a plutôt envie de penser jusqu'au bout, jusqu'à l'ultime conséquence, de regarder sa vie en face, comme ces gens au bord de la mort qui passent toute leur vie en revue, dit-on, en quelques secondes. Elle s'efforce donc de réfléchir tout en sirotant son whisky : qu'est-ce qui l'empêche d'éprouver un désir spontané ? Est-ce une forme de refus d'elle-même ? Faut-il en revenir, une fois de plus, à l'enfance et aux parents... Mais son cerveau se cabre, refuse d'analyser, de trouver des réponses. Le niveau du liquide dans le verre descend sans autre résultat que de constantes échappatoires, des prises de tangente. A chaque nouvelle tentative le périmètre de la réflexion se réduit, aride et désert.

Au bout d'un moment de lutte, elle abandonne. Décidément, aujourd'hui est un jour à rayer de la carte. Elle cesse de s'accrocher ; se laisse aller à la nullité cérébrale. Ferme les yeux dans l'espoir de s'assoupir. Cela ne réglera rien, mais au moins la machine à conscience aura-t-elle cessé de fonctionner pour quelques heures, jusqu'au lendemain matin où tout reprendra comme aujourd'hui, et comme hier et avant-hier... A moins qu'elle appelle le bureau pour dire qu'elle est malade... Ce qui, considéré sous un certain angle, n'est pas complètement faux...

Elle ne s'endort pas cependant. A la place surgissent dans son cerveau des images, comme des photos anciennes, ou les diapositives

que prenait son père, il y en avait tant, un placard entier de boîtes soigneusement étiquetées, rangées par année, que l'on regardait lors de la séance obligatoire du dimanche soir ; d'innombrables photos de vacances, d'anniversaires et de sorties dominicales en forêt, elles aussi obligatoires, qui portaituraient deux petites filles saisies dans toutes les attitudes du quotidien et de la fête, grimant aux arbres, lançant des ballons, s'essayant à la trottinette, se déguisant, faisant des puzzles, se baignant, soufflant les bougies d'un gâteau, chantant ou apprenant leurs leçons ; à tel point que, souvent, il lui semblait que la seule marque d'intérêt que leur père s'autorisât était cette forme particulière de voyeurisme photographique, sa seule présence cette façon de les éterniser sur papier. Parmi toutes ces images lui revient celle d'une petite fille à la coiffure au carré, raie sur le côté, cheveux châtain retenus par une barrette à fleurs ; en robe de fête, velours vieux rose à empiècement de dentelle et petits boutons, en socquettes blanches et escarpins vernis ; elle aime cette robe que Maman a fait faire par une couturière, d'un modèle identique pour Danièle et pour elle, juste une taille plus grande pour Danièle, avec ses petits boutons de velours sur le devant, dommage qu'elles ne les mettent que deux fois par an, pour la distribution des prix et, peut-être, une trop rare invitation. Cette petite fille si sage (qui se tient toujours droite et ne parle que lorsqu'elle y est invitée ; à table, elle garde les coudes au corps et mange ce qu'on lui sert), cette petite fille s'adresse à quelqu'un, ses parents peut-être, et leur raconte ce que c'est que de ne pas être aimée à l'école, de ne pas être aimée à la maison non plus, sauf par Maman qui, elle, l'aime trop, peut-être pour compenser car Papa, lui, ne les aime pas, il n'aime ni Maman ni ses filles, Papa n'aime que son travail, elle raconte à quel point elle préférerait être une petite fille comme les autres, être elle-même tout simplement, avec ses erreurs, ses faiblesses et ses envies, avoir le droit de faillir, de

ne pas être la meilleure, de se réjouir d'une belle robe, de désirer un jouet, de dire non à ce qu'elle ne veut pas, au lieu d'être cette enfant qui doit sans cesse faire plaisir, cette fourmi qui court, cette petite ouvrière sans repos toujours à construire plus haut, plus beau, ce petit monstre hybride qui ne connaît du corps que ce qu'il ne faut pas... C'est tout cela que raconte la petite fille, avec les mots vrais, les mots justes, des mots de petite fille qui crie parce qu'elle a mal.

Alors la petite fille devenue vieille va chercher du papier et écrit, écrit tous ces mots comme ils lui viennent, sans ratures ni corrections, avec rage, douleur et colère, on dirait une marée montante, elle ne réfléchit plus, voudrait-elle s'arrêter qu'elle ne le pourrait pas, tout le flot s'écoule et emplit le papier, une page, deux pages, cinq pages, le temps ne compte plus, se dissout et s'étale, l'enfance ressort et se déroule et s'achève là, sur ce coin de table, au milieu de la nuit, à un moment ni particulier ni choisi, juste le hasard qui fait que cette pousse jusque là fragile achève de se déplier et de verdir.

Elle pousse un soupir et laisse tomber le stylo. Une soudaine fatigue la saisit, il est sûrement tard, Samuel risque de rentrer bientôt. De ses notes, elle se dit qu'elle pourrait faire une lettre destinée à son père, une fausse réponse à la missive jetée, elle-même fausse réponse au coup de fil de Danièle et à son propre silence. Les résumer, les taper (car son père, affligé d'une mauvaise vue, ne pourrait déchiffrer son écriture), et les lui envoyer : entre l'ignorance, forme cruelle de punition, et le reproche, mieux vaut ce dernier. Et cela, de préférence, avant que les enfants ne mettent la main dessus... Encore un petit effort. Elle a juste le temps de se rasseoir devant son portable lorsqu'elle entend une clé tourner dans la serrure. Vite, elle cache les feuillets et prend l'air de quelqu'un qui google.

XXXVII

Samuel paraît gai. Il est sorti, dit-il, avec des copains de sa classe et de l'autre terminale ; ils ont commencé chez l'un, continué chez l'autre, terminé chez le troisième. Résultat, ils ont bu. Ce qui n'échappe pas à sa mère, silencieuse.

Happé par l'écran, il vient se planter à côté d'elle.

Dès qu'elle a entendu la porte s'ouvrir, elle a tapé le premier mot qui lui est passé par l'esprit.

« Tu te documentes sur la littérature française à deux heures du matin ? »

Et se tournant vers un public invisible : « Truc de ouf. »

Elle rit ; envisage sans succès une réponse.

« T'as vraiment rien de mieux à faire ? »

Nouveau sourire, geste des mains ouvertes. Elle trouve pourtant une maigre parade : « Comme quoi ?

— Je sais pas, moi... Sortir, voir des gens... Ton keum, par exemple.

— Mon quoi ? »

Mimique surjouée, yeux au ciel sollicitant les puissances supérieures. « Ton painc ! Ton amoureux ! Celui qui t'appelle tous les jours ! Tu te souviens ?

— Il ne m'appelle pas tous les jours. Et d'ailleurs il n'est sûrement pas amoureux.

— Noon ! Il t'appelle juste pour commenter le temps. »

Pause étudiée, qu'aucune réponse ne vient écourter.

« On l'a même pas encore vu... Il est si cheum ? »

Elle fait non de la tête.

« Tu l'invites ce week-end ? »

Moue silencieuse.

« Pourquoi pas ? »

— On vient de s'engueuler.

— Ah. Vous vous engueulez, donc tu cherches de la littérature française au milieu de la nuit. Evident. »

En son for intérieur elle regrette une fois de plus que son fils ait développé un tel sens de la logique. Quand il a planté ses crocs dans un bout de viande, il ne le lâche plus.

« Ecoute, c'est compliqué... »

— Tu m'étonnes. »

Elle réfléchit, mais rien ne sort.

« De toutes façons t'as toujours des arguments pour renoncer. Que tu déranges, que les autres ont mieux à faire... Autant te suicider tout de suite, hein ! »

Transpercée, elle ébauche un sourire incomplet, fait un effort surhumain pour élaborer un :

« Je ne sais pas si c'est le bon... »

— Si tu le tèves tu le sauras jamais. »

Au bout de quelques secondes il ajoute :

« D'ailleurs pourquoi il devrait être *le* bon ? Il peut aussi être cool... kiffant... bon zeurbé... »

La fin inattendue de la réflexion lui arrache un petit rire. De plus, la conjonction de la volubilité inhabituelle et de la bonne humeur de Samuel, ainsi que du sujet choisi, lui met la puce à l'oreille.

« C'est bien avec tes copains que tu es sorti ? Ce serait pas plutôt avec des copines ? »

Samuel tourbillonne, affecte la surprise, ouvre de grands yeux,
prend le public invisible à témoin et disparaît dans sa chambre.

XXXVIII

Le lendemain devient un jour pas comme les autres où elle se fait porter malade au travail, retourne au lit après avoir expédié les enfants au lycée et au collège, jette un coup d'œil à sa lettre de la veille, et téléphone à Jens.

Lequel, après une certaine insistance de sa part, se déride et accepte sa visite en fin d'après-midi.

A Gentofte, elle a trouvé le petit pavillon de brique jaune, avec son jardin devant (fleurs), et derrière (potager), où il fait encore trop froid pour s'installer. Salon clair, ameublement rare et élégant.

Elle s'est préparée. Elle a réfléchi, par quoi commencer, comment le dire. Le reste, mon Dieu, viendrait bien tout seul.

Elle s'est excusée de son attitude ces derniers temps. Elle était en crise, et la raison de la crise... Petit à petit, péniblement, par phrases sèches, tout est sorti. La prise de conscience. L'abus. L'enfance. Le vide, l'envie de mourir. Les larmes aux yeux, elle parlait au parquet.

Il a saisi sa main.

Et là, du fait de ce simple geste, les filets lacrymaux se sont transformés en torrents, comme si le flux trop longtemps contenu n'attendait que cela — une infime marque d'intérêt. Inquiet, il l'a serrée dans ses bras, bercée ; et plus il lui caressait les cheveux plus

sanglots et hoquets la secouaient, tournant à la plainte quasi chantée, hachée, tandis que les pleurs détrempeaient la chemise de Jens et la maculaient de mascara. Elle s'accroche à lui comme à une bouée de sauvetage, nez enfoui dans son cou, palpant en aveugle son torse et sa nuque, incapable de dominer l'expression de ce désespoir qui paraît venir de si loin. Et lentement, sous l'action de cette mutuelle étreinte, d'autres parties du corps commencent à s'éveiller en Jens, baisers et caresses deviennent subtilement plus passionnés ; il essuie ses joues traversées de rigoles noires et couvre son visage de baisers, paupières rouges et gonflées, front, nez, tempes, et lèvres, il n'ose aller au-delà de peur de franchir une limite invisible, mais on dirait que c'est elle à présent qui prend l'initiative, doigts défaisant chemise et ceinture, ouvrant, fouillant avec une sorte de précipitation désespérée, caressant le torse couvert de poils gris, et le ventre, et le sexe, se laissant déshabiller pour enfin s'installer sur lui, les doigts de Jens dans sa vulve et sa langue dans sa bouche, remuant et se frottant jusqu'à saisir sa queue et se la planter tout au fond, haletant et gémissant mais non plus de désespoir. Il jouit alors ; puis la couche sur le canapé d'un geste brusque et enfouit son visage entre ses cuisses jusqu'à ce que le gémissement se transforme en râle, que les mains par mouvements saccadés triturent ses solides épaules et que la tête ballote violemment d'un côté et d'autre. Enfin le salon retombe à sa sérénité coutumière.

Ils ont parlé ensuite, confié, discuté, déblayé, expliqué. Ils se sont racontés l'un à l'autre. Tard, trop tard, elle appelle les enfants pour qu'ils se fassent à manger sans l'attendre. Puis elle reste. On dirait que leurs mains, leurs lèvres ne parviennent plus à se quitter.

XXXIX

Elle a dit qu'elle était prête à voir sa jambe, quand il le voudrait.

Il lui a conseillé de s'ouvrir à Amélie. S'excuser, se montrer tel qu'on est, produit parfois des miracles.

Elle l'a invité afin qu'il rencontre les enfants.

Il l'a conjurée de supprimer le petit verre du soir. On croit le contrôler, c'est lui qui vous domine.

Depuis la nuit cathartique, la petite fille la poursuit. D'une autre façon toutefois : avec une nouvelle voix, poétique et mystérieuse, et des flashes qui prennent la forme de poèmes ou de courtes proses. Dans ces textes, la voix est toujours "elle", sans nom et sans âge. Une "elle" à travers qui la vie passe, vague mareyante, laissant ici un coquillage, là une algue, là encore un minuscule trou dans le sable d'où, périodiquement, s'échappe une bulle.

Le reste, si elle s'interrogeait, demeurerait inchangé — son rôle, ses capacités, sa place dans cette société ; mais elle évite de s'interroger. Au lieu, elle goûte l'attention de Jens, son désir d'elle ; et ses récits, ses souvenirs, sa capacité à l'emmener très loin d'elle-même et de sa petite vie, dans de longues discussions qui tournent autour de l'Afrique ou de l'agriculture... Ils se parlent, et soudain c'est comme si elle existait doublement : pas seulement image au fond du miroir ou fonction dans une entité sociale, mais personne vivante à part entière. Pour la première fois depuis trop longtemps, elle a l'impression d'exister gratuitement ; de ne pas devoir payer le droit d'être, ainsi qu'elle l'a toujours fait, à coups d'éternelles prestations. D'exister avec amour, même, pour le plaisir d'un autre et le sien propre. A-t-elle jamais connu cette sorte d'ivresse ? Du temps de Morten peut-être ? Même pas, car alors elle était bien trop loin de toute libération, trop attachée à trouver un maître apte à la faire courir toujours plus vite, toujours plus vite... Quant à savoir si elle est en état d'accepter à présent, plus longtemps que pour un simple entracte, ce plaisir d'être : rien ne permet de le dire.

Pour l'instant elle n'ose remettre en question son travail, malgré la fatigue qu'elle en éprouve, ni son rapport à la musique. Elle craint, si elle y touche, de faire écrouler l'édifice sans rien avoir sous la main pour le remplacer. Quant au sexe, elle y ressent, à défaut de libération, une plus grande facilité ; comme si elle se trouvait sur une pente, et que chaque pas entraînaît le suivant sans besoin de s'interroger sur son bien-fondé. Car il faut dire que Jens, sur ce sujet-là comme sur les autres, ne craint pas l'effort ; que contrairement à Morten, il semble revendiquer la jouissance de rechercher les points les plus sensibles, les caresses les plus délicieuses, au lieu d'attendre que le moteur démarre tout seul. Et qu'il y apporte un enthousiasme et une expérience fort appréciés.

Elle a appelé sa sœur. Pour une fois, c'est elle qui a appelé, sans attendre l'initiative de l'autre. Danièle était étrange, réservée, comme distraite ou fatiguée. Pour l'amuser, elle a parlé de Jens, de tout le positif que sa présence lui apporte. Elle a raconté la nuit cathartique, la lettre au père. Puis elles ont discuté de l'enfance, des répercussions affectives, des difficultés à s'en dégager. On croit que c'est fini, et puis... il y en a encore, encore et toujours, fils conducteurs cachés dans un recoin de la mémoire, dissimulés derrière les faits.

Danièle dit qu'elle a parlé à ses filles. Que celles-ci, qui s'étaient étonnées du silence de leur grand-père, ont bien pris la chose ; toutefois l'aînée a déclaré qu'elle irait le voir.

A la fin de la conversation, comme un détail superflu, Danièle lâche :

« Je vais divorcer. »

Avril. Dehors le soleil brille, superbe. Gigantesque pan de chaleur jaune, transparence lumineuse saisissant et transformant tout, arbres, feuilles, herbes, fleurs, chiens et hommes. Dans le jardin, les immenses bouquets citron des forsythias éclatent entre des feuillages indécis. Au sol, indigo et vert, jaune, rouge, vert encore partout sauf au ciel, bleu à couper le souffle. Jacinthes et jonquilles, pervenches et anémones, premières tulipes si minces, si droites. Rose des arbres fruitiers en boutons. Au milieu de tout cela, pies, merles, mésanges, pigeons et choucas, chants et trilles. Et, gracieux, un éclair roux

bondissant. S'il fallait croire en une force divine, ce serait en avril et en mai.

Jens : « Il n'y a rien, pas de secret, la vie n'est que cela, représenter quelque chose pour quelqu'un, accomplir, si peu que ce soit, donner de la valeur, bêcher son jardin, partager quelque chose avec ses voisins, ses enfants, que sais-je... Ou monter une coopérative ! Mais le faire par plaisir, pas par obligation... L'utilité c'est bien, mais il faut trouver son compte dans chaque petit geste. C'est ça le secret, il n'y en a pas d'autre. La vie est plus immédiate que tu ne le crois. »

Il a rencontré les enfants. Samuel très à l'aise, plaisantant, montrant son intérêt par de multiples questions ; Amélie — comme s'ils s'étaient répartis les rôles —, silencieuse, alternant grognements et remarques cinglantes.

Parallèlement, elle a dîné chez lui, qui avait invité son fils ainsi que la compagne de ce dernier. Soirée un peu étrange, où chacun avait du mal à trouver ses marques — une gêne non dissipée par l'absence de boissons alcoolisées. Le fils, thérapeute de trente-cinq ans, porte avec aisance une douzaine de kilos superflus. Lorsqu'au dessert, la jeune femme a annoncé qu'ils attendaient un bébé, l'émotion sur le visage de Jens l'a surprise.

Du bureau, elle s'absente de plus en plus fréquemment : multiples maux de dos, de reins, de ventre, de tête, visites aux médecins. Heureusement la moitié n'est qu'imagination ; exagération ; façon de fixer des limites ; de s'accorder quelques heures où oublier commandes, productions en retard et clients grincheux, quelques heures où rêver, écrire dans une relative tranquillité.

Car écrire devient de plus en plus important pour elle, comme si elle y retrouvait quelque chose d'ancien, de familier qu'elle aurait perdu par la suite, comme un arc tendu, par dessus l'essentiel de sa vie, entre le présent et les rêves de l'enfance. A ses yeux, ce qu'elle fait n'est rien d'autre que la prolongation de ses jeux d'alors, de ces histoires qu'elle se racontait à elle-même (et à elle seule, pas même à sa sœur). L'essentiel est, comme alors, de le tenir secret ; de le garder pour elle. Si elle devait le définir elle le baptiserait mesure thérapeutique, sans plus. Une façon de sortir de soi-même, de se considérer de l'extérieur. Un agréable passe-temps, un hobby qui lui fait du bien.

D'ici quelque temps peut-être envisagera-t-elle d'en montrer une partie à Jens. Son français lui paraît suffisant pour apprécier style et propos, de même que sa tolérance et sa compréhension. Quant aux enfants, n'en parlons pas. Amélie ironiserait, et Samuel hausserait les épaules.

Une seconde lettre lui est parvenue de Paris, montrant un père inquiet, travaillé de remords, mais toujours arrogant et critique. Curieux mélange d'accusations et d'excuses, de cafouillages et de théories. Certaines phrases semblent tirées tout droit de son enfance, comme si quatre-vingts ans n'avaient rien pu y changer. Et au milieu :

« Ce n'est pas de ma faute » entrecoupé de « vous inventez ». Puis, tel un leitmotiv démentant tout le reste : « Je ne me suis pas rendu compte... »

Coups de fil à Danièle, longues discussions téléphoniques. Les sentiments s'exacerbent, le langage se durcit. Les deux sœurs sont en ébullition. Danièle écrit, elle-même écrit. Dans les semaines qui suivent, les lettres fusent de Copenhague et Gentilly à Paris et retour.

Il lui faut quelque temps avant, pour elle-même, de retrouver le calme et la poésie solitaire de la marée verbale.

Jens : « Vous n'obtiendrez rien qui se rapproche davantage d'une excuse. » Et puis : « Tu n'es pas *obligée* de lui pardonner. »

Entre deux missives, elle saisit le prétexte de la lettre pour parler à Amélie. La chose n'est pas simple, surtout dans ce climat d'animosité où chaque phrase, chaque silence fait l'objet d'interprétations négatives. Pas simple non plus de ne pas accuser, sans toutefois trahir ses propres sentiments. Mais elle parvient à raconter sans trop de gêne, sans trop de pleurs. Dans la foulée, elle demande pardon de ne pas avoir été meilleure mère.

Amélie, silencieuse, hausse les épaules.

Dans ce geste cependant, peut-être moins d'assurance que d'habitude.

Jens : « Pour mon fils, c'était difficile de se sentir aimé. Par sa mère non plus ; pourtant elle faisait tout ce qu'il fallait... Chez le psy, ensuite, il l'a répété : ce qui manquait, c'était le fond. »

Elle : « Ma mère... Pendant longtemps j'ai dit qu'elle m'aimait trop. A présent je vois qu'elle ne m'aimait pas. Elle n'aimait qu'une image qu'elle s'était fabriquée, à laquelle elle essayait à toute force de me faire ressembler. Peut-être ai-je fait la même chose avec Amélie. »

Elle rêve. Se souvient de Kultorvet, un an auparavant, de cet éclair de soleil illuminant les parois blanches, là au sommet des immeubles, et la place pleine de monde, dégageant tous ces destins qui se croisent et se suivent et se regardent les uns les autres et s'écoulent en un ballet qui, sous l'apparent désordre, semblait arrangé... La vision l'a poursuivie tout ce temps, revenant périodiquement la visiter. Par quel paradoxe toute cette vie alors lui a-t-elle évoqué la mort ? Mais l'impression est toujours là, aussi forte. Il y a, comme derrière une porte entrouverte, quelque chose d'inépuisé qui lui parle encore, et demande à être dit. Ou écrit... Comment, il lui faut le trouver à présent.

XL

Novembre 1505. Rachel est étendue sur son lit.

Amaigrie, affaiblie, brûlante et frissonnante. La toux la secoue périodiquement, et ses mouchoirs, régulièrement changés par la servante, sont rougis de sang.

Les journées coulent maintenant sans qu'elle les distingue des nuits, comme si ce qui se passe autour d'elle n'avait plus d'importance, comme si les seuls bruits audibles pour elle étaient ce monologue intérieur qui se déroule sans arrêt et occupe toute sa conscience et fait chuchoter aux autres, mari, famille, médecin, rabbin, lors de leur présence épisodique, qu'elle délire. Sans doute, si l'on interroge les hommes de l'art, s'entendront-ils à qualifier son état. Sans doute discuteront-ils de ses humeurs, inflammations et infections, de sa langueur et de sa consommation. Dans son opinion à elle en tout cas, ces phrases qui lui échappent parfois à voix haute ne sont que discussions avec elle-même. Que tentatives d'ordonnancer, de nommer l'ignoré et le confus. Que passage au crible de divers épisodes de sa vie, qui surgissent en désordre dans sa conscience, et efforts pour leur donner un agencement qui fasse sens, un nom qui les définisse, une forme qui les rende compréhensibles, à ses propres yeux d'abord, mais aussi et surtout à ceux de l'Eternel, devant lequel toute chose est imparfaite.

En ce moment, ce qui ressurgit le plus souvent dans ses pensées est la période de sa première grossesse. Son terrible secret. La promesse

qu'elle s'était faite de mourir vite, qu'elle n'a pas su tenir. Les premiers temps, où elle se lavait sans cesse comme si l'eau pouvait la purifier du souvenir. La haine qui peu à peu l'a saisie de son mari, cet innocent pourtant si coupable, coupable d'appartenir à son sexe, coupable d'ignorer ce cri enkysté au plus profond d'elle, une haine qu'elle regrette de ne pas avoir su raisonner. La haine de cet enfant né d'on ne sait quoi, de la violence du hasard ; l'impossibilité d'aimer son enfant lorsqu'on ne s'aime plus soi-même, de lui pardonner quand on ne peut plus se pardonner... Cet enfant, le premier de tous, elle le revoit tel qu'il était : trop brun. Ne ressemblant à personne, ni père ni mère, ce dont elle seule paraissait se rendre compte. Et son regard, chaque fois que posé sur lui : pas moyen alors d'empêcher que ne lui revienne en même temps le petit jardin près des murailles de Grenade, le froid, et le bruit des voix, et les rires... Le reste, elle l'a bienheureusement oublié, mais la peur, la douleur et l'humiliation sont restées, et la colère et la haine, attachées, collées à cet enfant telles une seconde peau. Est-ce pour cela qu'il est mort ? Parce que, depuis le début, le poids de son histoire le tirait vers la terre ? Ou parce que le Très-Haut, dans Son insondable sagesse, avait décidé, en permettant la destruction du fruit de l'offense, de redresser le tort fait à sa famille ? D'une façon ou d'une autre en tout cas, l'enfant a trouvé son chemin sous le sabot d'un cheval. Pendant une semaine il a balancé entre la vie et la mort, avec à ses côtés sa mère, sombre, concentrée, invoquant le Tout-Puissant en une prière silencieuse jusqu'à, épuisée, glisser dans un bref sommeil... C'est donc sa prière à elle que le Seigneur a choisi d'exaucer, au détriment de celles de son mari et du reste de la famille. Car elle ose se l'avouer à présent : elle a prié pour que son enfant meure, pas pour qu'il vive. Tous ont pleuré — sauf elle. Elle a fait semblant, par décence ; s'est couvert le visage, a crié. Mais dans ce cri entraient autant de soulagement, pour ne pas dire de triomphe, que

de rancœur. Son mari, par contre, s'est montré inconsolable : son premier fils ! Elle en aurait ri, si l'amertume le lui avait permis.

Dans les temps qui ont suivi pourtant, elle s'est rapprochée de lui, émue par cette douleur tenace, travaillée de remords par son secret et la facilité avec laquelle elle-même s'était "arrangée" de cette tragédie. Leur quatrième enfant naquit de cette période : enfin un nouveau fils ! (Car après l'enfant brun n'avaient suivi que des filles, toutes blondes aux yeux d'opale.) Et là, petit à petit, la haine l'a reprise. Non de l'enfant, gigotant et riant aux anges, mais du mari à la joie si débordante, de son soulagement si parlant, de l'enthousiasme qui l'a saisi alors, fête somptueuse de circoncision, dons au rabbin, habits de soie, bijoux d'or et de perles, dépensant la fortune habilement amassée lors de ses négoce depuis leur arrivée à Constantinople, c'est tout juste s'il ne les a pas ruinées alors, elle et ses filles, afin de mieux célébrer la naissance du seul qui comptait : le garçon... A partir de ce moment, elle s'est refermée, durcie ; souriant, tenant son rôle, mais à l'intérieur sèche, amère, acrimonieuse. Deux filles lui sont encore nées, accueillies par le père avec plaisir mais sans les débordements causés par leur frère. Puis elle est tombée malade, insensiblement, toussant sans que cela soit remarqué d'abord, puis de plus en plus souvent et de plus en plus fort, une toux sèche, la sueur perlant au front, prise de quintes interminables comme si la vindicte lui brûlait les poumons et que le remords lui rongât les entrailles, crachant sans cesse ces humeurs qui l'encombraient et ne se laissaient pas expulser...

A présent, elle sait qu'elle est en train de mourir. Elle le sait depuis un certain temps, sans toutefois regretter de quitter ce monde. L'aînée de ses filles, très dévouée, s'occupe bien des petits. Pourquoi vivrait-elle encore si Dieu en a décidé autrement ? Elle a joué son rôle, eu les enfants qu'elle devait avoir — et un de trop. Ce qui l'inquiète le plus est de ne pas être prête, de ne pas avoir eu le temps d'achever son

ménage interne, le temps de demander pardon, et de se l'accorder à elle-même ; la crainte de partir inapaisée, en déséquilibre, en souffrance... Elle souhaite se confesser à son mari, tout en repoussant l'échéance ; mais elle n'ignore pas que chaque jour qui passe peut être le dernier. Alors elle prie, elle prie sans cesse pour que Dieu lui donne la force de surmonter le silence et la honte, pour qu'Il inspire au mari générosité et pitié.

Dans la chambre assombrie, le halètement s'apaise peu à peu, le souffle devient plus régulier. L'assoupissement procure à la malade un instant de répit, avant-goût de la paix tant souhaitée.

XLI

Jens : « Avec mon fils, au début, on ne se rencontrait que chez cette psy. J'y allais par acquit de conscience. Je demandais pardon, mais ça ne voulait rien dire ; j'étais ailleurs, à courir. Il n'a commencé à me pardonner que bien plus tard, à partir du moment où j'ai vraiment réalisé le mal que je lui avais fait. »

Et aussi : « Tu as le droit de ne pas pardonner. Vous pourrez quand même partager des choses, si tu le veux. Ce n'est pas blanc ou noir, à prendre ou à laisser, à la vie à la mort. »

Hier soir Amélie a déclaré qu'elle voulait prendre des cours de chant. « De chant ? » Pop, bien sûr. « Tu crois pas que je vais me mettre à hurler des conneries en italien ! » Elle avait entendu dire que l'école municipale de musique avait un bon prof. « Deux cent cinquante par mois. Et après, si j'ai le niveau, je pourrais faire MGK, et le Conservatoire de Jazz. »

Sa mère approuve le plan, qui semble avoir été mûri depuis un certain temps. Instruite par l'expérience, elle demande : « Tu en as parlé à Morten ?

— Non. »

Amélie hésite quelques instants, puis se lance : « Tu pourrais me le payer ? »

(Ma fille, je te paierais la terre entière pour le plaisir de t'entendre, ne fût-ce qu'une fois, solliciter de moi quelque chose de positif.)

— « Si c'est trop cher je pourrais garder le petit frère de Sigrid, ça ferait 100 couronnes par semaine... »

Elle se dépêche d'acquiescer tout en refoulant l'émotion qui lui monte aux yeux.

Jens lui annonce qu'il a trouvé un terrain pour la future coopérative ; bonne terre, pas trop loin de Copenhague, ce qui réduirait le problème des transports. En dépend une ferme à l'abandon, assez délabrée, que les SDF pourraient reconstruire. S'il déclare le projet, s'agissant de leur réinsertion, il devrait même être possible d'obtenir une aide sociale... Pour les plus énergiques d'entre eux, cela leur procurerait, outre un activité saine aux résultats palpables, un endroit qui leur appartienne, un lit où dormir, une cuisine où manger, bref, une maison comme celle qu'ils ont perdue depuis longtemps. Quant aux autres, les plus faibles, il faudrait voir...

Il bouillonne d'idées.

Elle : « On pourrait monter un atelier de lecture. »

Elle pense à Léa sa grand-mère, et à une ancêtre qui pourrait s'appeler Rachel. Une ancêtre appartenant à une époque révolue, loin dans le temps, une époque charnière pleine de violences, de voyages obligés et symboliques ; une ancêtre possible, plausible même, qui aurait pu exister telle qu'elle la voit ou bien en cent petits morceaux répandus dans des vies différentes, ici le nom, là la couleur des

cheveux, là encore certains traits de caractère. Elle pense à ce qu'elle sait de la vie de Léa, à partir des rares éléments qui lui ont été transmis. Elle pense à la *mère juive*, à cette continuité par delà les différences de pays, de continents, de langues, d'époques et de cultures, à ce fil conducteur tissé à travers le temps par un patrimoine commun inconnu, mais dont les effets, partiellement visibles, relie entre eux les maillons de la chaîne. Elle pense qu'en l'absence de famille, elle peut s'en construire une à sa convenance ; quoique imaginée, aussi réelle que la véritable. Et que cette famille-là, à défaut de l'autre, peut être tout aussi acceptable...

Elle pense à son travail, à son avenir. Constate que, pour la première fois depuis plus longtemps qu'elle ne peut se le rappeler, le terme avenir pourrait cesser d'être dépourvu de sens à ses yeux. D'un sens autre qu'une envahissante couleur grise ou noire, qu'une ligne droite brusquement interrompue tel un électrocardiogramme déserté, ou qu'une mort en sursis s'étirant sur de trop longues années. Pour la première fois depuis longtemps, elle a l'impression que la vie pourrait devenir cette succession de petites joies dont parlent d'autres, de joies et de chagrins aussi bien sûr, en tout cas d'expériences intérieures significatives, du genre de celles qui vous font grandir et, de temps à autre, vieillir aussi, peut-être presque au point de vous tuer, mais dont on sort, si pas plus fort, au moins plus sage... Illusion ? Qui sait. L'essentiel est d'y croire, de ressentir le désir de vivre toutes ces journées et de les transformer en quelque chose d'agréable, de beau et, pourquoi pas, d'utile. Et ce désir, on dirait qu'il est capable de planter tout doucement ses racines en elle...

Question travail, elle ne sait toujours pas vers quoi se diriger, ni comment s'y prendre. Le problème demeure entier, à la différence près toutefois qu'elle a progressivement repoussé la tentation de tout

abandonner, de se laisser aller, de disparaître dans le néant, qui jusque là était son seul soutien, et ne l'aurait conduite, elle en est sûre à présent, qu'au désastre — pilules ou drogue, hôpitaux, dettes, vente judiciaire, retrait de la garde des enfants, avenir incohérent entre murs blanc laqué et portes fermées à clé. Pour l'instant donc, elle continue à assurer, non sans une certaine fierté d'ailleurs, le fondement économique du quotidien pour ses enfants et pour elle-même, aidée du fait que son énergie, au lieu d'être absorbée dans l'édition musicale uniquement, surgit du fait d'écrire et s'y réinvestit en un cercle qui l'émerveille encore. De là alors à rêver que peut-être, un jour, ses gribouillis seraient jugés dignes d'être lus par d'autres, il y a un énorme pas qu'elle franchit rarement avant de s'en retirer aussi vite : l'essentiel à ses yeux étant le plaisir toujours renouvelé que lui procure l'acte même d'écrire, et la sensation que cette source intérieure, comme le sexe, comme l'amour envers ses enfants, est aussi inépuisable que la vie même, qu'elle *est* la vie même et ne s'arrêtera qu'avec sa propre mort.

XLII

Juin. Aujourd'hui, elle a fait quelque chose d'important, de très important même. Une chose qui lui avait posé problème, qu'elle avait repoussé depuis longtemps, discuté avec d'autres et avec elle-même, durant des mois retourné le pour et le contre sans parvenir à se décider en faveur d'une position ni de l'autre. Aujourd'hui elle a tout simplement cessé de réfléchir pour, à la place, décrocher son téléphone, et appuyer sur la touche qui a marqué un numéro qu'elle croyait ne plus jamais utiliser. Au bout de longues sonneries la voix âgée a répondu, il avait dû se lever et traverser tout l'appartement pour atteindre le téléphone, à quatre-vingt-sept ans cela prend du temps, du salon jusqu'à la chambre à coucher, avant le débarras, tout au bout de l'appartement qui n'est pas bien grand mais beaucoup trop vaste pour une personne seule. Elle imagine ses pas traînants sur le parquet, des petits pas de vieux, et elle revoit le papier peint des murs, clair mais taché car le ménage n'est pas fait assez souvent, non que cela le préoccupe depuis que sa vue a tellement baissé, c'est le seul avantage de ne pas y voir clair, elle revoit la porte de la chambre qui ne ferme plus, le pêne refuse de coulisser et il n'est plus en état de le réparer, la porte de la chambre à coucher qui était leur chambre d'enfants lorsqu'elles étaient petites et jusqu'au jour où elles ont quitté la maison avant de devenir celle de leurs parents, la chambre de plus en plus encombrée et étroite au fur et à mesure des années, on aurait dit que les murs rétrécissaient, les meubles devenaient trop grands, et les

ballots de vêtements et les vieux souvenirs entassés dont on a oublié la signification et qui l'ont donc ainsi perdue, sans que l'on se résolve pour autant à les jeter. Elle a tellement réfléchi ces derniers temps, et rien de ce remue-ménage intérieur n'a changé ce qui avait été, rien ne changerait jamais ce qui s'était passé, que la couleur des événements dans son esprit ; par contre il était possible de transformer ce qui allait venir, la toute petite portion de temps qui leur restait ensemble, elle pouvait la rendre supportable, il suffisait de ne pas trop attendre des autres, d'elle-même et de la vie, il suffit de prendre les choses comme elles sont, prendre la vie pour ce qu'elle est, juste de la vie et rien de plus, et donner tant que l'on a envie de donner, et s'arrêter lorsqu'on n'a plus rien à donner, voilà tout, personne n'est tenu d'en faire davantage.

De sa voix tremblotante il a demandé : « Qui est-ce ? »

Elle a dit : « C'est moi. Catherine. »